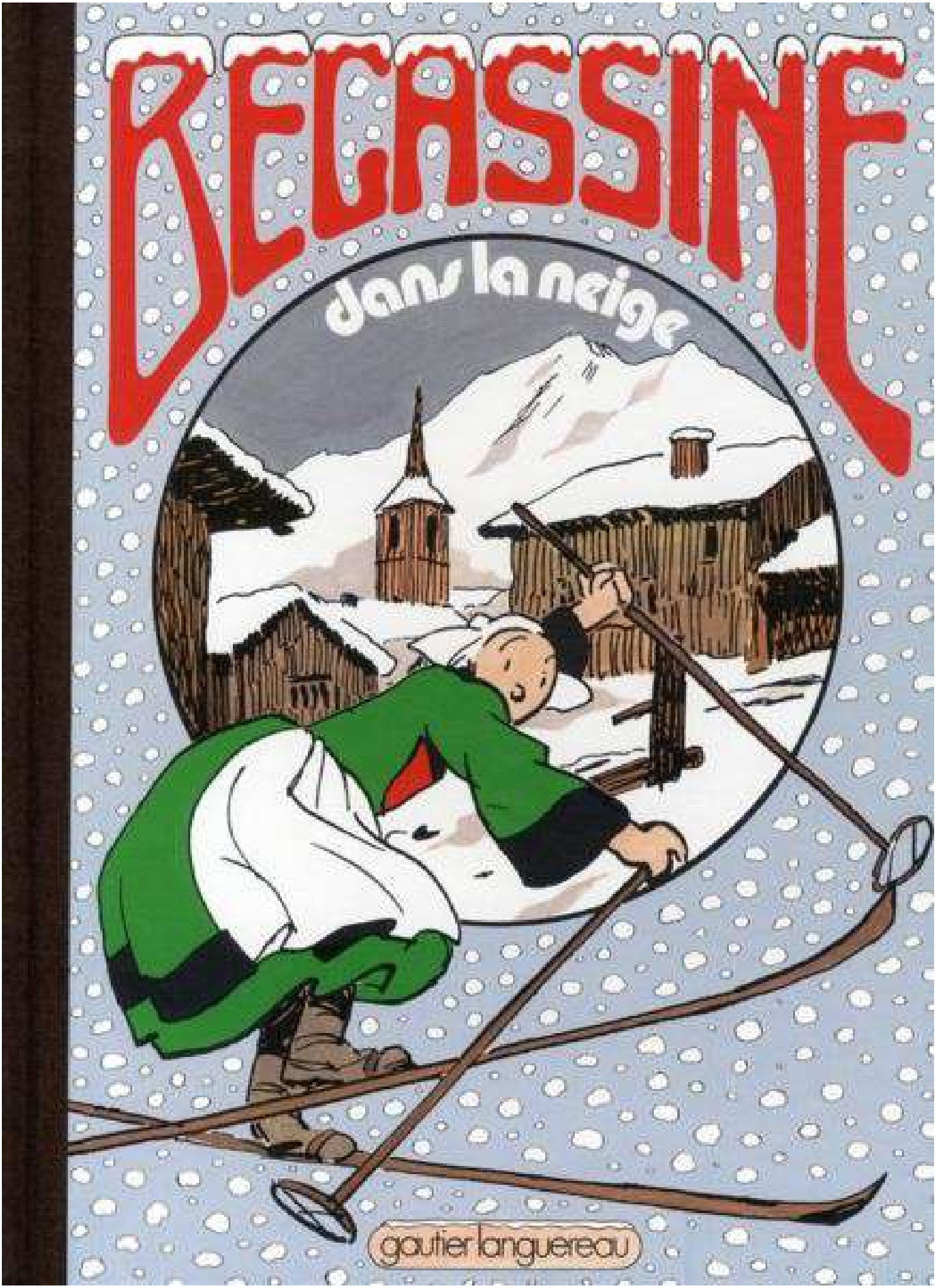
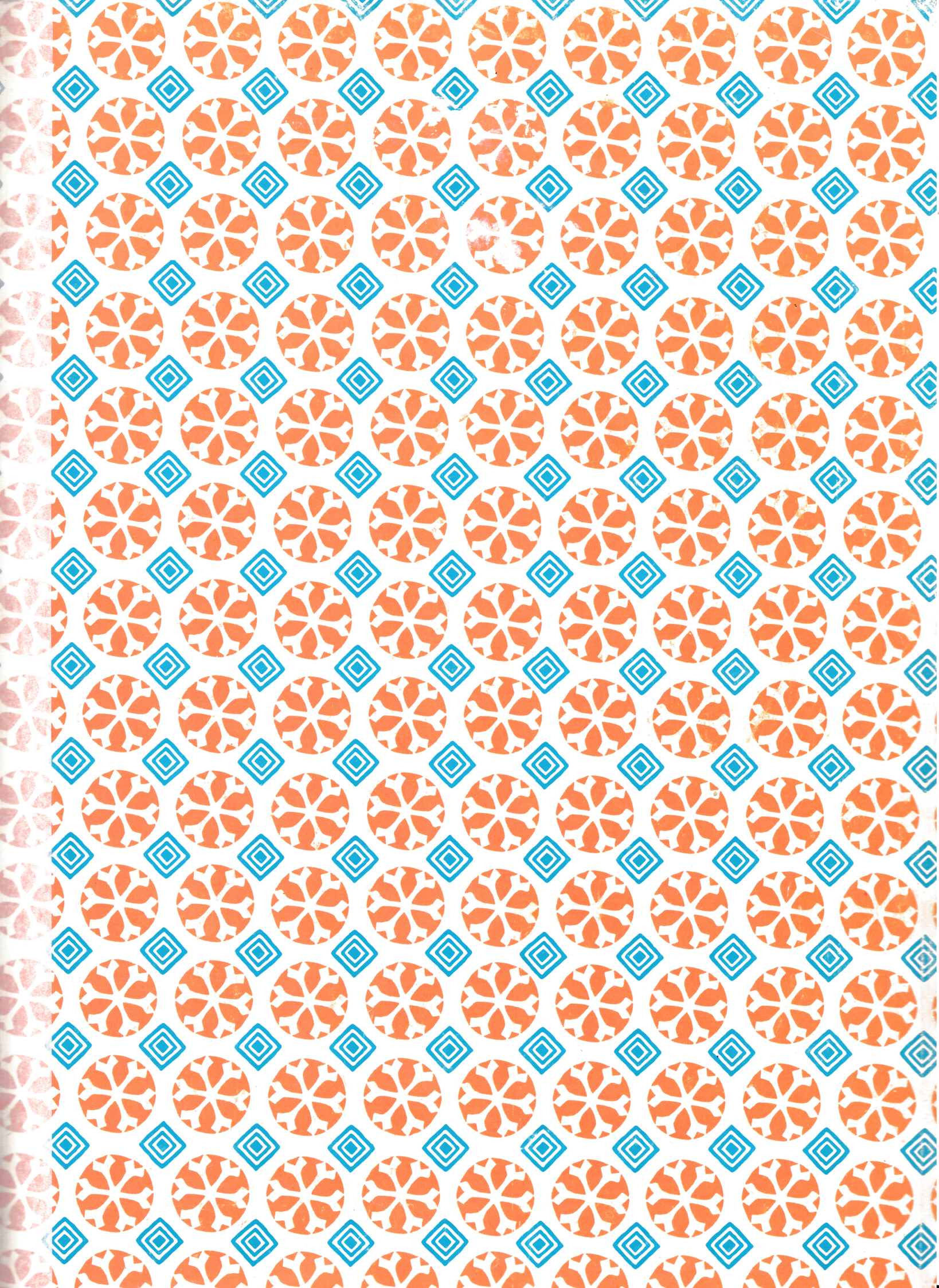

RECASSINE
dans la neige
gautier languereau

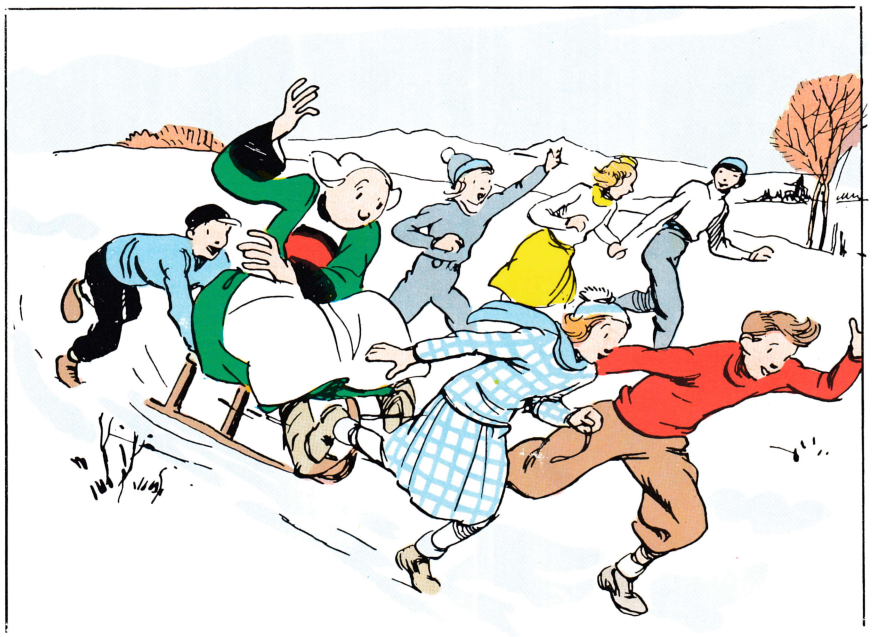


BECASSINE

dans la neige

Texte de CAUMERY

Illustrations de J. P. PINCHON



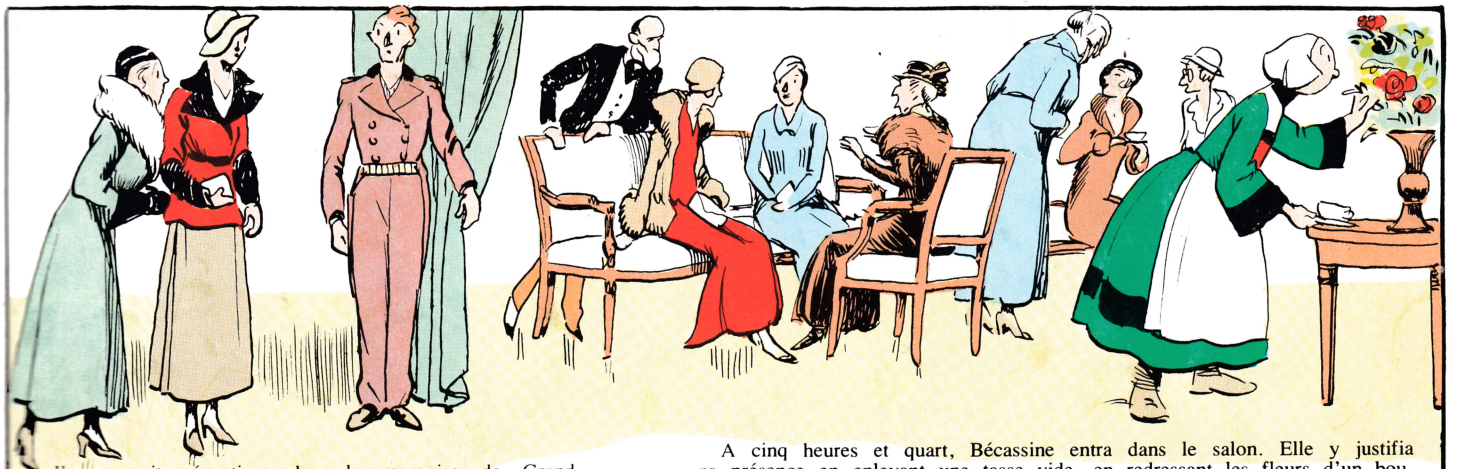
J
BD
PIN

GAUTIER-LANGUEREAU

Cet album a été achevé d'imprimer
sur les presses de Clerc S.A. à Saint-Amand-Montrond
ISBN : 2.217.10013.0 - Dépôt légal : 1212.05.94
Propriété des Editeurs pour tous pays.
Tous droits d'exécution, de reproduction, de traduction
et d'arrangement réservés pour tous pays.
Copyright by Gautier et Languereau, 1993.
© Hachette / Gautier-Languereau, 1991.

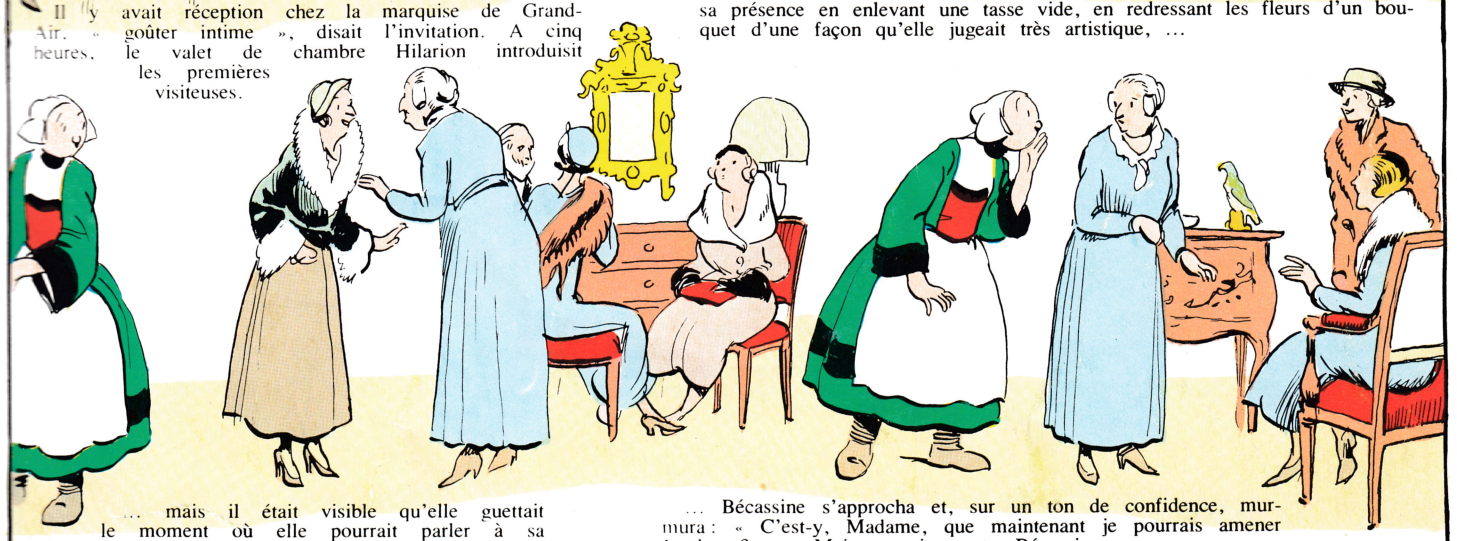
BÉCASSINE

dans la neige



Il y avait réception chez la marquise de Grand-Air. « goûter intime », disait l'invitation. A cinq heures, le valet de chambre Hilarion introduisit les premières visiteuses.

A cinq heures et quart, Bécassine entra dans le salon. Elle y justifia sa présence en enlevant une tasse vide, en redressant les fleurs d'un bouquet d'une façon qu'elle jugeait très artistique, ...

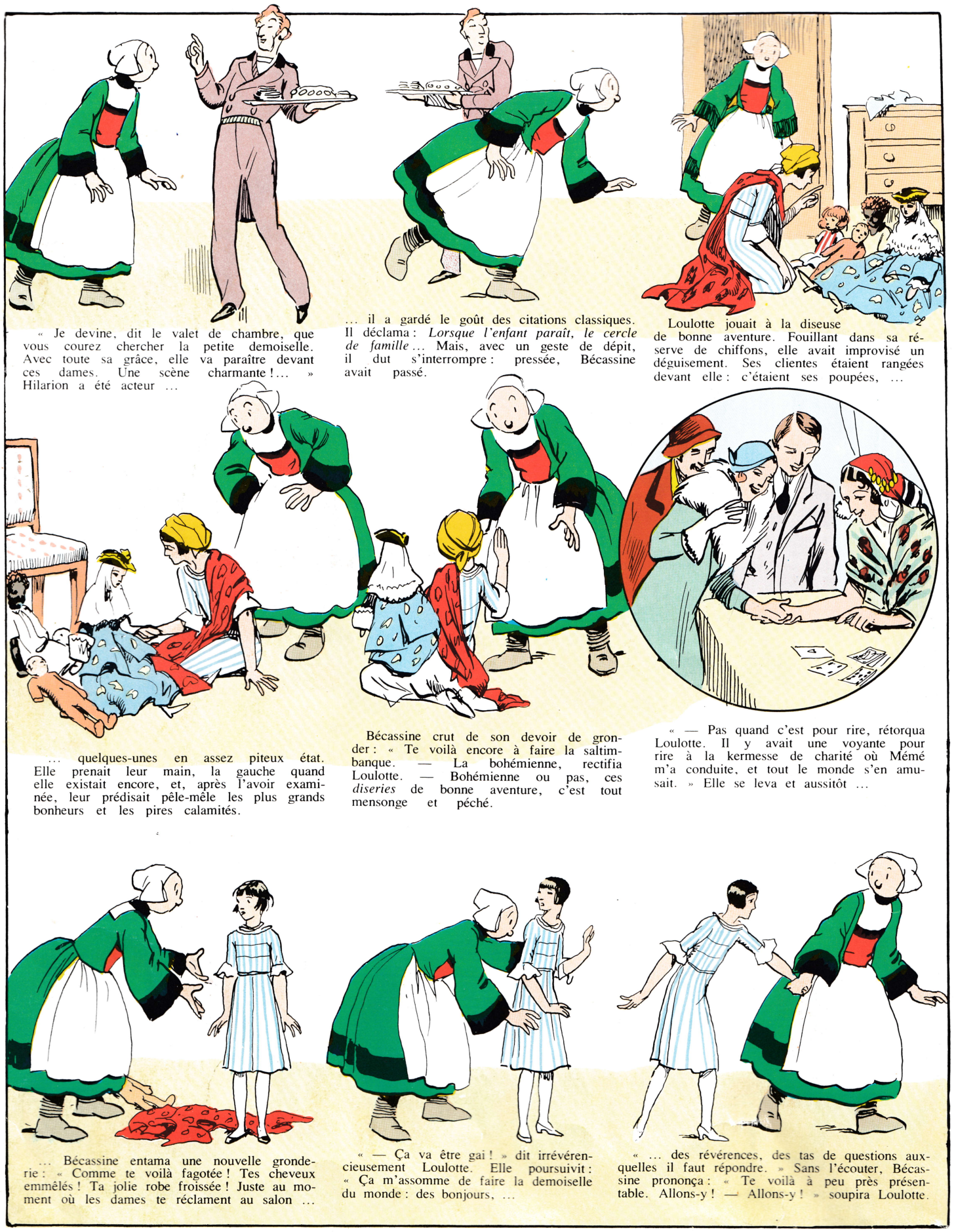


... mais il était visible qu'elle guettait le moment où elle pourrait parler à sa maîtresse. Celle-ci s'entretenait avec une nouvelle arrivante. Quand les propos de bienvenue furent terminés ...

... Bécassine s'approcha et, sur un ton de confidence, murmura : « C'est-y, Madame, que maintenant je pourrais amener Loulotte ? — Mais certainement, Bécassine. »

Bien que la question eût été posée à voix fort basse, plusieurs dames l'avaient entendue. Elles jugèrent poli de manifester le plus vif désir de voir la petite fille adoptive de la marquise.

Cependant, Bécassine se hâtait vers la chambre de l'enfant chérie qu'elle élève depuis l'âge le plus tendre. En traversant la salle à manger, elle se heurta à Hilarion.



« Je devine, dit le valet de chambre, que vous courez chercher la petite demoiselle. Avec toute sa grâce, elle va paraître devant ces dames. Une scène charmante !... » Hilarion a été acteur ...

... il a gardé le goût des citations classiques. Il déclama : *Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille* ... Mais, avec un geste de dépit, il dut s'interrompre : pressée, Bécassine avait passé.

Loulotte jouait à la diseuse de bonne aventure. Fouillant dans sa réserve de chiffons, elle avait improvisé un déguisement. Ses clientes étaient rangées devant elle : c'étaient ses poupées, ...

... quelques-unes en assez piteux état. Elle prenait leur main, la gauche quand elle existait encore, et, après l'avoir examinée, leur prédisait pêle-mêle les plus grands bonheurs et les pires calamités.

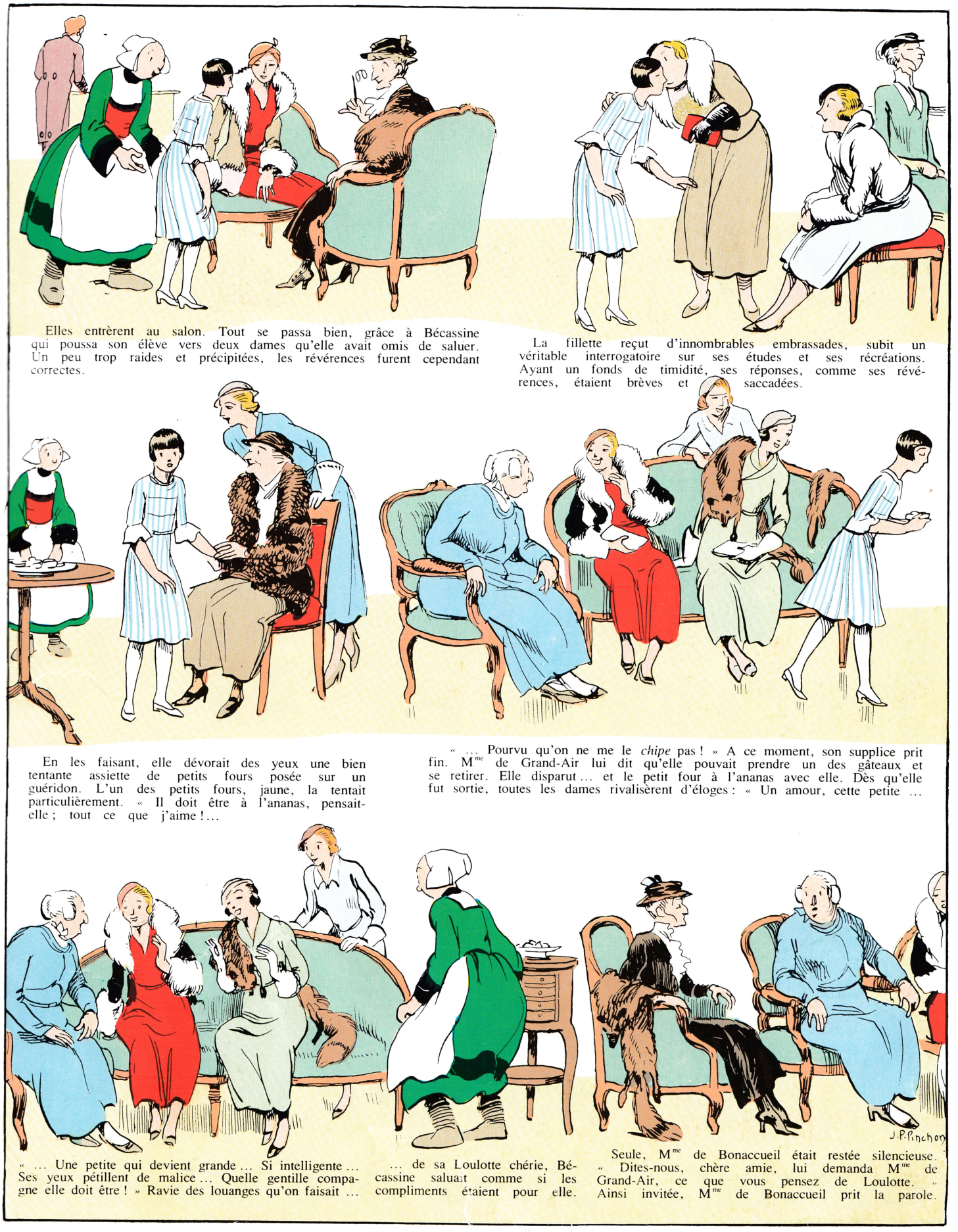
Bécassine crut de son devoir de gronder : « Te voilà encore à faire la saltimbanque. — La bohémienne, rectifia Loulotte. — Bohémienne ou pas, ces *diseries* de bonne aventure, c'est tout mensonge et péché.

« — Pas quand c'est pour rire, rétorqua Loulotte. Il y avait une voyante pour rire à la kermesse de charité où Mémé m'a conduite, et tout le monde s'en amusait. » Elle se leva et aussitôt ...

... Bécassine entama une nouvelle gronderie : « Comme te voilà fagotée ! Tes cheveux emmêlés ! Ta jolie robe froissée ! Juste au moment où les dames te réclament au salon ...

« — Ça va être gai ! » dit irrévérencieusement Loulotte. Elle poursuivit : « Ça m'assomme de faire la demoiselle du monde : des bonjours, ...

« ... des révérences, des tas de questions auxquelles il faut répondre. » Sans l'écouter, Bécassine prononça : « Te voilà à peu près présentable. Allons-y ! — Allons-y ! » soupira Loulotte.



Elles entrèrent au salon. Tout se passa bien, grâce à Bécassine qui poussa son élève vers deux dames qu'elle avait omis de saluer. Un peu trop raides et précipitées, les révérences furent cependant correctes.

La fillette reçut d'innombrables embrassades, subit un véritable interrogatoire sur ses études et ses récréations. Ayant un fonds de timidité, ses réponses, comme ses révérences, étaient brèves et saccadées.

En les faisant, elle dévorait des yeux une bien tentante assiette de petits fours posée sur un guéridon. L'un des petits fours, jaune, la tentait particulièrement. « Il doit être à l'ananas, pensait-elle ; tout ce que j'aime !...

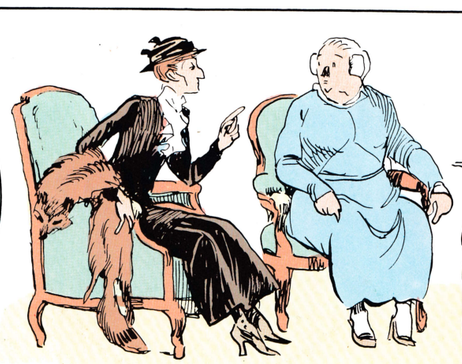
« ... Pourvu qu'on ne me le *chipe* pas ! » A ce moment, son supplice prit fin. Mme de Grand-Air lui dit qu'elle pouvait prendre un des gâteaux et se retirer. Elle disparut... et le petit four à l'ananas avec elle. Dès qu'elle fut sortie, toutes les dames rivalisèrent d'éloges : « Un amour, cette petite ...

« ... Une petite qui devient grande ... Si intelligente ... Ses yeux pétillent de malice ... Quelle gentille compagne elle doit être ! » Ravie des louanges qu'on faisait ...

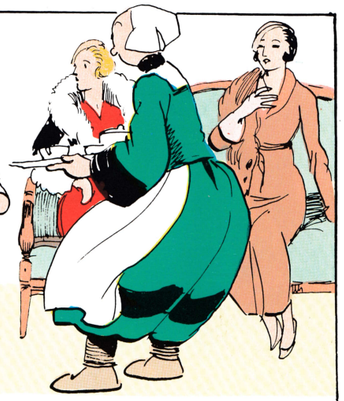
... de sa Loulotte chérie, Bécassine saluait comme si les compliments étaient pour elle.

Seule, Mme de Bonaccueil était restée silencieuse. « Dites-nous, chère amie, lui demanda Mme de Grand-Air, ce que vous pensez de Loulotte. » Ainsi invitée, Mme de Bonaccueil prit la parole.

Mme de Bonaccueil est une des plus anciennes amies de Mme de Grand-Air. En silence, elle avait observé Loulotte avec une minutieuse attention. Elle parla selon sa manière habituelle …

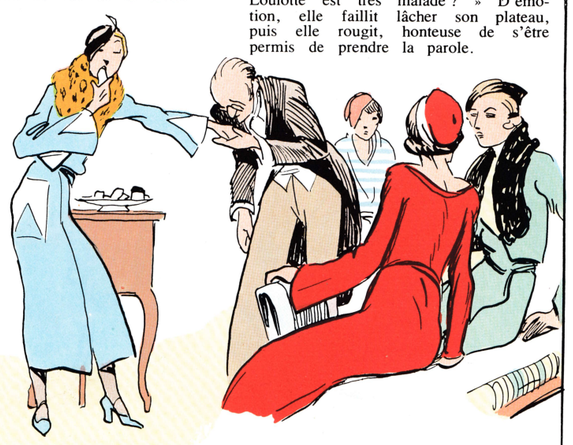


… qui est nette et franche. « Loulotte a grandi trop vite, dit-elle, cela l'a fatiguée. Elle est maigre et nerveuse, ses mains sont chaudes. Une enfant à surveiller de près, chère amie, au point de vue de la santé. »



« Ah ! mon Dieu ! s'exclama Bécassine, est-ce que Madame pense que Loulotte est très malade ? » D'émotion, elle faillit lâcher son plateau, puis elle rougit, honteuse de s'être permis de prendre la parole.

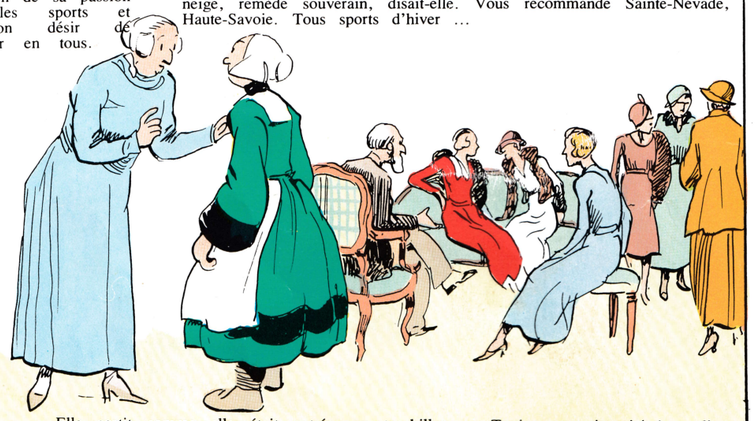
Mais Mme de Grand-Air la rassura et Mme de Bonaccueil appuya : « Rien de grave, une petite à fortifier. A votre place, ma chère marquise, au moment des vacances de fin d'année, je la conduirais au grand air et au soleil. »



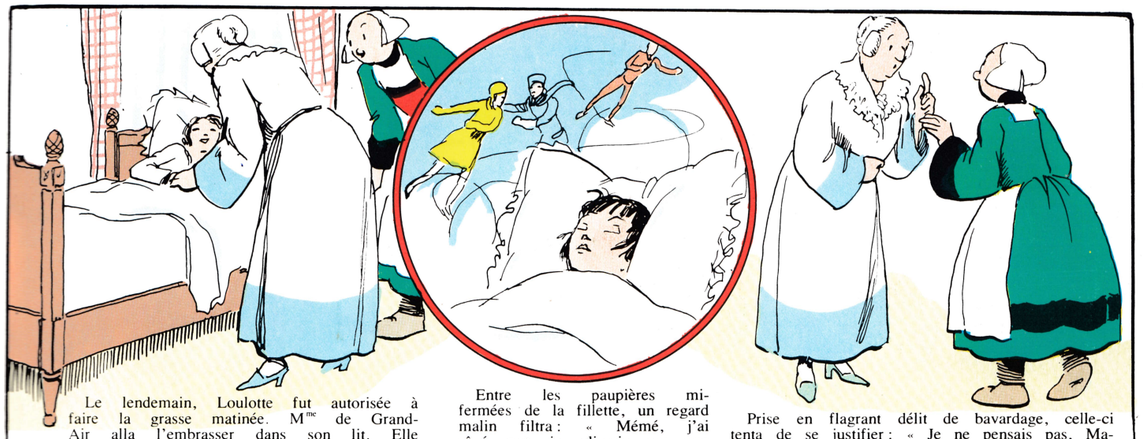
« Bravo ! cria une nouvelle venue. C'était la jeune Mme Decor, surnommée Mme Record en raison de sa passion pour les sports et de son désir de triompher en tous.

Vive, remuante, constamment pressée, tout à la fois elle serrait des mains, buvait une tasse de thé, grignotait un sandwich et parlait en style télégraphique, comme pour établir aussi le record du langage rapide. « Soleil, grand air, en montagne surtout, dans la neige, remède souverain, disait-elle. Vous recommande Sainte-Névade, Haute-Savoie. Tous sports d'hiver …

« … Bon hôtel, genre famille, pas trop cher. En quinze jours, transformerez Loulotte. Obligée partir. Excusez trop courte visite. »



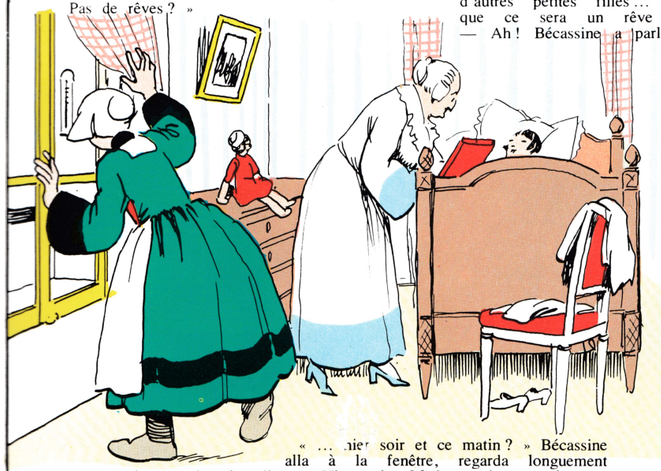
Elle sortit comme elle était entrée, en tourbillon. « Toujours aussi agitée ! » dit Mme de Grand-Air avec un sourire indulgent. Elle nota sur un bloc les renseignements donnés, recommanda à Bécassine de prendre, soir et matin, la température de Loulotte, puis la conversation passa à d'autres sujets.



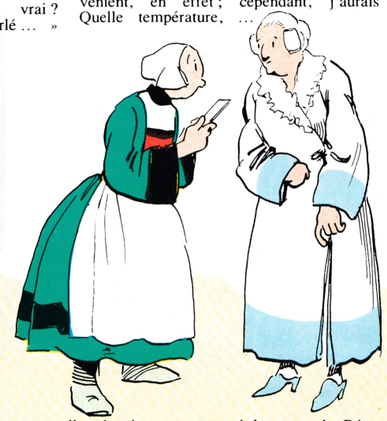
Le lendemain, Loulotte fut autorisée à faire la grasse matinée. Mme de Grand-Air alla l'embrasser dans son lit. Elle tâta ses mains et demanda des nouvelles de la nuit. « J'ai très bien dormi, Mémé. — Pas de rêves ? »

Entre les paupières mi-fermées de la fillette, un regard malin filtra : « Mémé, j'ai rêvé que je glissais sur une belle patinoire avec beaucoup d'autres petites filles … Est-ce que ce sera un rêve vrai ? — Ah ! Bécassine a parlé … »

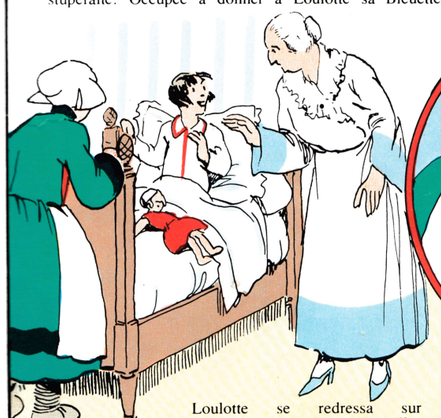
Prise en flagrant délit de bavardage, celle-ci tenta de se justifier : « Je ne pensais pas, Madame, qu'il y avait inconvénient à lui répéter ce que les dames ont dit. — Pas de grave inconvénient, en effet ; cependant, j'aurais préféré … Quelle température, …



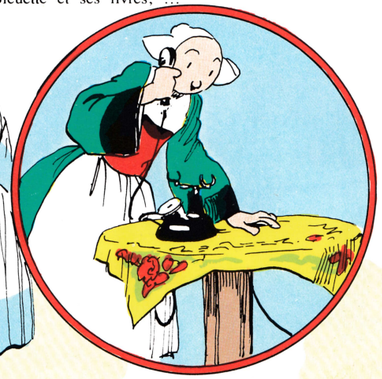
« … hier soir et ce matin ? » Bécassine alla à la fenêtre, regarda longuement le thermomètre, puis répondit : « Hier soir, Madame, je ne sais pas. Ce matin, c'est deux au-dessous de zéro. — Hein ? » fit Mme de Grand-Air, stupéfaite. Occupée à donner à Loulotte sa Bleuette et ses livres, …



… elle n'avait pas remarqué le geste de Bécassine. « Je vous demande, reprit-elle, la température de notre fille. — Ah ! ben ! Madame, faites excuses. Hier soir, c'était 37°8, ce matin 37°5. — Un peu trop ! » conclut Mme de Grand-Air.

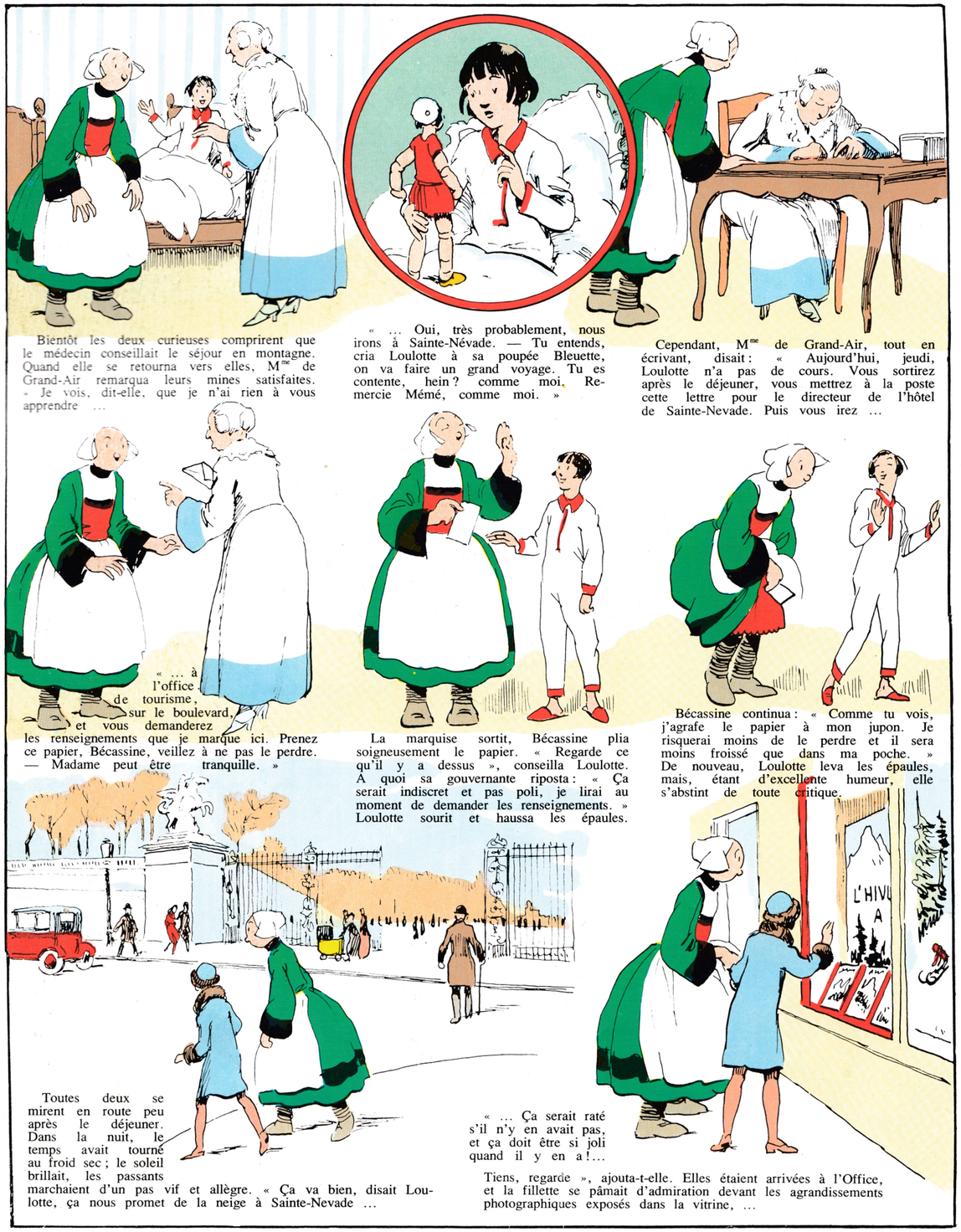


Loulotte se redressa sur son oreiller et, joyeuse, dit : « Alors, Mémé, on va dans la neige ! — Pas si vite, petite !… Le médecin décidera, …



« … je vais lui téléphoner. » Déjà Bécassine demandait la communication. Par extraordinaire, elle l'obtint presque aussitôt.

« Voilà le docteur, dit-elle, Madame peut causer. » La conversation s'engagea. Loulotte et Bécassine écoutaient avec une attention anxieuse.



Bientôt les deux curieuses comprirent que le médecin conseillait le séjour en montagne. Quand elle se retourna vers elles, Mme de Grand-Air remarqua leurs mines satisfaites. « Je vois, dit-elle, que je n'ai rien à vous apprendre …

« … Oui, très probablement, nous irons à Sainte-Névade. — Tu entends, cria Loulotte à sa poupée Bleuette, on va faire un grand voyage. Tu es contente, hein ? comme moi. Remercie Mémé, comme moi. »

Cependant, Mme de Grand-Air, tout en écrivant, disait : « Aujourd'hui, jeudi, Loulotte n'a pas de cours. Vous sortirez après le déjeuner, vous mettrez à la poste cette lettre pour le directeur de l'hôtel de Sainte-Nevade. Puis vous irez …

« … à l'office de tourisme, sur le boulevard, et vous demanderez les renseignements que je marque ici. Prenez ce papier, Bécassine, veillez à ne pas le perdre. — Madame peut être tranquille. »

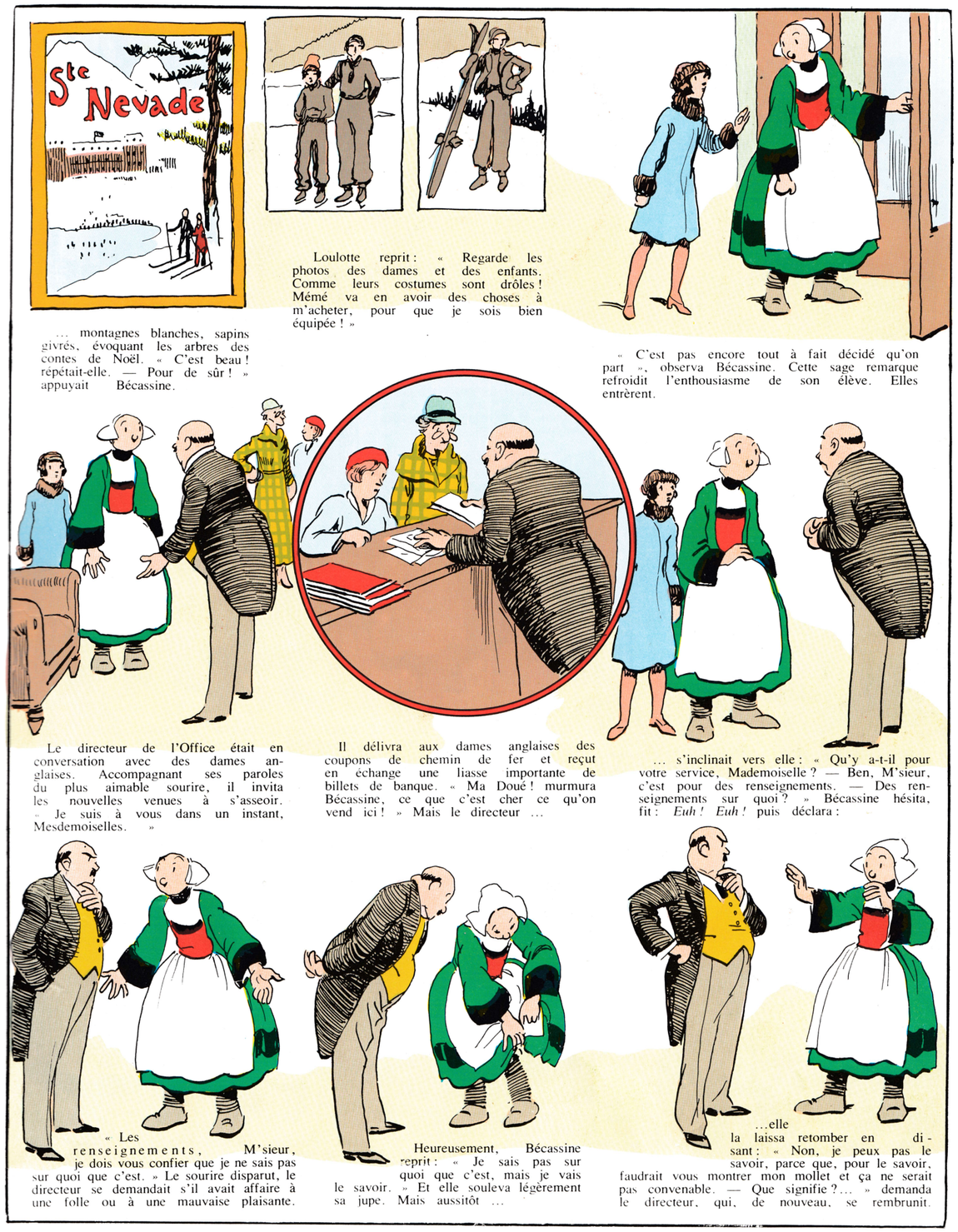
La marquise sortit, Bécassine plia soigneusement le papier. « Regarde ce qu'il y a dessus », conseilla Loulotte. À quoi sa gouvernante riposta : « Ça serait indiscret et pas poli, je lirai au moment de demander les renseignements. » Loulotte sourit et haussa les épaules.

Bécassine continua : « Comme tu vois, j'agrafe le papier à mon jupon. Je risquerai moins de le perdre et il sera moins froissé que dans ma poche. » De nouveau, Loulotte leva les épaules, mais, étant d'excellente humeur, elle s'abstint de toute critique.

Toutes deux se mirent en route peu après le déjeuner. Dans la nuit, le temps avait tourné au froid sec ; le soleil brillait, les passants marchaient d'un pas vif et allègre. « Ça va bien, disait Loulotte, ça nous promet de la neige à Sainte-Nevade …

« … Ça serait raté s'il n'y en avait pas, et ça doit être si joli quand il y en a !…

Tiens, regarde », ajouta-t-elle. Elles étaient arrivées à l'Office, et la fillette se pâmait d'admiration devant les agrandissements photographiques exposés dans la vitrine, …



… montagnes blanches, sapins givrés, évoquant les arbres des contes de Noël. « C'est beau ! répétait-elle. — Pour de sûr ! » appuyait Bécassine.

Loulotte reprit : « Regarde les photos des dames et des enfants. Comme leurs costumes sont drôles ! Mémé va en avoir des choses à m'acheter, pour que je sois bien équipée ! »

« C'est pas encore tout à fait décidé qu'on part », observa Bécassine. Cette sage remarque refroidit l'enthousiasme de son élève. Elles entrèrent.

Le directeur de l'Office était en conversation avec des dames anglaises. Accompagnant ses paroles du plus aimable sourire, il invita les nouvelles venues à s'asseoir. « Je suis à vous dans un instant, Mesdemoiselles. »

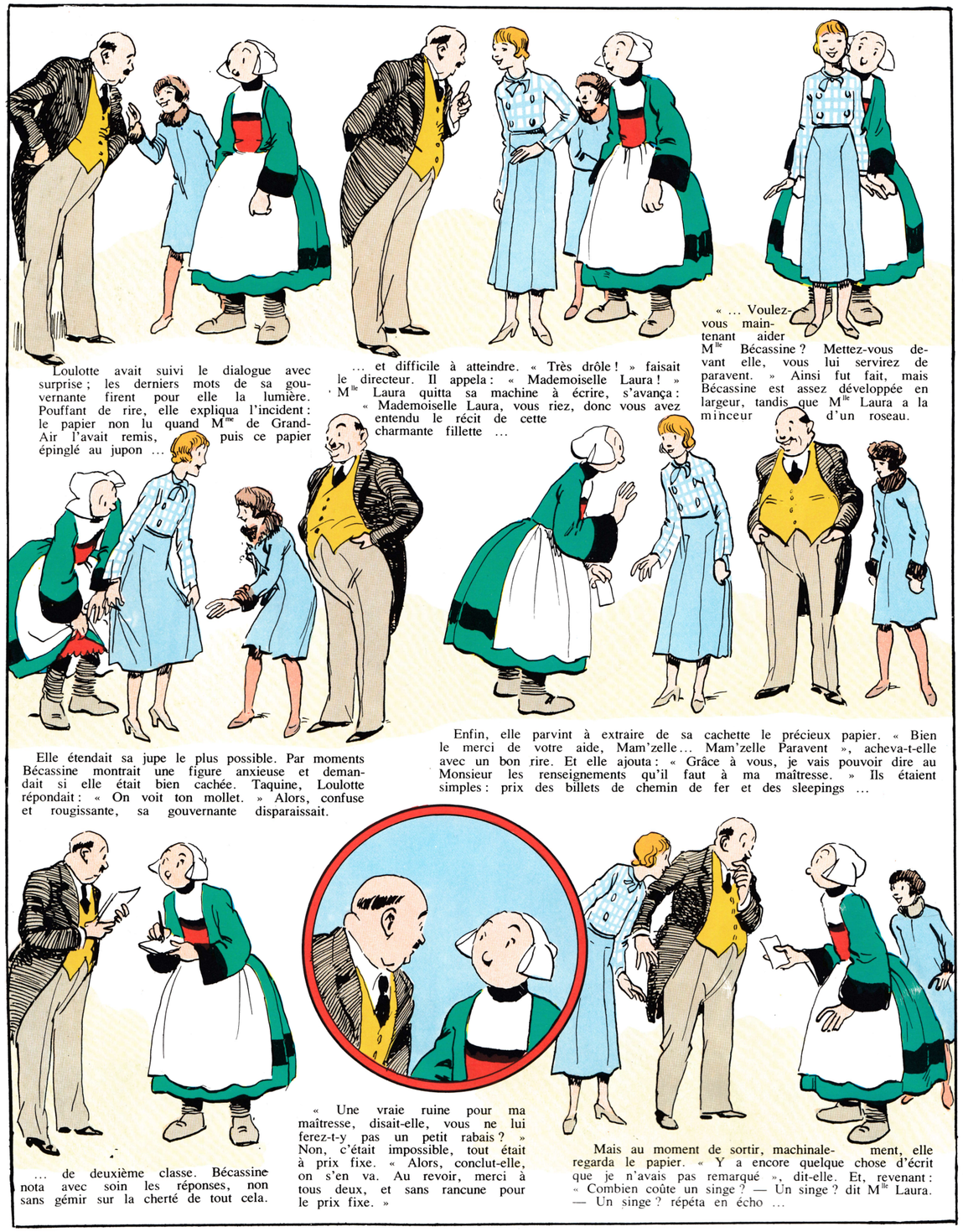
Il délivra aux dames anglaises des coupons de chemin de fer et reçut en échange une liasse importante de billets de banque. « Ma Doué ! murmura Bécassine, ce que c'est cher ce qu'on vend ici ! » Mais le directeur …

… s'inclinait vers elle : « Qu'y a-t-il pour votre service, Mademoiselle ? — Ben, M'sieur, c'est pour des renseignements. — Des renseignements sur quoi ? » Bécassine hésita, fit : *Euh ! Euh !* puis déclara :

« Les renseignements, M'sieur, je dois vous confier que je ne sais pas sur quoi que c'est. » Le sourire disparut, le directeur se demandait s'il avait affaire à une folle ou à une mauvaise plaisante.

Heureusement, Bécassine reprit : « Je sais pas sur quoi que c'est, mais je vais le savoir. » Et elle souleva légèrement sa jupe. Mais aussitôt …

…elle la laissa retomber en disant : « Non, je peux pas le savoir, parce que, pour le savoir, faudrait vous montrer mon mollet et ça ne serait pas convenable. — Que signifie ?… » demanda le directeur, qui, de nouveau, se rembrunit.



Loulotte avait suivi le dialogue avec surprise ; les derniers mots de sa gouvernante firent pour elle la lumière. Pouffant de rire, elle expliqua l'incident : le papier non lu quand Mme de Grand-Air l'avait remis, puis ce papier épinglé au jupon …

… et difficile à atteindre. « Très drôle ! » faisait le directeur. Il appela : « Mademoiselle Laura ! » Mlle Laura quitta sa machine à écrire, s'avança : « Mademoiselle Laura, vous riez, donc vous avez entendu le récit de cette charmante fillette …

« … Voulez-vous maintenant aider Mlle Bécassine ? Mettez-vous devant elle, vous lui servirez de paravent. » Ainsi fut fait, mais Bécassine est assez développée en largeur, tandis que Mlle Laura a la minceur d'un roseau.

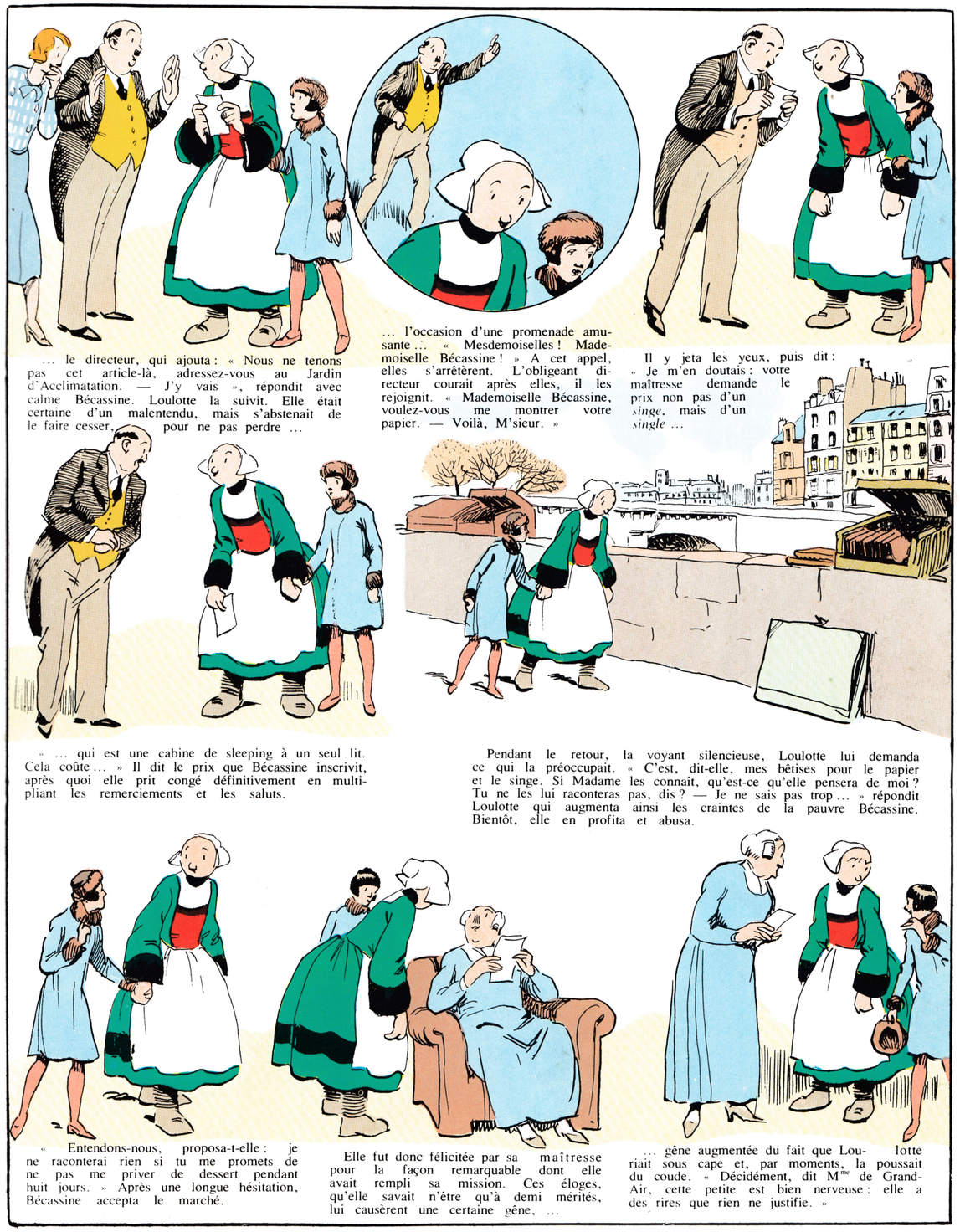
Elle étendait sa jupe le plus possible. Par moments Bécassine montrait une figure anxieuse et demandait si elle était bien cachée. Taquine, Loulotte répondait : « On voit ton mollet. » Alors, confuse et rougissante, sa gouvernante disparaissait.

Enfin, elle parvint à extraire de sa cachette le précieux papier. « Bien le merci de votre aide, Mam'zelle… Mam'zelle Paravent », acheva-t-elle avec un bon rire. Et elle ajouta : « Grâce à vous, je vais pouvoir dire au Monsieur les renseignements qu'il faut à ma maîtresse. » Ils étaient simples : prix des billets de chemin de fer et des sleepings …

… de deuxième classe. Bécassine nota avec soin les réponses, non sans gémir sur la cherté de tout cela.

« Une vraie ruine pour ma maîtresse, disait-elle, vous ne lui ferez-t-y pas un petit rabais ? » Non, c'était impossible, tout était à prix fixe. « Alors, conclut-elle, on s'en va. Au revoir, merci à tous deux, et sans rancune pour le prix fixe. »

Mais au moment de sortir, machinalement, elle regarda le papier. « Y a encore quelque chose d'écrit que je n'avais pas remarqué », dit-elle. Et, revenant : « Combien coûte un singe ? — Un singe ? dit Mlle Laura. — Un singe ? répéta en écho …



… le directeur, qui ajouta : « Nous ne tenons pas cet article-là, adressez-vous au Jardin d'Acclimatation. — J'y vais », répondit avec calme Bécassine. Loulotte la suivit. Elle était certaine d'un malentendu, mais s'abstenait de le faire cesser, pour ne pas perdre …

… l'occasion d'une promenade amusante … « Mesdemoiselles ! Mademoiselle Bécassine ! » A cet appel, elles s'arrêtèrent. L'obligeant directeur courait après elles, il les rejoignit. « Mademoiselle Bécassine, voulez-vous me montrer votre papier. — Voilà, M'sieur. »

Il y jeta les yeux, puis dit : « Je m'en doutais : votre maîtresse demande le prix non pas d'un *singe*, mais d'un *single* …

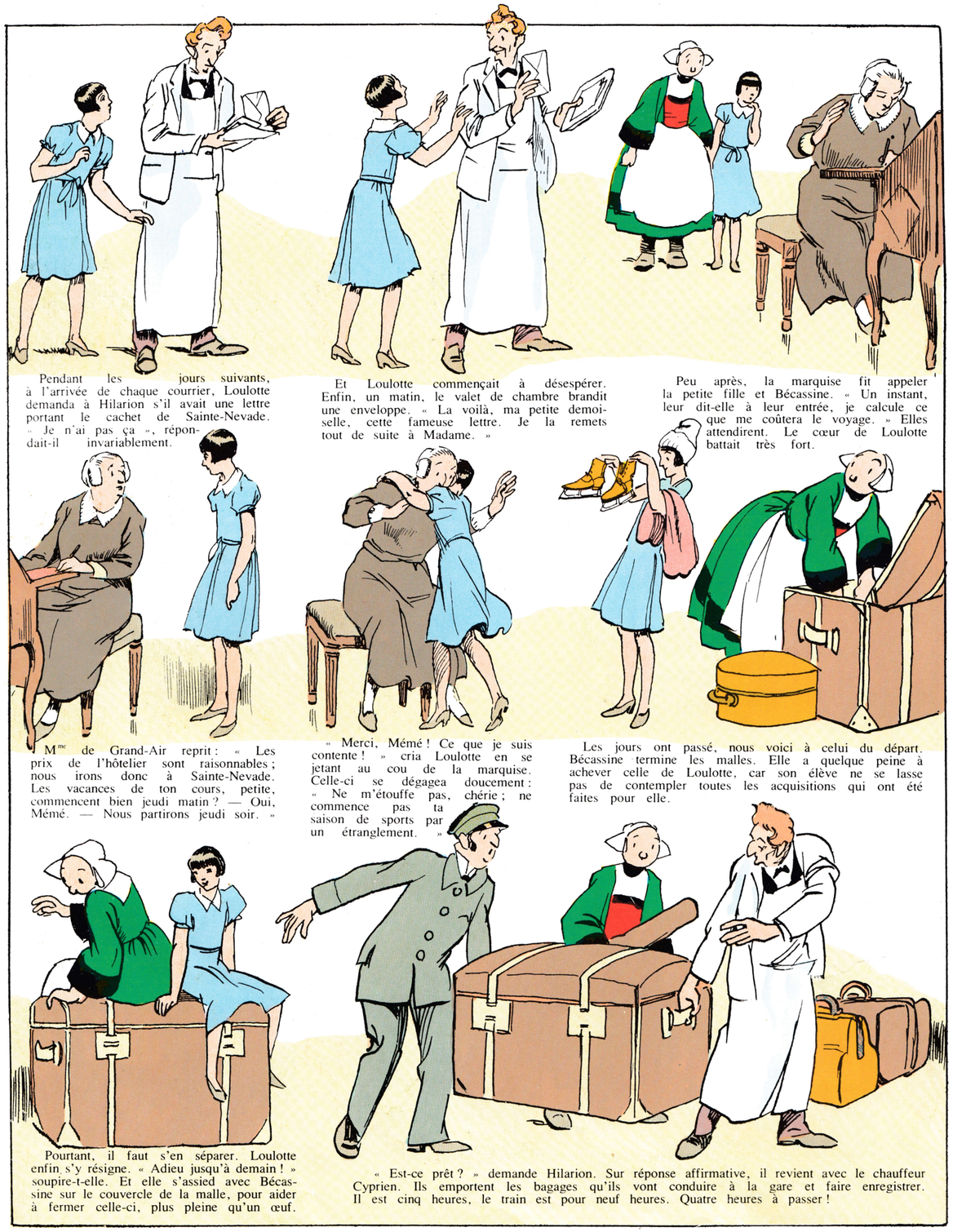
« … qui est une cabine de sleeping à un seul lit. Cela coûte… » Il dit le prix que Bécassine inscrivit, après quoi elle prit congé définitivement en multipliant les remerciements et les saluts.

Pendant le retour, la voyant silencieuse, Loulotte lui demanda ce qui la préoccupait. « C'est, dit-elle, mes bêtises pour le papier et le singe. Si Madame les connaît, qu'est-ce qu'elle pensera de moi ? Tu ne les lui raconteras pas, dis ? — Je ne sais pas trop… » répondit Loulotte qui augmenta ainsi les craintes de la pauvre Bécassine. Bientôt, elle en profita et abusa.

« Entendons-nous, proposa-t-elle : je ne raconterai rien si tu me promets de ne pas me priver de dessert pendant huit jours. » Après une longue hésitation, Bécassine accepta le marché.

Elle fut donc félicitée par sa maîtresse pour la façon remarquable dont elle avait rempli sa mission. Ces éloges, qu'elle savait n'être qu'à demi mérités, lui causèrent une certaine gêne, …

… gêne augmentée du fait que Loulotte riait sous cape et, par moments, la poussait du coude. « Décidément, dit Mme de Grand-Air, cette petite est bien nerveuse : elle a des rires que rien ne justifie. »



Pendant les jours suivants, à l'arrivée de chaque courrier, Loulotte demanda à Hilarion s'il avait une lettre portant le cachet de Sainte-Nevade. « Je n'ai pas ça », répondait-il invariablement.

Et Loulotte commençait à désespérer. Enfin, un matin, le valet de chambre brandit une enveloppe. « La voilà, ma petite demoiselle, cette fameuse lettre. Je la remets tout de suite à Madame. »

Peu après, la marquise fit appeler la petite fille et Bécassine. « Un instant, leur dit-elle à leur entrée, je calcule ce que me coûtera le voyage. » Elles attendirent. Le cœur de Loulotte battait très fort.

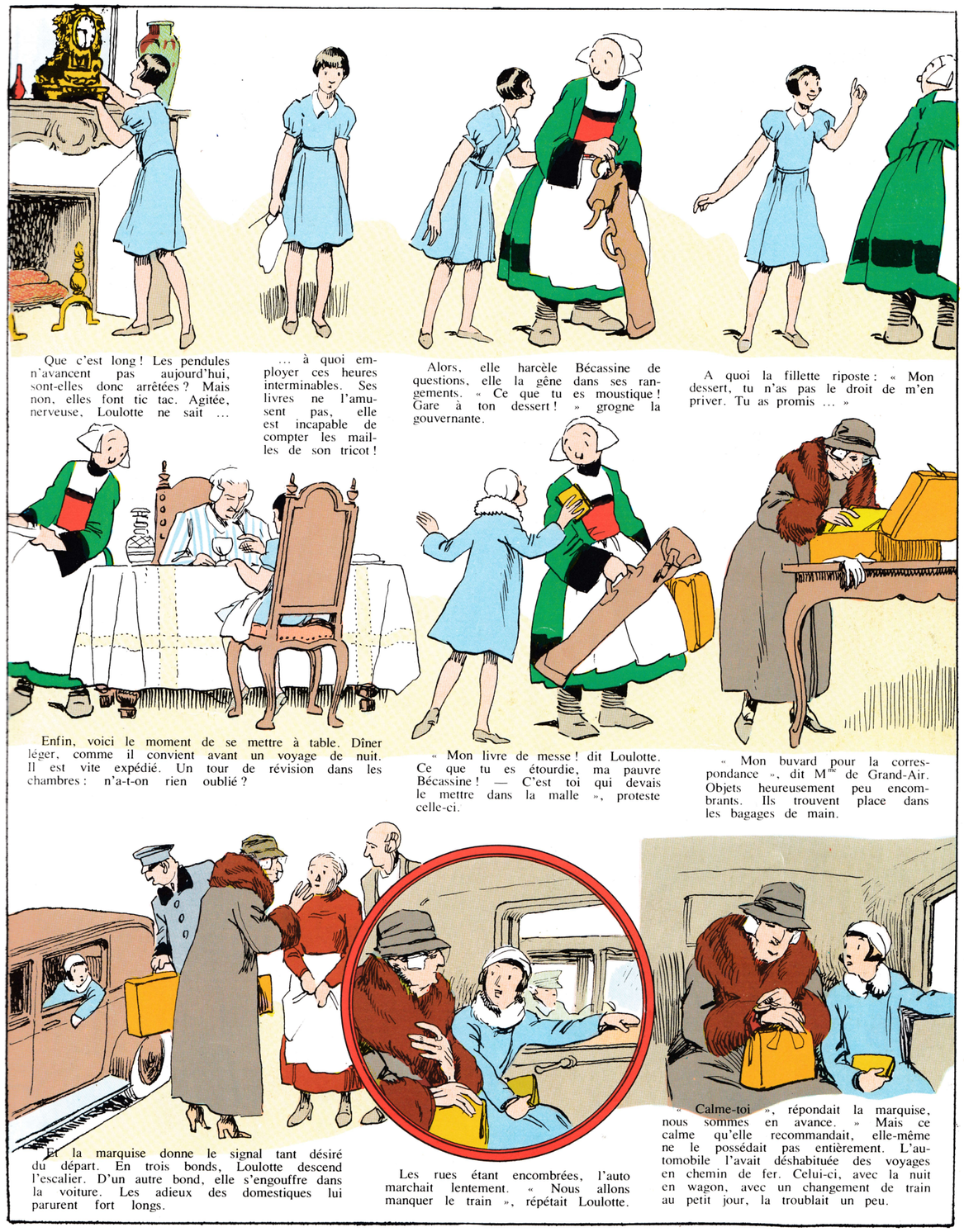
Mme de Grand-Air reprit : « Les prix de l'hôtelier sont raisonnables ; nous irons donc à Sainte-Nevade. Les vacances de ton cours, petite, commencent bien jeudi matin ? — Oui, Mémé. — Nous partirons jeudi soir. »

« Merci, Mémé ! Ce que je suis contente ! » cria Loulotte en se jetant au cou de la marquise. Celle-ci se dégagea doucement : « Ne m'étouffe pas, chérie ; ne commence pas ta saison de sports par un étranglement. »

Les jours ont passé, nous voici à celui du départ. Bécassine termine les malles. Elle a quelque peine à achever celle de Loulotte, car son élève ne se lasse pas de contempler toutes les acquisitions qui ont été faites pour elle.

Pourtant, il faut s'en séparer. Loulotte enfin s'y résigne. « Adieu jusqu'à demain ! » soupire-t-elle. Et elle s'assied avec Bécassine sur le couvercle de la malle, pour aider à fermer celle-ci, plus pleine qu'un œuf.

« Est-ce prêt ? » demande Hilarion. Sur réponse affirmative, il revient avec le chauffeur Cyprien. Ils emportent les bagages qu'ils vont conduire à la gare et faire enregistrer. Il est cinq heures, le train est pour neuf heures. Quatre heures à passer !



Que c'est long ! Les pendules n'avancent pas aujourd'hui, sont-elles donc arrêtées ? Mais non, elles font tic tac. Agitée, nerveuse, Loulotte ne sait ...

... à quoi employer ces heures interminables. Ses livres ne l'amusent pas, elle est incapable de compter les mailles de son tricot !

Alors, elle harcèle Bécassine de questions, elle la gêne dans ses rangements. « Ce que tu es moustique ! Gare à ton dessert ! » grogne la gouvernante.

A quoi la fillette riposte : « Mon dessert, tu n'as pas le droit de m'en priver. Tu as promis ... »

Enfin, voici le moment de se mettre à table. Dîner léger, comme il convient avant un voyage de nuit. Il est vite expédié. Un tour de révision dans les chambres : n'a-t-on rien oublié ?

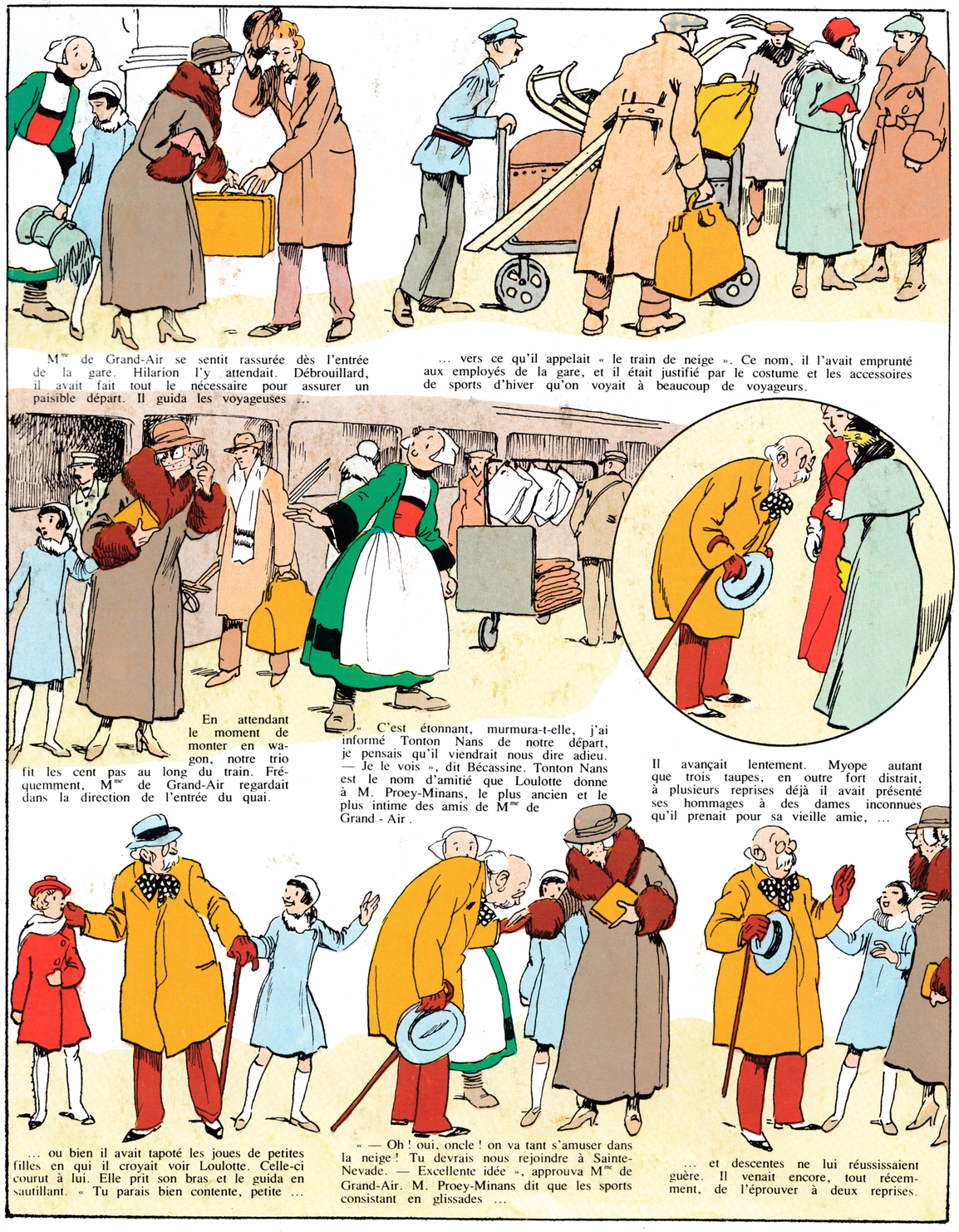
« Mon livre de messe ! dit Loulotte. Ce que tu es étourdie, ma pauvre Bécassine ! — C'est toi qui devais le mettre dans la malle », proteste celle-ci.

« Mon buvard pour la correspondance », dit Mme de Grand-Air. Objets heureusement peu encombrants. Ils trouvent place dans les bagages de main.

Et la marquise donne le signal tant désiré du départ. En trois bonds, Loulotte descend l'escalier. D'un autre bond, elle s'engouffre dans la voiture. Les adieux des domestiques lui parurent fort longs.

Les rues étant encombrées, l'auto marchait lentement. « Nous allons manquer le train », répétait Loulotte.

« Calme-toi », répondait la marquise, nous sommes en avance. » Mais ce calme qu'elle recommandait, elle-même ne le possédait pas entièrement. L'automobile l'avait déshabituée des voyages en chemin de fer. Celui-ci, avec la nuit en wagon, avec un changement de train au petit jour, la troublait un peu.



Mme de Grand-Air se sentit rassurée dès l'entrée de la gare. Hilarion l'y attendait. Débrouillard, il avait fait tout le nécessaire pour assurer un paisible départ. Il guida les voyageuses ...

... vers ce qu'il appelait « le train de neige ». Ce nom, il l'avait emprunté aux employés de la gare, et il était justifié par le costume et les accessoires de sports d'hiver qu'on voyait à beaucoup de voyageurs.

En attendant le moment de monter en wagon, notre trio fit les cent pas au long du train. Fréquemment, Mme de Grand-Air regardait dans la direction de l'entrée du quai.

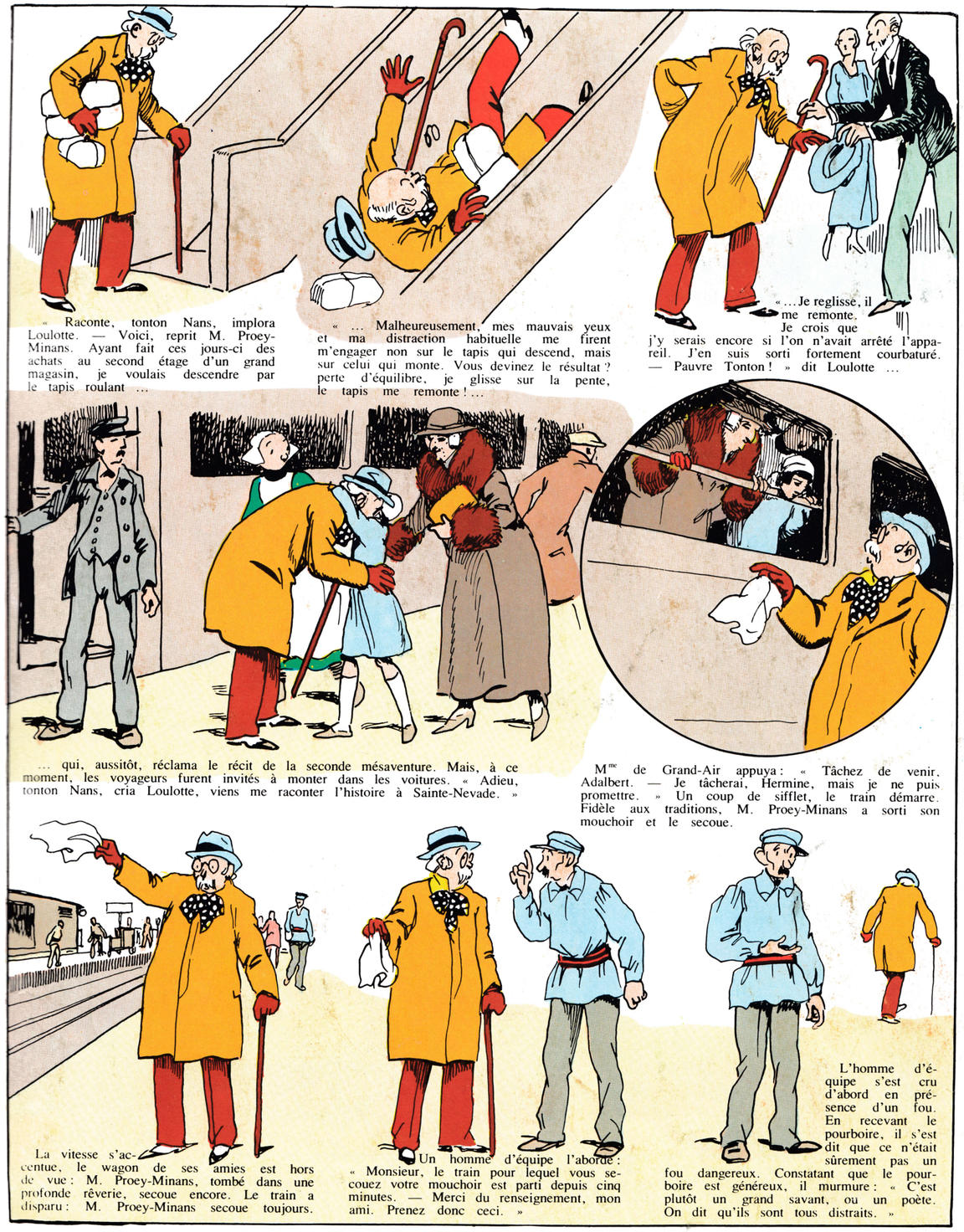
— C'est étonnant, murmura-t-elle, j'ai informé Tonton Nans de notre départ, je pensais qu'il viendrait nous dire adieu. — Je le vois », dit Bécassine. Tonton Nans est le nom d'amitié que Loulotte donne à M. Proey-Minans, le plus ancien et le plus intime des amis de Mme de Grand - Air .

Il avançait lentement. Myope autant que trois taupes, en outre fort distrait, à plusieurs reprises déjà il avait présenté ses hommages à des dames inconnues qu'il prenait pour sa vieille amie, ...

... ou bien il avait tapoté les joues de petites filles en qui il croyait voir Loulotte. Celle-ci courut à lui. Elle prit son bras et le guida en sautillant. « Tu parais bien contente, petite ...

« — Oh ! oui, oncle ! on va tant s'amuser dans la neige ! Tu devrais nous rejoindre à Sainte-Nevade. — Excellente idée », approuva Mme de Grand-Air. M. Proey-Minans dit que les sports consistant en glissades ...

... et descentes ne lui réussissaient guère. Il venait encore, tout récemment, de l'éprouver à deux reprises.



« Raconte, tonton Nans, implora Loulotte. — Voici, reprit M. Proey-Minans. Ayant fait ces jours-ci des achats au second étage d'un grand magasin, je voulais descendre par le tapis roulant ...

« ... Malheureusement, mes mauvais yeux et ma distraction habituelle me firent m'engager non sur le tapis qui descend, mais sur celui qui monte. Vous devinez le résultat ? perte d'équilibre, je glisse sur la pente, le tapis me remonte ! ...

« ... Je reglisse, il me remonte. Je crois que j'y serais encore si l'on n'avait arrêté l'appareil. J'en suis sorti fortement courbaturé. — Pauvre Tonton ! » dit Loulotte ...

... qui, aussitôt, réclama le récit de la seconde mésaventure. Mais, à ce moment, les voyageurs furent invités à monter dans les voitures. « Adieu, tonton Nans, cria Loulotte, viens me raconter l'histoire à Sainte-Nevade. »

Mme de Grand-Air appuya : « Tâchez de venir, Adalbert. — Je tâcherai, Hermine, mais je ne puis promettre. » Un coup de sifflet, le train démarre. Fidèle aux traditions, M. Proey-Minans a sorti son mouchoir et le secoue.

La vitesse s'accentue, le wagon de ses amies est hors de vue : M. Proey-Minans, tombé dans une profonde rêverie, secoue encore. Le train a disparu : M. Proey-Minans secoue toujours.

Un homme d'équipe l'aborde : « Monsieur, le train pour lequel vous secouez votre mouchoir est parti depuis cinq minutes. — Merci du renseignement, mon ami. Prenez donc ceci. »

L'homme d'équipe s'est cru d'abord en présence d'un fou. En recevant le pourboire, il s'est dit que ce n'était sûrement pas un fou dangereux. Constatant que le pourboire est généreux, il murmure : « C'est plutôt un grand savant, ou un poète. On dit qu'ils sont tous distraits. »

Peu après le départ du train, Loulotte contempla avec intérêt la manœuvre de l'employé qui, d'un tour de main, transforma la banquette en deux lits superposés.

Elle s'exclama sur l'ingéniosité d'un tel dispositif, mais Mme de Grand-Air entra et interrompit son babil : « Assez bavardé, petite, il faut te coucher tout de suite. Je vais en faire autant. Bonsoir, chérie …

« … bonsoir, ma bonne Bécassine. » Elle regarda celle-ci et reprit : « Vous paraissez préoccupée, inquiète. Qu'y a-t-il donc ? — Mais rien, Madame. » Du geste, Bécassine désigna Loulotte. A voix basse, elle murmura …

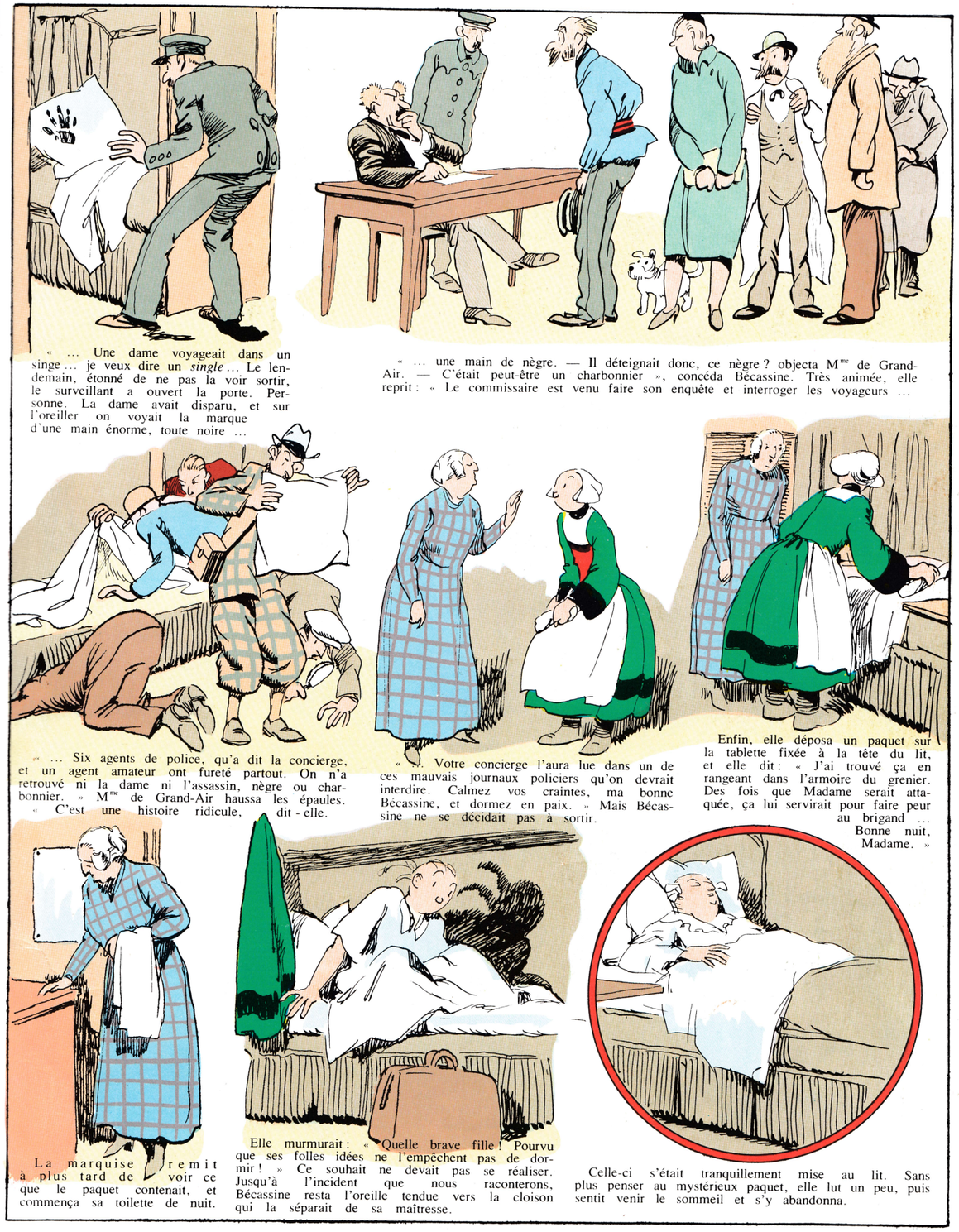
… qu'elle ne pouvait s'expliquer en présence de la fillette. Tout haut, elle acheva : « Dès que la petite sera couchée, j'irai voir si Madame a bien tout ce qu'il lui faut pour la nuit. »

Mais la petite hésita assez longuement sur celui des lits qu'elle occuperait. Elle se décida pour celui du haut, non sans un secret espoir de pouvoir faire de là quelques farces à sa dévouée gouvernante …

Bécassine l'aida à escalader le lit choisi, puis, enfin libre, se précipita dans la cabine contiguë qu'occupait sa maîtresse. « Je ne voulais pas effrayer Loulotte, dit-elle, …

« … mais, maintenant, je peux bien confier à Madame que je suis bouleversée en pensant qu'elle sera seule dans son singe … pardon son *single*, je veux dire. Qu'est-ce que Madame fera si elle est attaquée ? Et des attaques dans les trains il y en a …

« … des centaines chaque jour. — Vous exagérez, Bécassine. — Mais non, Madame. Hier encore, la concierge d'à côté de chez nous m'en parlait. C'est une femme au courant de tout, et elle m'a raconté quelque chose d'effroyable, que voici :



« … Une dame voyageait dans un singe … je veux dire un *single* … Le lendemain, étonné de ne pas la voir sortir, le surveillant a ouvert la porte. Personne. La dame avait disparu, et sur l'oreiller on voyait la marque d'une main énorme, toute noire …

« … une main de nègre. — Il déteignait donc, ce nègre ? objecta Mme de Grand-Air. — C'était peut-être un charbonnier », concéda Bécassine. Très animée, elle reprit : « Le commissaire est venu faire son enquête et interroger les voyageurs …

« … Six agents de police, qu'a dit la concierge, et un agent amateur ont fureté partout. On n'a retrouvé ni la dame ni l'assassin, nègre ou charbonnier. » Mme de Grand-Air haussa les épaules. « C'est une histoire ridicule, dit-elle.

« … Votre concierge l'aura lue dans un de ces mauvais journaux policiers qu'on devrait interdire. Calmez vos craintes, ma bonne Bécassine, et dormez en paix. » Mais Bécassine ne se décidait pas à sortir.

Enfin, elle déposa un paquet sur la tablette fixée à la tête du lit, et elle dit : « J'ai trouvé ça en rangeant dans l'armoire du grenier. Des fois que Madame serait attaquée, ça lui servirait pour faire peur au brigand … Bonne nuit, Madame. »

La marquise remit à plus tard de voir ce que le paquet contenait, et commença sa toilette de nuit.

Elle murmurait : « Quelle brave fille ! Pourvu que ses folles idées ne l'empêchent pas de dormir ! » Ce souhait ne devait pas se réaliser. Jusqu'à l'incident que nous raconterons, Bécassine resta l'oreille tendue vers la cloison qui la séparait de sa maîtresse.

Celle-ci s'était tranquillement mise au lit. Sans plus penser au mystérieux paquet, elle lut un peu, puis sentit venir le sommeil et s'y abandonna.

De fortes secousses du train passant sur un aiguillage réveillèrent Mme de Grand-Air. Elle se redressa sur son lit, alluma l'électricité, regarda sa montre et constata qu'il était quatre heures et quelques minutes.

Elle se dit que sans doute elle ne pourrait se rendormir et que, pour abréger le temps, elle allait lire un peu. Elle tendit le bras vers la tablette où elle avait posé son livre. Mais, dans ce mouvement, sa main rencontra ...

... le paquet de Bécassine : « Je l'avais oublié, monologua-t-elle ; qu'est-ce que cette brave fille a bien pu mettre là-dedans ? » Lentement, s'amusant à faire des suppositions, elle développa le paquet. Et ce qu'elle y découvrit l'étonna fort.

C'était un pistolet d'enfant, d'un modèle ancien, qu'on ne fait plus guère, un pistolet à piston, avec un bouchon fermant le canon. La marquise sourit : « Me voilà armée, murmura-t-elle ...

« ... J'ai de quoi recevoir le terrible nègre ou charbonnier !... Mais d'où vient cet objet ? Pas de Loulotte, elle n'en a jamais eu de pareil. De moi alors : il y a quelques-uns de mes jouets d'autrefois dans l'armoire du grenier ... Ah oui ! je me rappelle ! »

Brusquement, un souvenir bien lointain, puisqu'il datait de son enfance, lui était remonté à l'esprit. Elle revoyait un arbre de Noël illuminé. Le pistolet y était suspendu parmi d'autres jouets. Comme eux, il fut mis en loterie. Elle le désirait vivement, le sort l'attribua ...

... à son compagnon de jeux, le petit Adalbert Proey-Minans, et cela faillit provoquer une bataille. Alors, vive et emportée, elle voulut lui arracher le jouet. D'abord, Adalbert avait résisté.

Puis il lui avait rendu l'arme inoffensive en lui disant de la prendre, qu'il la lui donnait. Et elle avait conservé le pistolet, elle l'avait placé comme un souvenir cher dans l'armoire réservée aux vieux jouets, parce que c'était le premier cadeau de son ami d'enfance.

Tandis que ces visions d'autrefois se pressaient dans l'esprit de la marquise, le train avait stoppé. Un employé passa au long du quai, criant le nom de la station ; puis, l'arrêt se prolongeant, ce fut le silence complet, absolu.

Mme de Grand-Air continuait à manier le pistolet. Et voici que, plongée dans ses pensées, machinalement, elle poussa le piston. Le bouchon sauta. Dans le grand calme, cela fit le bruit d'une explosion, de la détonation d'une arme véritable.

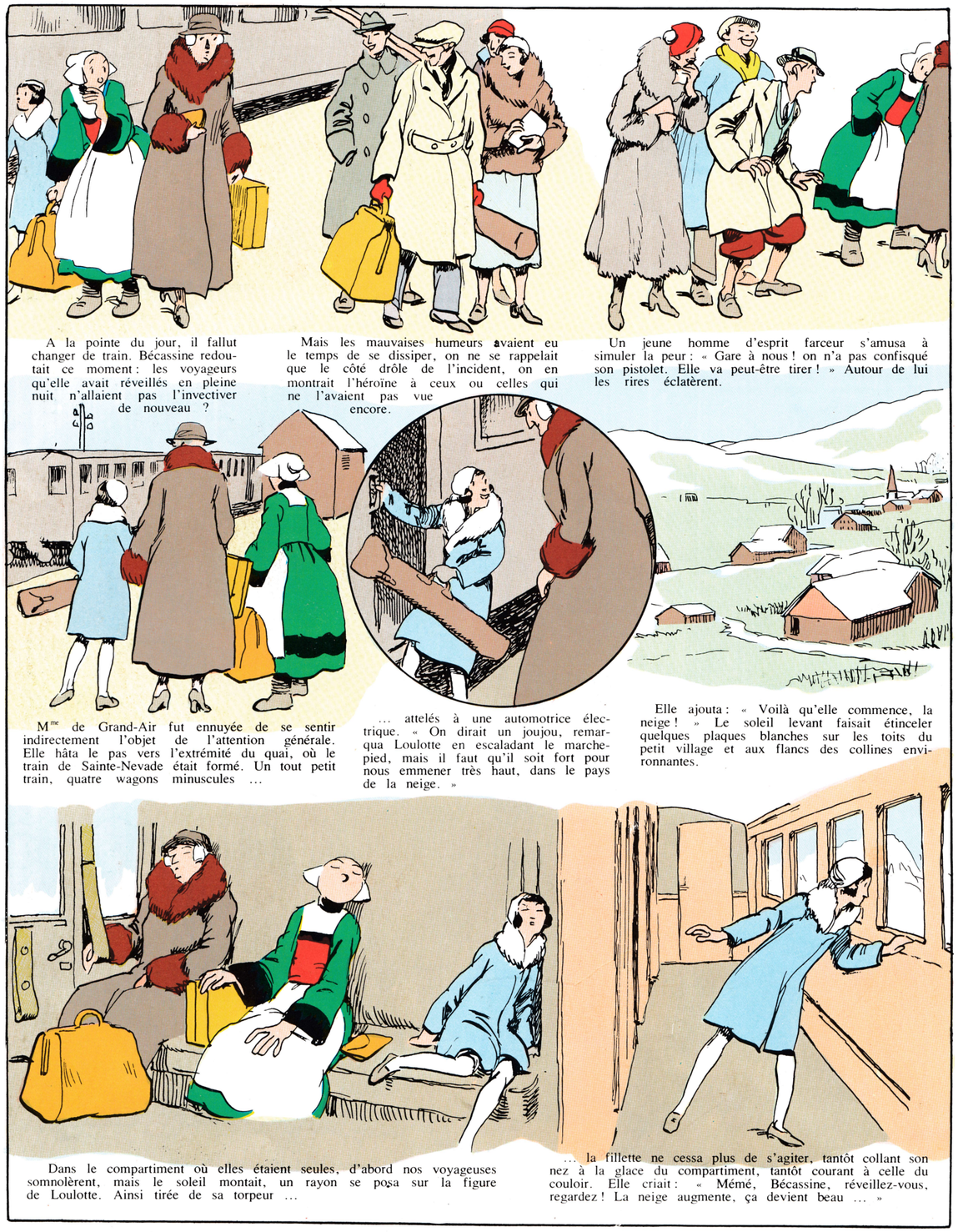
Aussitôt, dans la cabine voisine, des cris, des hurlements plutôt, retentirent. Bécassine vociférait : « Au secours ! A l'assassin ! On tue ma maîtresse ! » Réveillée en sursaut, Loulotte mêlait ses cris à ceux de sa gouvernante.

Des coups violents furent frappés à la porte de la marquise qui dut se lever, passer son peignoir, tirer le verrou, ouvrir.

Elle se trouva en présence d'une Bécassine affolée, sanglotant, en présence aussi du surveillant du train et de voyageurs aux yeux bouffis de sommeil. Il y eut quelques minutes d'extrême confusion, puis, les explications échangées, Bécassine fut invectivée par les voyageurs, furieux du réveil intempestif.

Elle fut prévenue, en outre, par le surveillant « qu'elle aurait affaire à lui si elle recommençait une aussi stupide plaisanterie ». Ses sanglots redoublèrent. Mme de Grand-Air les calma un peu en l'assurant qu'elle ne lui en voulait pas ...

... car, si le résultat était mauvais, l'intention avait été excellente. Enfin, un bon rire succéda aux larmes lorsque Loulotte conseilla : « Une autre fois, donne plutôt à Mémé un sabre de bois. Au moins, ça ne fera pas de bruit. »



A la pointe du jour, il fallut changer de train. Bécassine redoutait ce moment : les voyageurs qu'elle avait réveillés en pleine nuit n'allaient pas l'invectiver de nouveau ?

Mais les mauvaises humeurs avaient eu le temps de se dissiper, on ne se rappelait que le côté drôle de l'incident, on en montrait l'héroïne à ceux ou celles qui ne l'avaient pas vue encore.

Un jeune homme d'esprit farceur s'amusa à simuler la peur : « Gare à nous ! on n'a pas confisqué son pistolet. Elle va peut-être tirer ! » Autour de lui les rires éclatèrent.

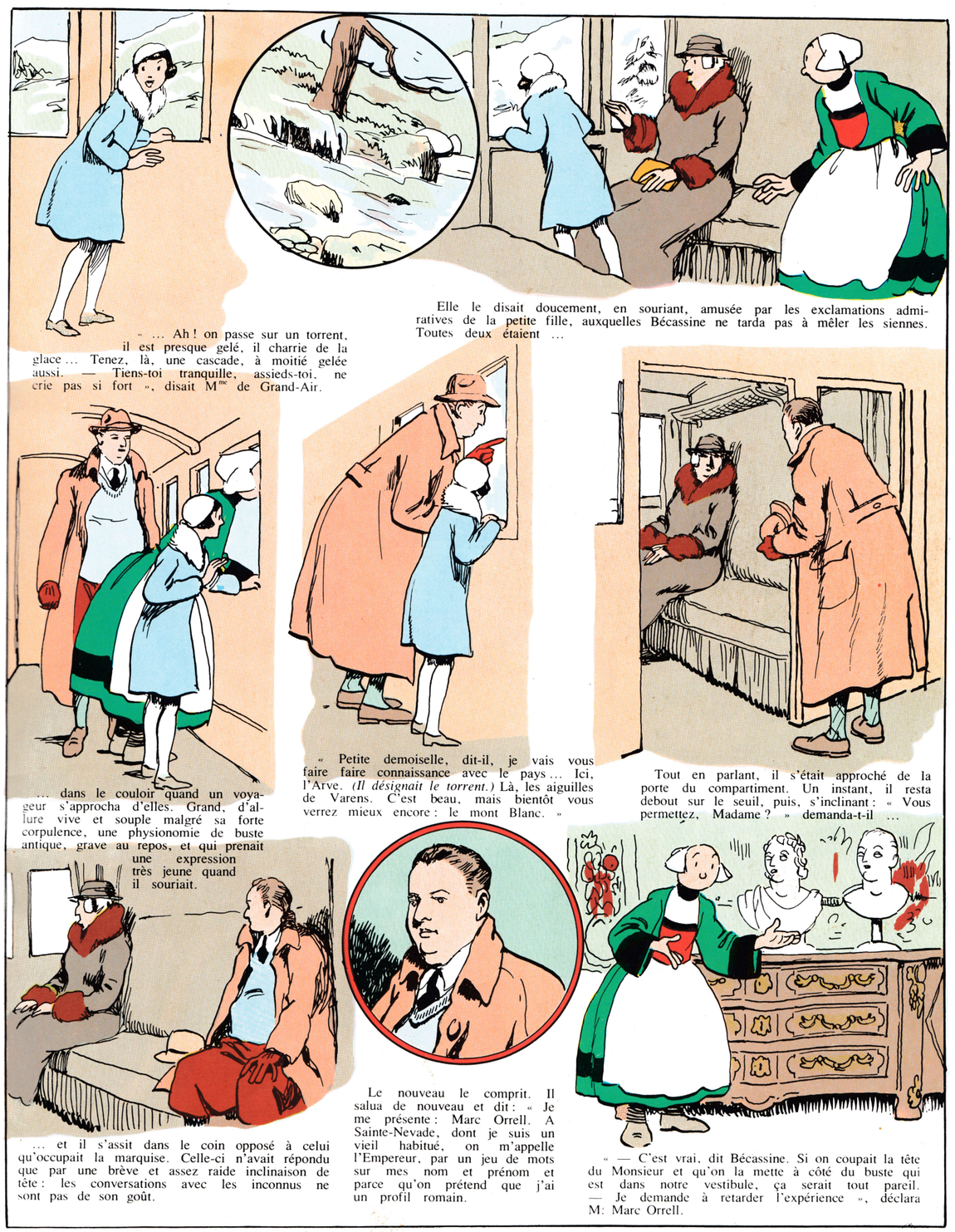
Mme de Grand-Air fut ennuyée de se sentir indirectement l'objet de l'attention générale. Elle hâta le pas vers l'extrémité du quai, où le train de Sainte-Nevade était formé. Un tout petit train, quatre wagons minuscules ...

... attelés à une automotrice électrique. « On dirait un joujou, remarqua Loulotte en escaladant le marchepied, mais il faut qu'il soit fort pour nous emmener très haut, dans le pays de la neige. »

Elle ajouta : « Voilà qu'elle commence, la neige ! » Le soleil levant faisait étinceler quelques plaques blanches sur les toits du petit village et aux flancs des collines environnantes.

Dans le compartiment où elles étaient seules, d'abord nos voyageuses somnolèrent, mais le soleil montait, un rayon se posa sur la figure de Loulotte. Ainsi tirée de sa torpeur ...

... la fillette ne cessa plus de s'agiter, tantôt collant son nez à la glace du compartiment, tantôt courant à celle du couloir. Elle criait : « Mémé, Bécassine, réveillez-vous, regardez ! La neige augmente, ça devient beau ... »



« ... Ah ! on passe sur un torrent, il est presque gelé, il charrie de la glace ... Tenez, là, une cascade, à moitié gelée aussi. — Tiens-toi tranquille, assieds-toi, ne crie pas si fort », disait Mme de Grand-Air.

Elle le disait doucement, en souriant, amusée par les exclamations admiratives de la petite fille, auxquelles Bécassine ne tarda pas à mêler les siennes. Toutes deux étaient ...

... dans le couloir quand un voyageur s'approcha d'elles. Grand, d'allure vive et souple malgré sa forte corpulence, une physionomie de buste antique, grave au repos, et qui prenait une expression très jeune quand il souriait.

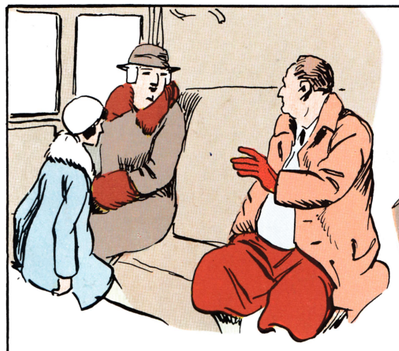
« Petite demoiselle, dit-il, je vais vous faire faire connaissance avec le pays ... Ici, l'Arve. *(Il désignait le torrent.)* Là, les aiguilles de Varens. C'est beau, mais bientôt vous verrez mieux encore : le mont Blanc. »

Tout en parlant, il s'était approché de la porte du compartiment. Un instant, il resta debout sur le seuil, puis, s'inclinant : « Vous permettez, Madame ? » demanda-t-il ...

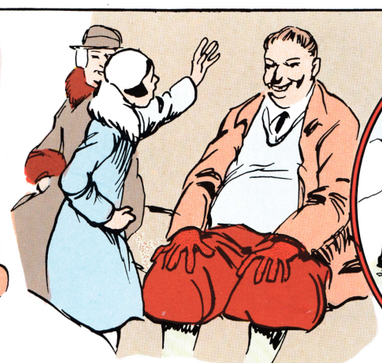
... et il s'assit dans le coin opposé à celui qu'occupait la marquise. Celle-ci n'avait répondu que par une brève et assez raide inclinaison de tête : les conversations avec les inconnus ne sont pas de son goût.

Le nouveau le comprit. Il salua de nouveau et dit : « Je me présente : Marc Orrell. A Sainte-Nevade, dont je suis un vieil habitué, on m'appelle l'Empereur, par un jeu de mots sur mes nom et prénom et parce qu'on prétend que j'ai un profil romain.

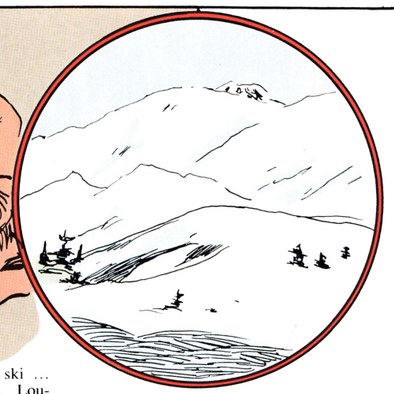
« — C'est vrai, dit Bécassine. Si on coupait la tête du Monsieur et qu'on la mette à côté du buste qui est dans notre vestibule, ça serait tout pareil. — Je demande à retarder l'expérience », déclara M. Marc Orrell.



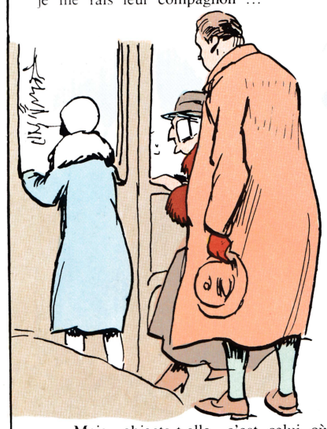
En entendant la plaisanterie de M. Marc Orrell, Mme de Grand-Air ne put réprimer un sourire. La glace était rompue, la conversation s'engagea. L'Empereur dit qu'il était surtout celui des enfants : « A Sainte-Nevade, je me fais leur compagnon ...



« ... Nous patinons, nous faisons du ski ... En avez-vous déjà fait, mademoiselle Loulotte ? — Pas encore. — Je vous apprendrai. — Et à Bécassine aussi ? — A Mlle Bécassine également. — Vive l'Empereur ! » cria Loulotte. M. Marc Orrell l'interrompit :



« Regardez, dit-il : le Mont-Blanc. » La chaîne imposante apparaissait dans une échancrure des montagnes. Bécassine demanda lequel des sommets était le mont Blanc. « C'est le plus élevé, là ... »



« Mais, objecta-t-elle, c'est celui où l'on voit le plus de rochers noirs. — C'est pour cela qu'on l'appelle le mont Blanc », conclut M. Marc Orrell avec une feinte gravité. Mme de Grand-Air sourit de nouveau.

Maintenant, le petit train s'arrêtait à toutes les stations. A chacune on voyait des hommes sur des skis, des petites filles qui vendaient des edelweiss. « Comme c'est amusant ! » déclarait Loulotte.

« Vous vous amuserez plus encore à Sainte-Nevade, assura l'Empereur. Nous y voilà ! » ajouta-t-il à l'arrêt suivant. Galamment, il se chargea des sacs et menus bagages de main.

Dès qu'il apparut, il fut acclamé. « Bonjour, Empereur ! On est content de vous revoir. Quand vous arrivez, c'est signe que la saison commence. » Il répondait par des sourires et des plaisanteries.

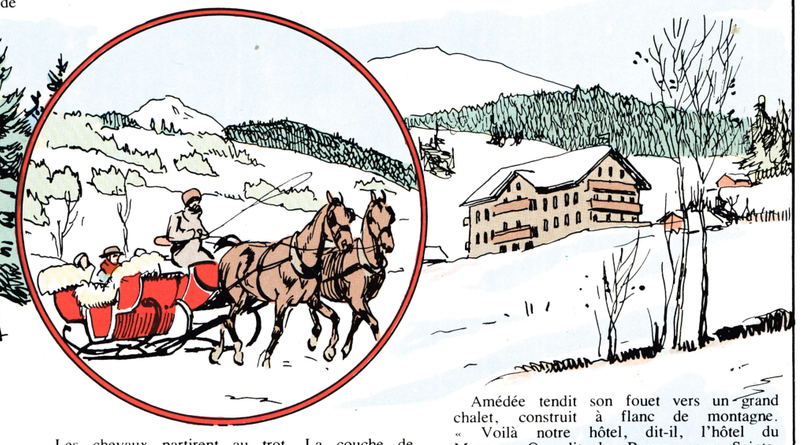
Mais il revint vite à Mme de Grand-Air. « Je vais vous conduire au traîneau de votre hôtel », lui dit-il. Loulotte dansait de joie en répétant : « On va en traîneau ! Quelle chance ! Comme je m'amuse ! »

VK.COM/CLUB154894762

Bécassine s'amusait moins, car, tenant son élève par la main, à chacun des bonds de celle-ci, elle glissait sur la neige durcie par le froid de la nuit et manquait de perdre l'équilibre.

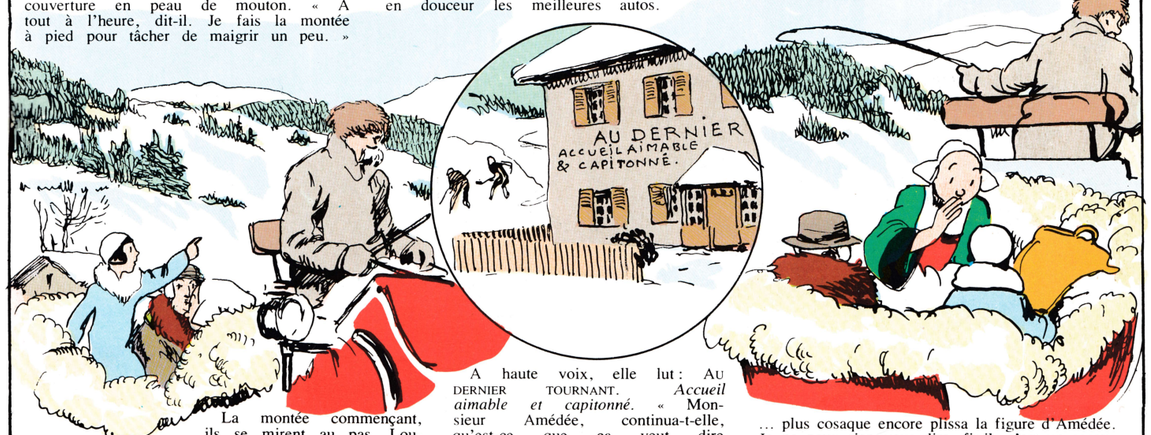
« On dirait le traîneau du général Dourakine », remarqua Loulotte. Il était vraiment magnifique, avec sa peinture rouge et sa garniture de fourrures blanches. Sous son bonnet à longs poils enfoncé jusqu'aux oreilles, on aurait pu prendre le cocher Amédée pour un cosaque.

Les voyageuses prirent place. M. Marc Orrell les aida à s'envelopper de l'ample couverture en peau de mouton. « A tout à l'heure, dit-il. Je fais la montée à pied pour tâcher de maigrir un peu. »



Les chevaux partirent au trot. La couche de neige étant mince, des cahots secouaient assez rudement les voyageuses. Ce qui n'empêcha pas Loulotte de déclarer que ce traîneau dépassait en douceur les meilleures autos.

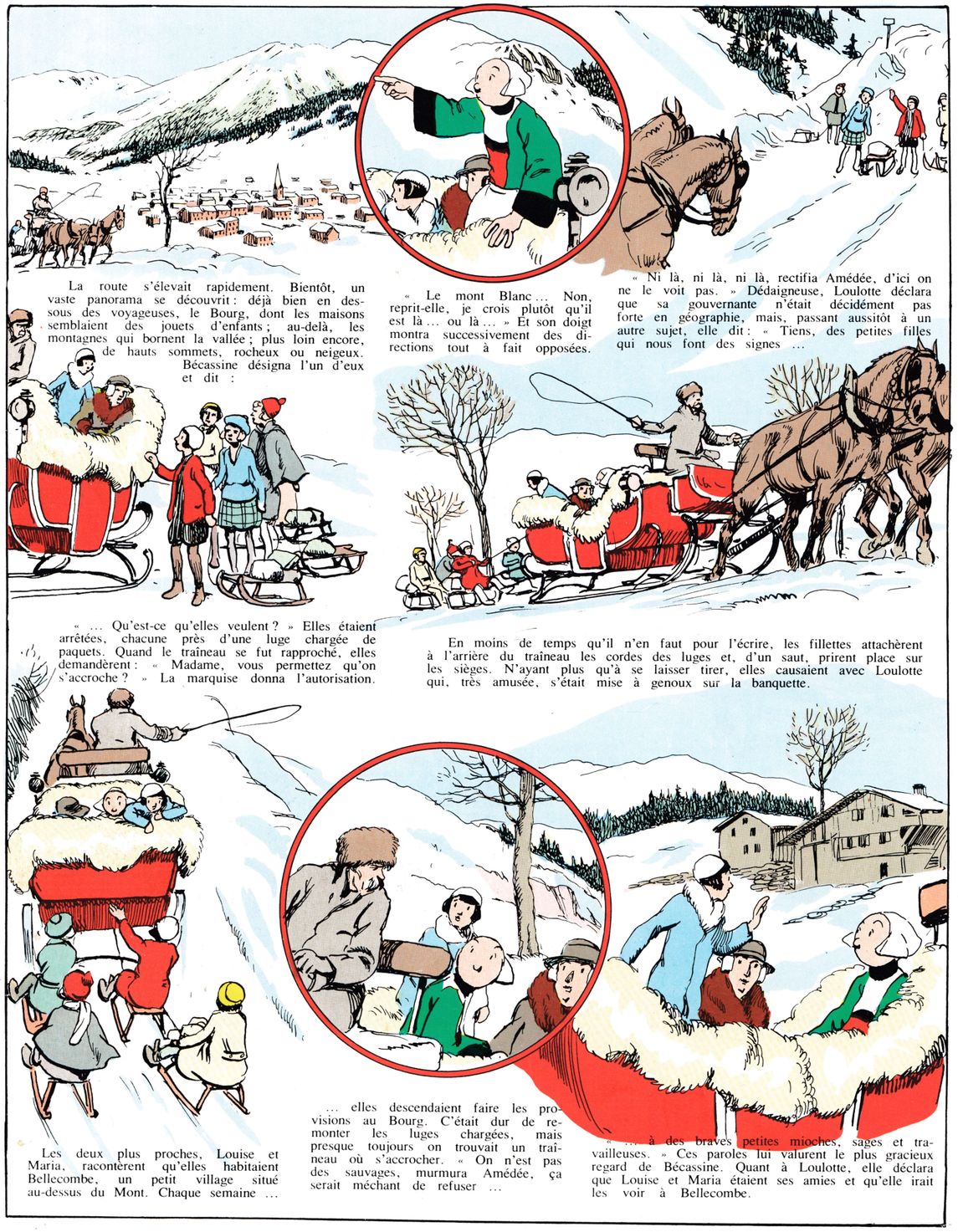
Amédée tendit son fouet vers un grand chalet, construit à flanc de montagne. « Voilà notre hôtel, dit-il, l'hôtel du Mont ... On dit le Bourg pour Sainte-Nevade d'en bas, et le Mont pour Sainte-Nevade d'en haut ... Doucement les chevaux ! »



La montée commençant, ils se mirent au pas. Loulotte s'agitait, voulait tout voir, se retournait de tous côtés. « Oh ! s'écria-t-elle, en désignant une maison en bordure de la route, quelle drôle d'enseigne ! »

A haute voix, elle lut : AU DERNIER TOURNANT. *Accueil aimable et capitonné.* « Monsieur Amédée, continua-t-elle, qu'est-ce que ça veut dire *accueil capitonné ?* » Il feignit de ne pas entendre, mais Loulotte insista. Alors un rire qui le fit ...

... plus cosaque encore plissa la figure d'Amédée. « Je ne peux rien vous dire, fit-il, c'est un secret, mais j'ai idée que vous ferez connaissance avec le dernier tournant. — Il doit y avoir de la farce là-dessous », murmura Bécassine.



La route s'élevait rapidement. Bientôt, un vaste panorama se découvrit : déjà bien en dessous des voyageuses, le Bourg, dont les maisons semblaient des jouets d'enfants ; au-delà, les montagnes qui bornent la vallée ; plus loin encore, de hauts sommets, rocheux ou neigeux. Bécassine désigna l'un d'eux et dit :

« Le mont Blanc… Non, reprit-elle, je crois plutôt qu'il est là… ou là… » Et son doigt montra successivement des directions tout à fait opposées.

« Ni là, ni là, ni là, rectifia Amédée, d'ici on ne le voit pas. » Dédaigneuse, Loulotte déclara que sa gouvernante n'était décidément pas forte en géographie, mais, passant aussitôt à un autre sujet, elle dit : « Tiens, des petites filles qui nous font des signes …

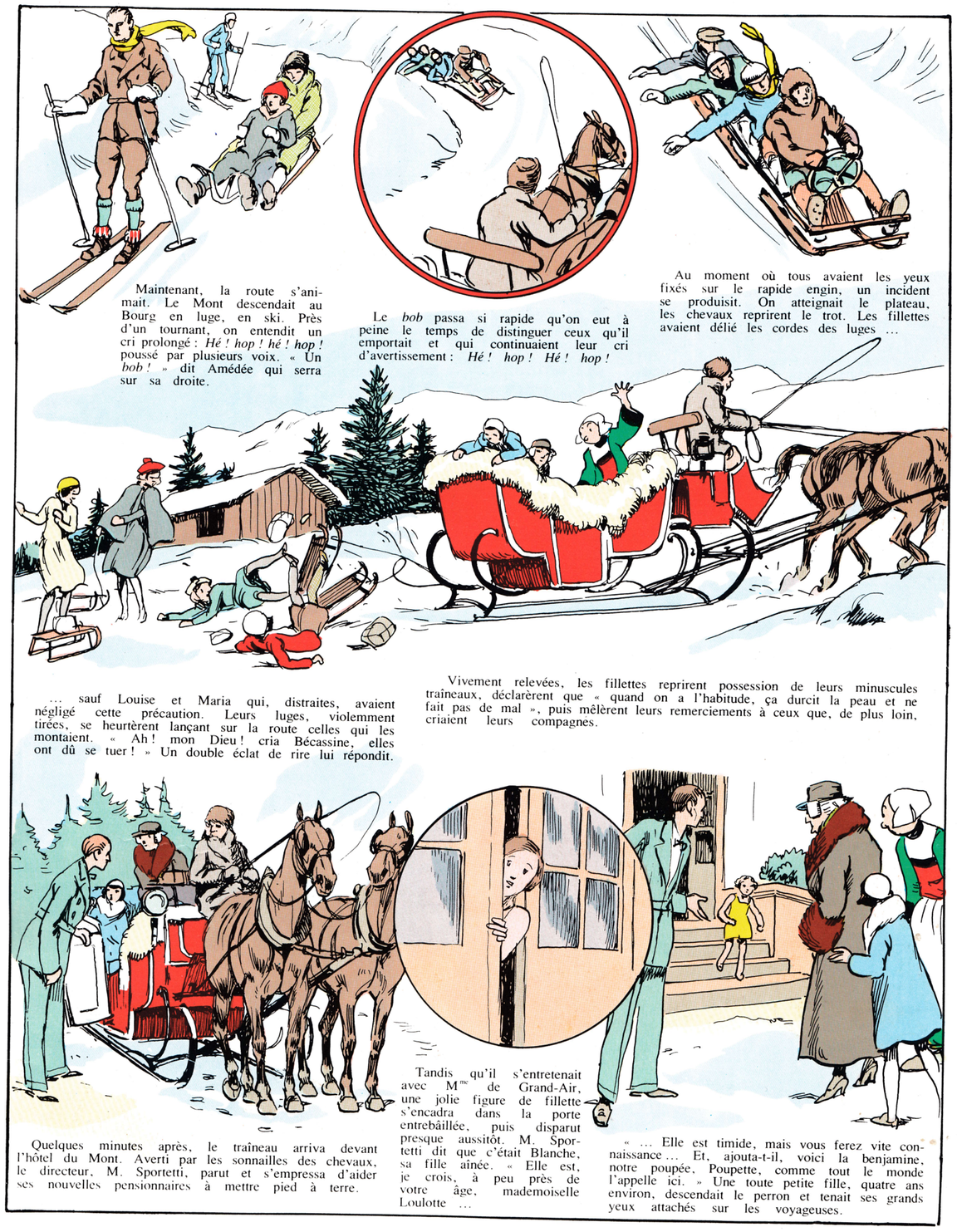
« … Qu'est-ce qu'elles veulent ? » Elles étaient arrêtées, chacune près d'une luge chargée de paquets. Quand le traîneau se fut rapproché, elles demandèrent : « Madame, vous permettez qu'on s'accroche ? » La marquise donna l'autorisation.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, les fillettes attachèrent à l'arrière du traîneau les cordes des luges et, d'un saut, prirent place sur les sièges. N'ayant plus qu'à se laisser tirer, elles causaient avec Loulotte qui, très amusée, s'était mise à genoux sur la banquette.

Les deux plus proches, Louise et Maria, racontèrent qu'elles habitaient Bellecombe, un petit village situé au-dessus du Mont. Chaque semaine …

… elles descendaient faire les provisions au Bourg. C'était dur de remonter les luges chargées, mais presque toujours on trouvait un traîneau où s'accrocher. « On n'est pas des sauvages, murmura Amédée, ça serait méchant de refuser …

« … à des braves petites mioches, sages et travailleuses. » Ces paroles lui valurent le plus gracieux regard de Bécassine. Quant à Loulotte, elle déclara que Louise et Maria étaient ses amies et qu'elle irait les voir à Bellecombe.



Maintenant, la route s'animait. Le Mont descendait au Bourg en luge, en ski. Près d'un tournant, on entendit un cri prolongé : *Hé ! hop ! hé ! hop !* poussé par plusieurs voix. « Un *bob !* » dit Amédée qui serra sur sa droite.

Le *bob* passa si rapide qu'on eut à peine le temps de distinguer ceux qu'il emportait et qui continuaient leur cri d'avertissement : *Hé ! hop ! Hé ! hop !*

Au moment où tous avaient les yeux fixés sur le rapide engin, un incident se produisit. On atteignait le plateau, les chevaux reprirent le trot. Les fillettes avaient délié les cordes des luges …

… sauf Louise et Maria qui, distraites, avaient négligé cette précaution. Leurs luges, violemment tirées, se heurtèrent lançant sur la route celles qui les montaient. « Ah ! mon Dieu ! cria Bécassine, elles ont dû se tuer ! » Un double éclat de rire lui répondit.

Vivement relevées, les fillettes reprirent possession de leurs minuscules traîneaux, déclarèrent que « quand on a l'habitude, ça durcit la peau et ne fait pas de mal », puis mêlèrent leurs remerciements à ceux que, de plus loin, criaient leurs compagnes.

Quelques minutes après, le traîneau arriva devant l'hôtel du Mont. Averti par les sonnailles des chevaux, le directeur, M. Sportetti, parut et s'empressa d'aider ses nouvelles pensionnaires à mettre pied à terre.

Tandis qu'il s'entretenait avec Mme de Grand-Air, une jolie figure de fillette s'encadra dans la porte entrebâillée, puis disparut presque aussitôt. M. Sportetti dit que c'était Blanche, sa fille aînée. « Elle est, je crois, à peu près de votre âge, mademoiselle Loulotte …

« … Elle est timide, mais vous ferez vite connaissance … Et, ajouta-t-il, voici la benjamine, notre poupée, Poupette, comme tout le monde l'appelle ici. » Une toute petite fille, quatre ans environ, descendait le perron et tenait ses grands yeux attachés sur les voyageuses.

« Oh ! la chérie, la belle poupée, le joli bout-de-chou ! » dit Loulotte. Elle enleva Poupette, l'embrassa à l'étouffer. L'enfant protesta : « Je suis pas un bébé, je suis grande. Je veux pas qu'on me porte. »

Aussitôt posée à terre, elle reprit : « Tu joueras avec moi ? — Bien sûr. — Alors tu es gentille. Je te donne un bonbon au miel. » Elle le lui mit dans la main. Puis, s'adressant à Bécassine …

« Tu es sa demoiselle ? — Tout juste, ma mignonne. — Tu joueras aussi ? — Tant que tu voudras. — Voilà un bonbon. » Aussitôt, elle ajouta : « Venez jouer. » Mais Mme de Grand-Air objecta …

… qu'elles devaient d'abord déjeuner, puis défaire les malles. La figure de Poupette se contracta à laisser croire qu'elle allait pleurer. « Vous voulez pas jouer, dit-elle, vous êtes méchantes, rendez les bonbons. » Fâchée, elle rentra dans l'hôtel.

« Nous la gâtons trop, dit M. Sportetti, tout le monde ici la gâte … » Il fut interrompu par l'arrivée de M. Marc Orrell, fort rouge, s'épongeant malgré le froid. « J'ai marché de toute ma vitesse, expliqua-t-il en grimpant par le raccourci …

« … Vous voyez le résultat. *(Il s'épongea de nouveau.)* Excellent début pour la cure d'amaigrissement que je fais ici chaque année. J'ai bien perdu une douzaine de grammes. — Vous les retrouverez …

« … a l'heure du déjeuner », objecta le directeur. Il allait procéder aux présentations, mais Mme de Grand-Air l'arrêta : c'était inutile, on avait fait connaissance dans le train. « Et même, ajouta l'Empereur, ces demoiselles ont bien voulu m'accepter …

« … comme professeur de sports. Nous pourrions, avec l'autorisation de Madame, commencer dès ce matin par un peu de patinage. » La permission fut donnée. Loulotte remercia par un de ses élans de tendresse que la marquise redoute, en raison de leur brusquerie parfois brutale.

Aussi impatientes l'une que l'autre, Bécassine et son élève se brûlèrent dix fois en avalant leur petit déjeuner. Elles vidèrent les malles et rangèrent leur contenu à la va-vite, puis se hâtèrent de descendre au salon …

… où vous était pris avec leur rendez-professeur. « Je n'osais vous espérer si tôt, dit-il. Vous voyez, notre poupée me tenait compagnie. Nous faisions un grand concours de yo-yo. — C'est moi que je gagne, dit Poupette, lui, il sait pas. »

Elle avait rendu son amitié aux nouvelles venues, elle leur rendit même les bonbons, un peu endommagés par le séjour dans sa poche. M. Marc Orrell regardait ses élèves.

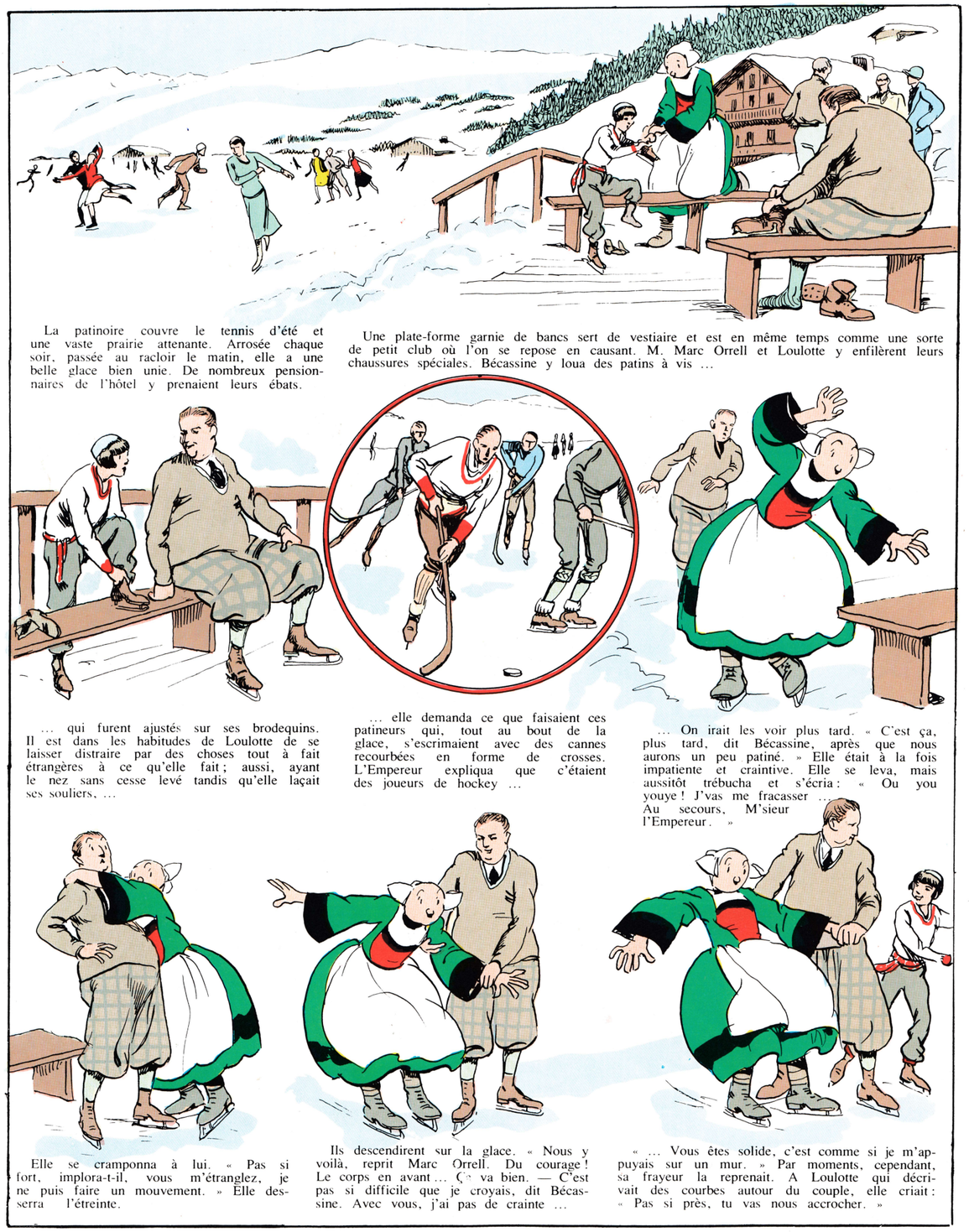
« Loulotte, dit-il est en tenue de sport, c'est parfait. Mais vous, Bécassine ? … » Elle répondit qu'elle avait fait vœu de ne jamais quitter le costume que sa mère et ses grand-mères avaient porté depuis toujours.

L'Empereur approuva. Grâce aux molletières ajoutées, tout irait bien. Puis il demanda à Loulotte si elle savait patiner. Oui, elle avait appris au Palais de Glace de Paris, mais elle n'était pas encore bien forte.

« Nous perfectionnerons cela, assura M. Marc Orrell … Et vous, Bécassine ? — Moi, dit-elle, j'ai patiné sur sabots, il y a … il y a beaucoup d'années. — Sur sabots ? » Alors elle évoqua ses souvenirs d'enfance. Au sortir de l'école, avec toute la marmaille de Clocher-les-Bécasses …

… par les hivers rigoureux, elle courait de toutes ses forces pour se lancer sur la glace ou la neige. « On se mettait à la queue leu leu, expliqua-t-elle. On se suivait à se toucher. Des fois, un garçon farceur avait semé du poussier ou du gravier …

« … sur la glissade. On ne se méfiait pas. Le premier de la file boulait et puis tous les autres à la suite. Ah ! c'était drôle ! — Très drôle, je le crois sans peine, approuva M. Marc Orrell, mais assez différent de ce que nous allons faire et certainement moins difficile … En route pour la patinoire ! » conclut-il.



La patinoire couvre le tennis d'été et une vaste prairie attenante. Arrosée chaque soir, passée au racloir le matin, elle a une belle glace bien unie. De nombreux pensionnaires de l'hôtel y prenaient leurs ébats.

Une plate-forme garnie de bancs sert de vestiaire et est en même temps comme une sorte de petit club où l'on se repose en causant. M. Marc Orrell et Loulotte y enfilèrent leurs chaussures spéciales. Bécassine y loua des patins à vis ...

... qui furent ajustés sur ses brodequins. Il est dans les habitudes de Loulotte de se laisser distraire par des choses tout à fait étrangères à ce qu'elle fait ; aussi, ayant le nez sans cesse levé tandis qu'elle laçait ses souliers, ...

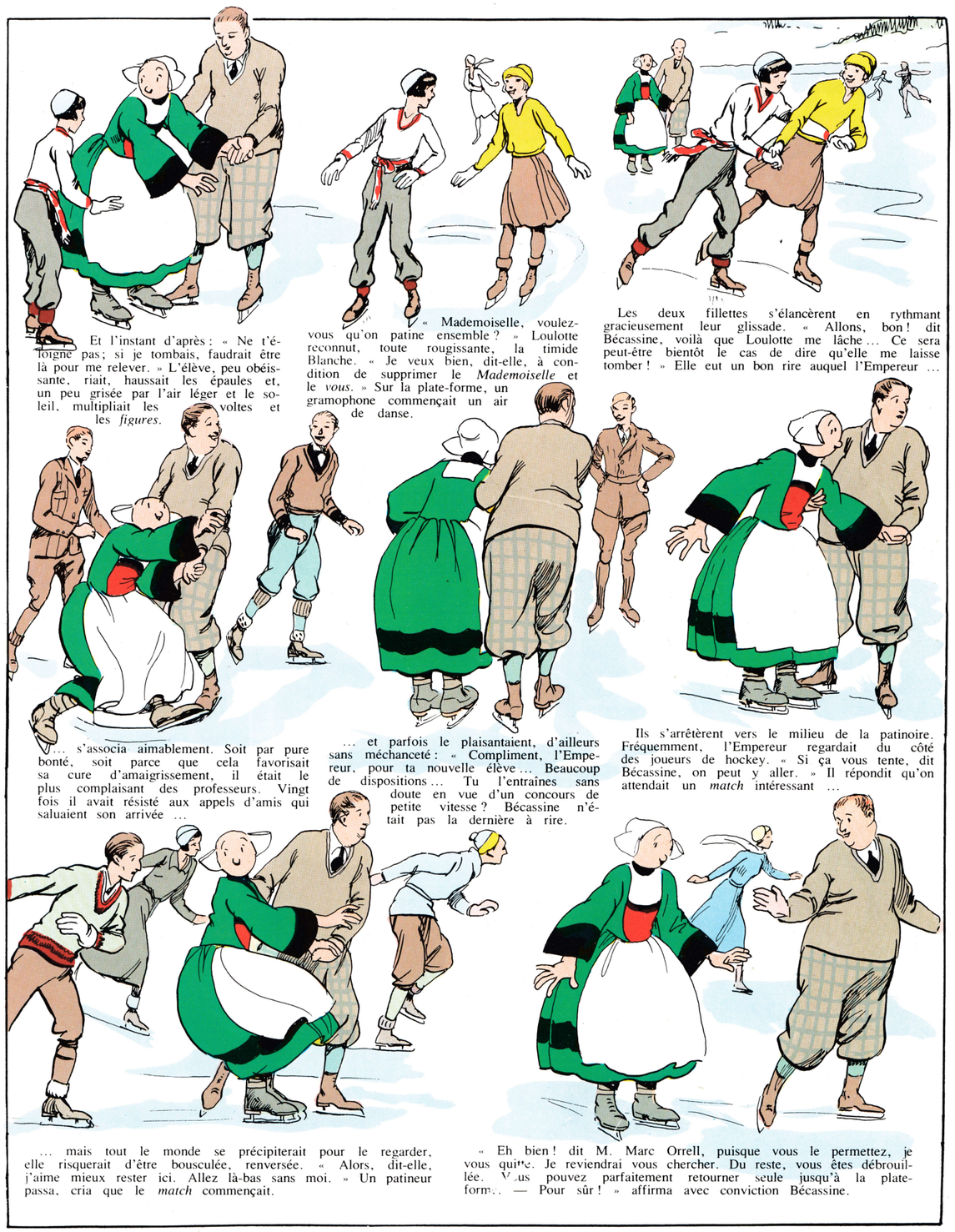
... elle demanda ce que faisaient ces patineurs qui, tout au bout de la glace, s'escrimaient avec des cannes recourbées en forme de crosses. L'Empereur expliqua que c'étaient des joueurs de hockey ...

... On irait les voir plus tard. « C'est ça, plus tard, dit Bécassine, après que nous aurons un peu patiné. » Elle était à la fois impatiente et craintive. Elle se leva, mais aussitôt trébucha et s'écria : « Ou you youye ! J'vas me fracasser ... Au secours, M'sieur l'Empereur. »

Elle se cramponna à lui. « Pas si fort, implora-t-il, vous m'étranglez, je ne puis faire un mouvement. » Elle desserra l'étreinte.

Ils descendirent sur la glace. « Nous y voilà, reprit Marc Orrell. Du courage ! Le corps en avant ... Ça va bien. — C'est pas si difficile que je croyais, dit Bécassine. Avec vous, j'ai pas de crainte ...

« ... Vous êtes solide, c'est comme si je m'appuyais sur un mur. » Par moments, cependant, sa frayeur la reprenait. A Loulotte qui décrivait des courbes autour du couple, elle criait : « Pas si près, tu vas nous accrocher. »



Et l'instant d'après : « Ne t'éloigne pas ; si je tombais, faudrait être là pour me relever. » L'élève, peu obéissante, riait, haussait les épaules et, un peu grisée par l'air léger et le soleil, multipliait les voltes et les *figures*.

« Mademoiselle, voulez-vous qu'on patine ensemble ? » Loulotte reconnut, toute rougissante, la timide Blanche. « Je veux bien, dit-elle, à condition de supprimer le *Mademoiselle* et le *vous*. » Sur la plate-forme, un gramophone commençait un air de danse.

Les deux fillettes s'élancèrent en rythmant gracieusement leur glissade. « Allons, bon ! dit Bécassine, voilà que Loulotte me lâche ... Ce sera peut-être bientôt le cas de dire qu'elle me laisse tomber ! » Elle eut un bon rire auquel l'Empereur ...

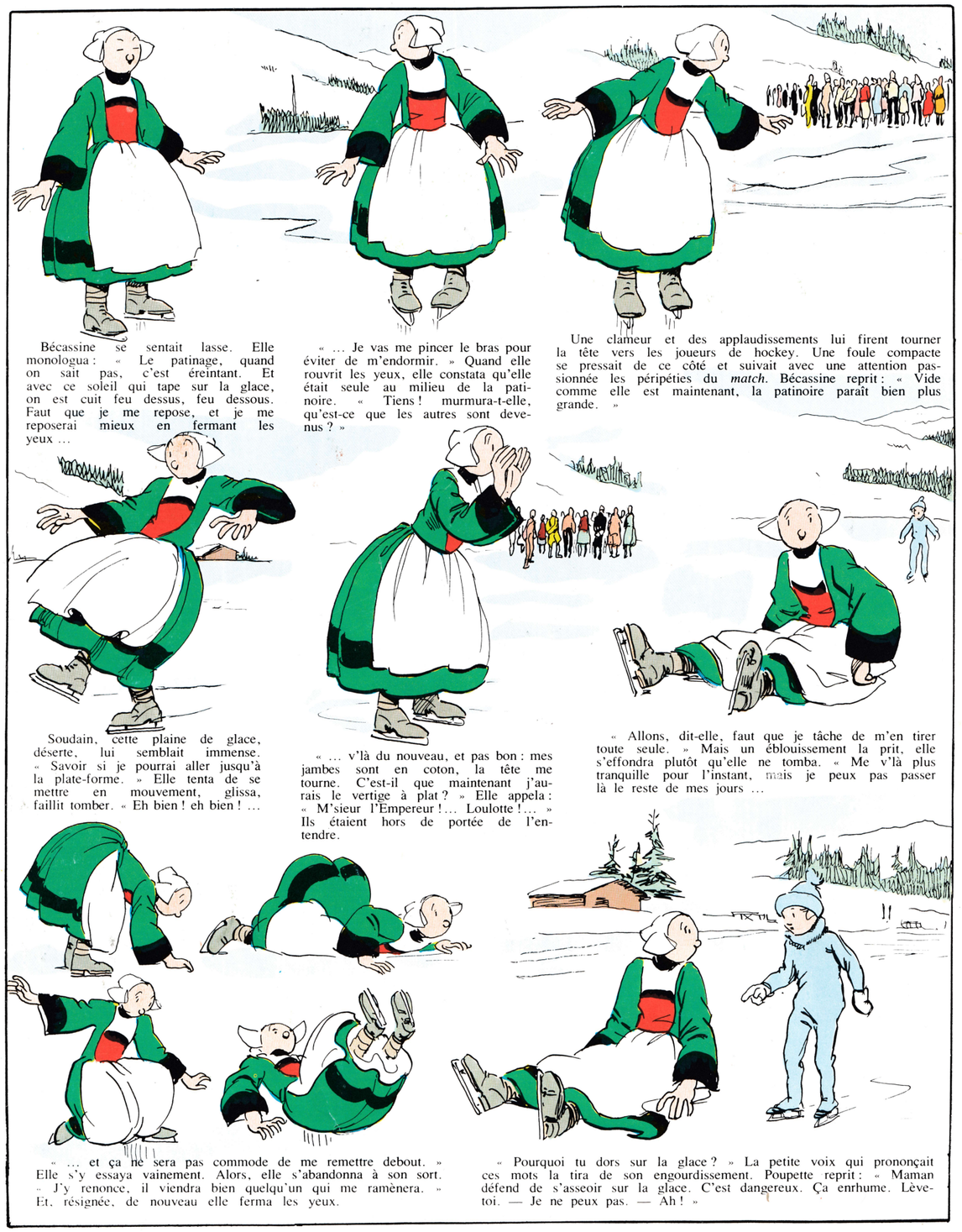
... s'associa aimablement. Soit par pure bonté, soit parce que cela favorisait sa cure d'amaigrissement, il était le plus complaisant des professeurs. Vingt fois il avait résisté aux appels d'amis qui saluaient son arrivée ...

... et parfois le plaisantaient, d'ailleurs sans méchanceté : « Compliment, l'Empereur, pour ta nouvelle élève ... Beaucoup de dispositions ... Tu l'entraînes sans doute en vue d'un concours de petite vitesse ? Bécassine n'était pas la dernière à rire.

Ils s'arrêtèrent vers le milieu de la patinoire. Fréquemment, l'Empereur regardait du côté des joueurs de hockey. « Si ça vous tente, dit Bécassine, on peut y aller. » Il répondit qu'on attendait un *match* intéressant ...

... mais tout le monde se précipiterait pour le regarder, elle risquerait d'être bousculée, renversée. « Alors, dit-elle, j'aime mieux rester ici. Allez là-bas sans moi. » Un patineur passa, cria que le *match* commençait.

« Eh bien ! dit M. Marc Orrell, puisque vous le permettez, je vous quitte. Je reviendrai vous chercher. Du reste, vous êtes débrouillée. Vous pouvez parfaitement retourner seule jusqu'à la plate-forme. — Pour sûr ! » affirma avec conviction Bécassine.



Bécassine se sentait lasse. Elle monologua : « Le patinage, quand on sait pas, c'est éreintant. Et avec ce soleil qui tape sur la glace, on est cuit feu dessus, feu dessous. Faut que je me repose, et je me reposerai mieux en fermant les yeux …

« … Je vas me pincer le bras pour éviter de m'endormir. » Quand elle rouvrit les yeux, elle constata qu'elle était seule au milieu de la patinoire. « Tiens ! murmura-t-elle, qu'est-ce que les autres sont devenus ? »

Une clameur et des applaudissements lui firent tourner la tête vers les joueurs de hockey. Une foule compacte se pressait de ce côté et suivait avec une attention passionnée les péripéties du *match*. Bécassine reprit : « Vide comme elle est maintenant, la patinoire paraît bien plus grande. »

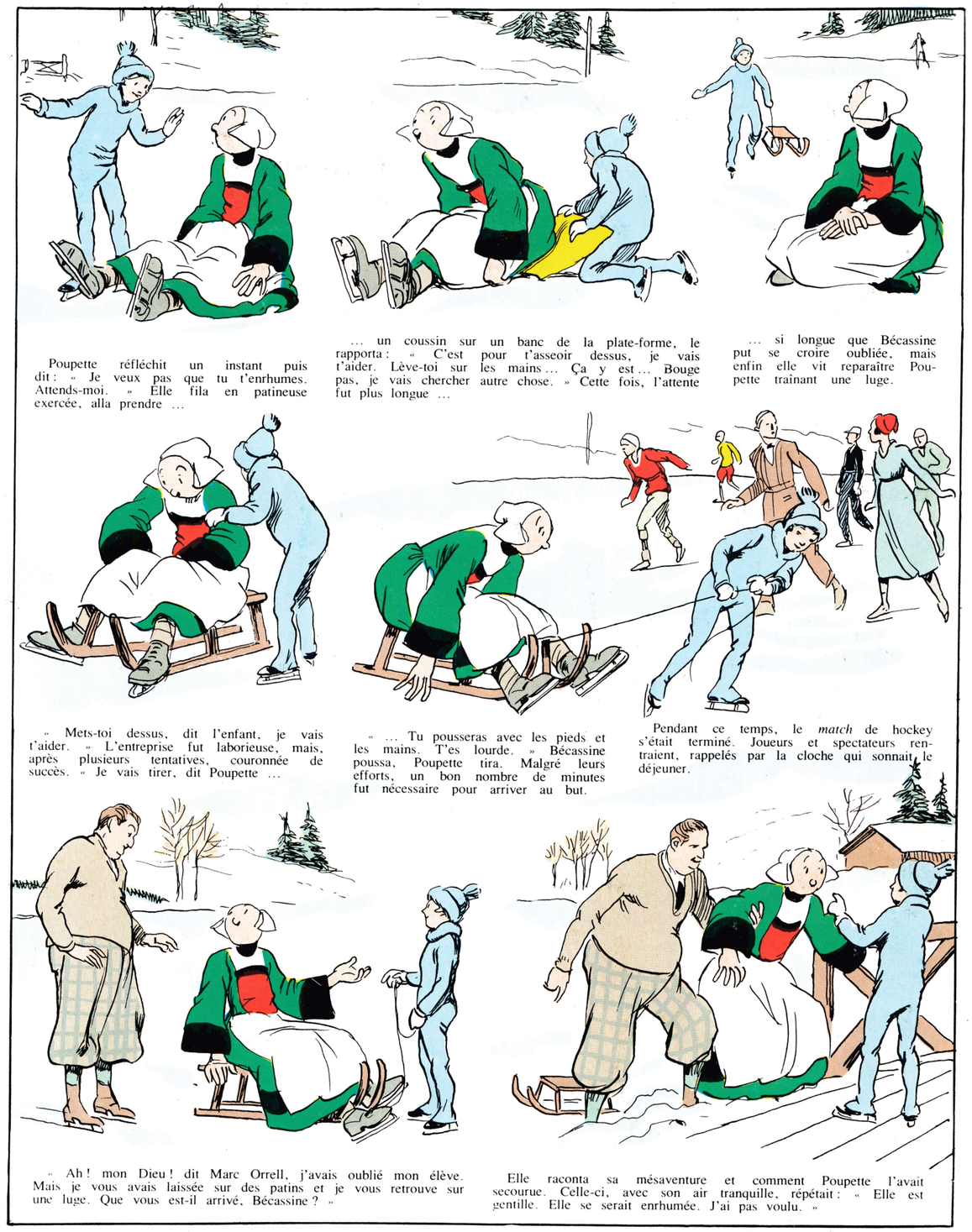
Soudain, cette plaine de glace, déserte, lui semblait immense. « Savoir si je pourrai aller jusqu'à la plate-forme. » Elle tenta de se mettre en mouvement, glissa, faillit tomber. « Eh bien ! eh bien ! …

« … v'là du nouveau, et pas bon : mes jambes sont en coton, la tête me tourne. C'est-il que maintenant j'aurais le vertige à plat ? » Elle appela : « M'sieur l'Empereur !… Loulotte !… » Ils étaient hors de portée de l'entendre.

« Allons, dit-elle, faut que je tâche de m'en tirer toute seule. » Mais un éblouissement la prit, elle s'effondra plutôt qu'elle ne tomba. « Me v'là plus tranquille pour l'instant, mais je peux pas passer là le reste de mes jours …

« … et ça ne sera pas commode de me remettre debout. » Elle s'y essaya vainement. Alors, elle s'abandonna à son sort. « J'y renonce, il viendra bien quelqu'un qui me ramènera. » Et, résignée, de nouveau elle ferma les yeux.

« Pourquoi tu dors sur la glace ? » La petite voix qui prononçait ces mots la tira de son engourdissement. Poupette reprit : « Maman défend de s'asseoir sur la glace. C'est dangereux. Ça enrhume. Lève-toi. — Je ne peux pas. — Ah ! »



Poupette réfléchit un instant puis dit : « Je veux pas que tu t'enrhumes. Attends-moi. » Elle fila en patineuse exercée, alla prendre …

… un coussin sur un banc de la plate-forme, le rapporta : « C'est pour t'asseoir dessus, je vais t'aider. Lève-toi sur les mains … Ça y est … Bouge pas, je vais chercher autre chose. » Cette fois, l'attente fut plus longue …

… si longue que Bécassine put se croire oubliée, mais enfin elle vit reparaître Poupette traînant une luge.

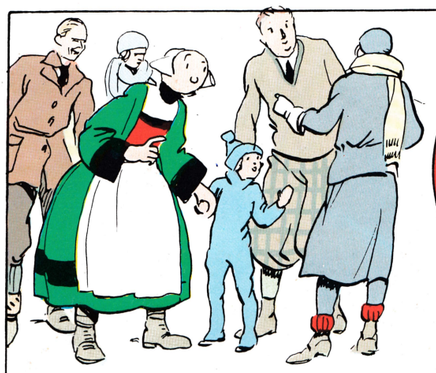
« Mets-toi dessus, dit l'enfant, je vais t'aider. » L'entreprise fut laborieuse, mais, après plusieurs tentatives, couronnée de succès. « Je vais tirer, dit Poupette …

« … Tu pousseras avec les pieds et les mains. T'es lourde. » Bécassine poussa, Poupette tira. Malgré leurs efforts, un bon nombre de minutes fut nécessaire pour arriver au but.

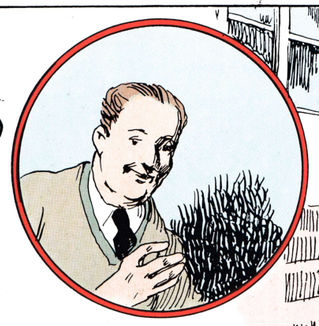
Pendant ce temps, le *match* de hockey s'était terminé. Joueurs et spectateurs rentraient, rappelés par la cloche qui sonnait le déjeuner.

« Ah ! mon Dieu ! dit Marc Orrell, j'avais oublié mon élève. Mais je vous avais laissée sur des patins et je vous retrouve sur une luge. Que vous est-il arrivé, Bécassine ? »

Elle raconta sa mésaventure et comment Poupette l'avait secourue. Celle-ci, avec son air tranquille, répétait : « Elle est gentille. Elle se serait enrhumée. J'ai pas voulu. »

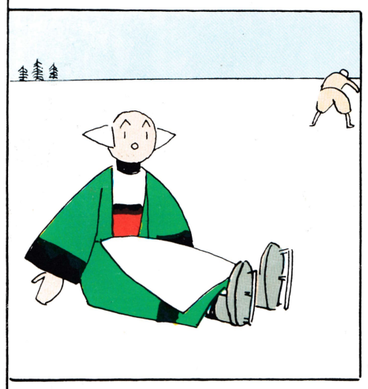


Le récit de Bécassine fut écouté avec un vif intérêt. « Dites donc, Empereur, fit une jeune femme, voilà un joli sujet de chronique pour vous. — C'est ça, une chronique ! » crièrent les autres.

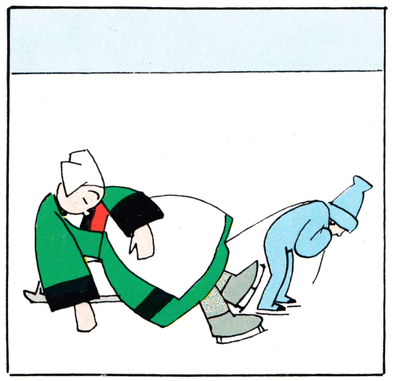


La chronique, récit d'un événement du jour fait sur le mode plaisant, est une des distractions appréciées de l'hôtel du Mont. « Entendu, déclara Marc Orrell, je me charge de la chronique. Allonz-y. »

Quelques minutes après, tous étaient réunis devant le perron. L'Empereur gravit quelques marches et simula le roulement de tambour du crieur public : *Ran, plan, plan, plan, plan.* Puis, d'une voix de stentor, ...



... il prononça : « Un drame terrifiant à Sainte-Nevade ... La demoiselle Bécassine, lâchement abandonnée par son guide sur une plaine glacée, manque de périr ...

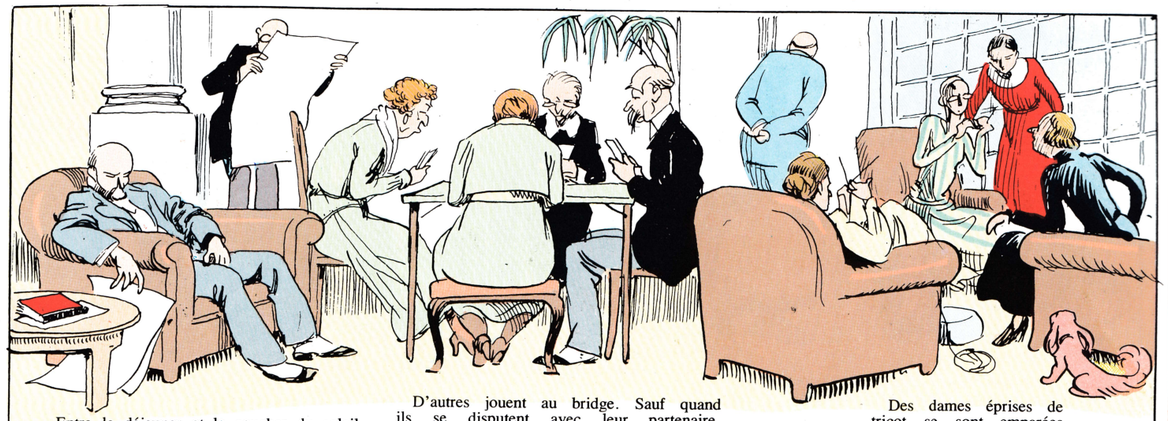


« ... Une courageuse enfant, la jeune Poupette, s'élance à son secours ... Un ban en l'honneur de Poupette ! ... Je suis heureux de vous donner les meilleures nouvelles de l'intéressante victime ...

« ... et, au nom des admirateurs de celle qui l'a sauvée, je remets à celle-ci la récompense de son magnifique dévouement. Approchez, jeune Poupette. » Il lui passa au cou une grande croix d'honneur en carton, reste d'un bal d'enfants.

On riait, on embrassait Poupette, on félicitait Bécassine. Dès ce moment elle était adoptée, ainsi que sa maîtresse et Loulotte, dans le petit cercle amical que forment les habitués du Mont.

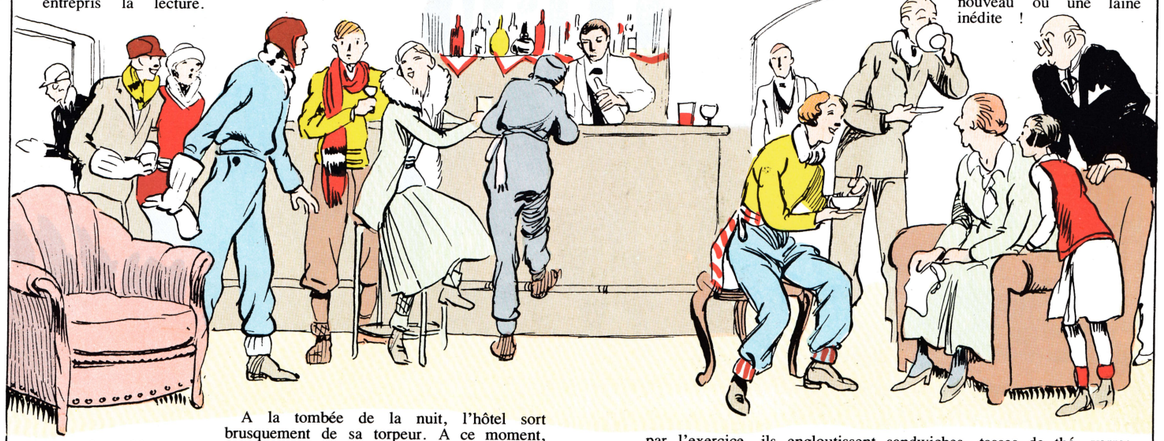
Attirée par le bruit, Mme de Grand-Air avait assisté à la scène. « Décidément, dit-elle, cet hôtel est charmant, familial, gai tout en restant de bon ton ... En plus, l'air du Mont me donne une faim de loup ... Allons déjeuner », conclut-elle.



Entre le déjeuner et le coucher du soleil, l'hôtel du Mont est peu animé : on n'y voit guère que les pensionnaires âgés et de goût sédentaire. Quelques-uns somnolent sur le journal dont ils ont entrepris la lecture.

D'autres jouent au bridge. Sauf quand ils se disputent avec leur partenaire, ils sont silencieux, graves et appliqués comme si leur existence dépendait d'une levée réussie ou manquée.

Des dames éprises de tricot se sont emparées d'un coin du grand salon. On a surnommé leur groupe le Club des Aiguilles. Que de chandails et pull-overs y ont pris naissance ! Et quel enthousiasme quand une tricoteuse révèle un point nouveau ou une laine inédite !

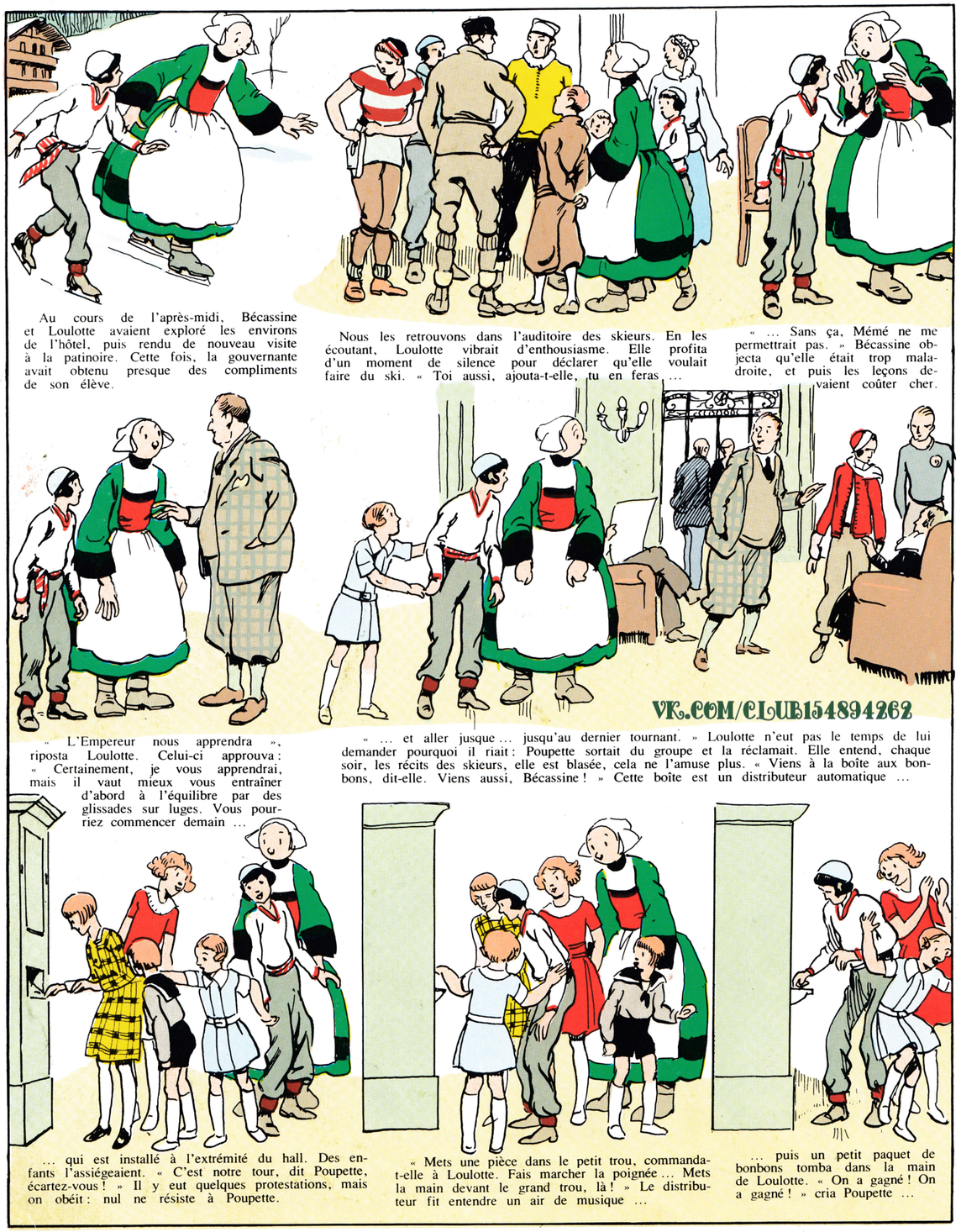


A la tombée de la nuit, l'hôtel sort brusquement de sa torpeur. A ce moment, les skieurs exercés rentrent de leurs courses, envahissent le salon et le hall adjacent où est le bar. Avec un appétit aiguisé ... par l'exercice, ils engloutissent sandwiches, tasses de thé, verres de porto. Tout cela disparaît comme par enchantement. Tout en mangeant et buvant, ils racontent la rude grimpée jusqu'au refuge ...

... du Club Alpin, la collation en pleine neige devant un panorama merveilleux, au bon soleil, dans l'air si léger, si pur, si vivifiant des sommets.

Ils racontent la descente vertigineuse et grisante, seulement troublée par quelques chutes sans gravité. Demain, on tentera une autre course.

Les novices écoutent de toutes leurs oreilles et posent mille questions. Les enfants écoutent aussi, et avec quel ravissement ! ces récits qui les passionnent comme des romans d'aventures.



Au cours de l'après-midi, Bécassine et Loulotte avaient exploré les environs de l'hôtel, puis rendu de nouveau visite à la patinoire. Cette fois, la gouvernante avait obtenu presque des compliments de son élève.

Nous les retrouvons dans l'auditoire des skieurs. En les écoutant, Loulotte vibrait d'enthousiasme. Elle profita d'un moment de silence pour déclarer qu'elle voulait faire du ski. « Toi aussi, ajouta-t-elle, tu en feras ...

« ... Sans ça, Mémé ne me permettrait pas. » Bécassine objecta qu'elle était trop maladroite, et puis les leçons devaient coûter cher.

« L'Empereur nous apprendra », riposta Loulotte. Celui-ci approuva : « Certainement, je vous apprendrai, mais il vaut mieux vous entraîner d'abord à l'équilibre par des glissades sur luges. Vous pourriez commencer demain ...

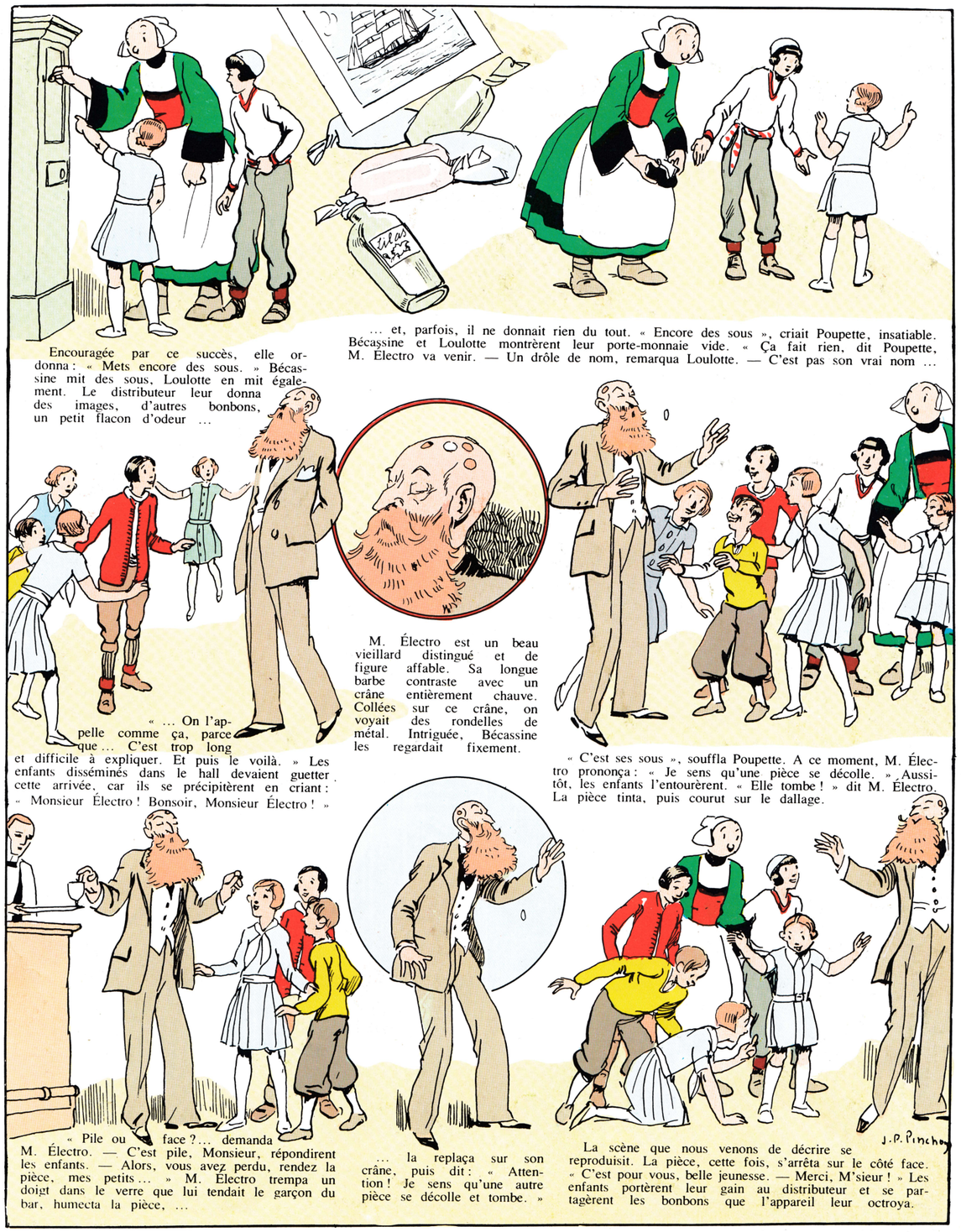
« ... et aller jusque ... jusqu'au dernier tournant. » Loulotte n'eut pas le temps de lui demander pourquoi il riait : Poupette sortait du groupe et la réclamait. Elle entend, chaque soir, les récits des skieurs, elle est blasée, cela ne l'amuse plus. « Viens à la boîte aux bonbons, dit-elle. Viens aussi, Bécassine ! » Cette boîte est un distributeur automatique ...

... qui est installé à l'extrémité du hall. Des enfants l'assiégeaient. « C'est notre tour, dit Poupette, écartez-vous ! » Il y eut quelques protestations, mais on obéit : nul ne résiste à Poupette.

« Mets une pièce dans le petit trou, commanda-t-elle à Loulotte. Fais marcher la poignée ... Mets la main devant le grand trou, là ! » Le distributeur fit entendre un air de musique ...

... puis un petit paquet de bonbons tomba dans la main de Loulotte. « On a gagné ! On a gagné ! » cria Poupette ...

VK.COM/CLUB154894262



Encouragée par ce succès, elle ordonna : « Mets encore des sous. » Bécassine mit des sous, Loulotte en mit également. Le distributeur leur donna des images, d'autres bonbons, un petit flacon d'odeur ...

... et, parfois, il ne donnait rien du tout. « Encore des sous », criait Poupette, insatiable. Bécassine et Loulotte montrèrent leur porte-monnaie vide. « Ça fait rien, dit Poupette, M. Électro va venir. — Un drôle de nom, remarqua Loulotte. — C'est pas son vrai nom ...

« ... On l'appelle comme ça, parce que ... C'est trop long et difficile à expliquer. Et puis le voilà. » Les enfants disséminés dans le hall devaient guetter cette arrivée, car ils se précipitèrent en criant : « Monsieur Électro ! Bonsoir, Monsieur Électro ! »

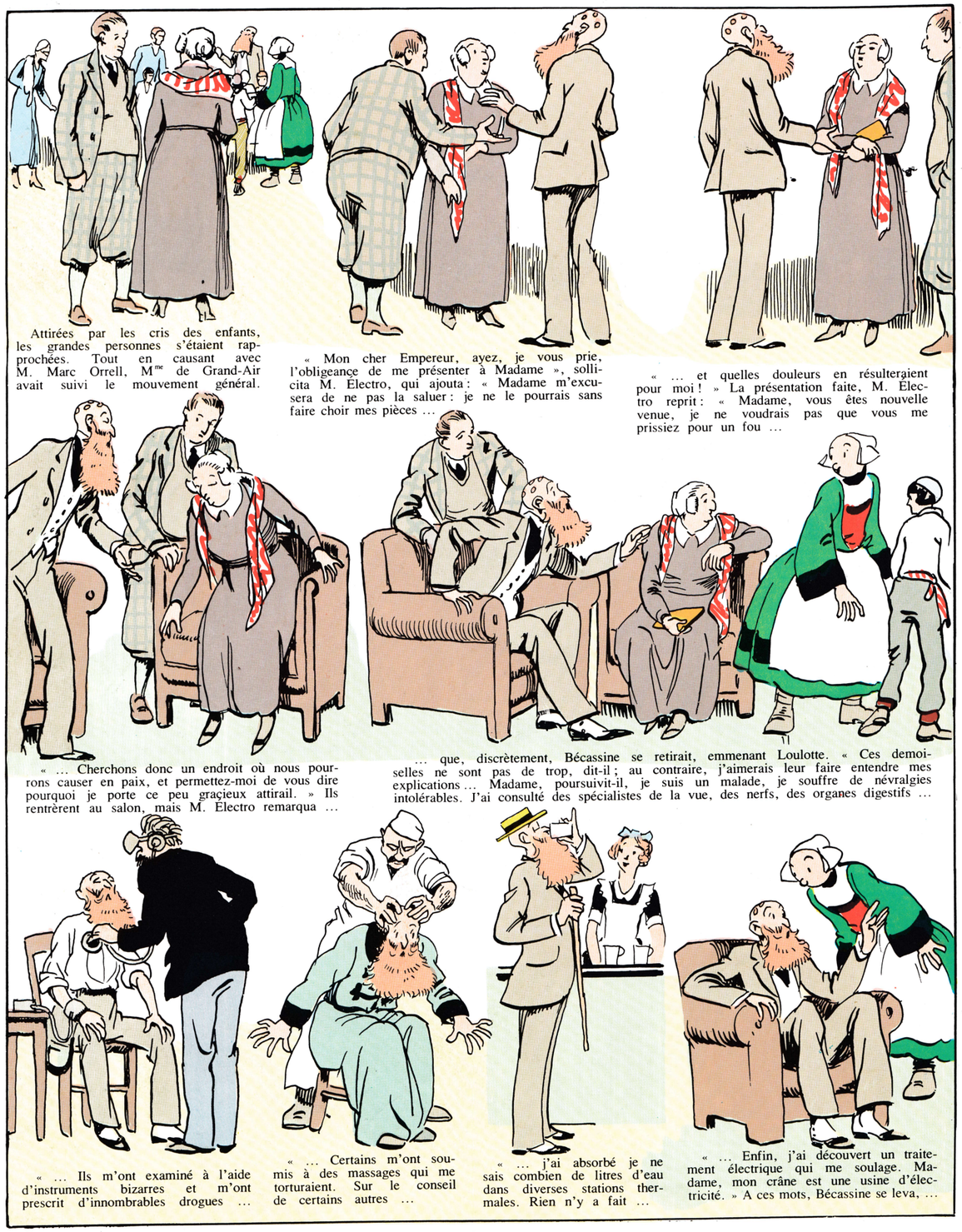
M. Électro est un beau vieillard distingué et de figure affable. Sa longue barbe contraste avec un crâne entièrement chauve. Collées sur ce crâne, on voyait des rondelles de métal. Intriguée, Bécassine les regardait fixement.

« C'est ses sous », souffla Poupette. A ce moment, M. Électro prononça : « Je sens qu'une pièce se décolle. » Aussitôt, les enfants l'entourèrent. « Elle tombe ! » dit M. Électro. La pièce tinta, puis courut sur le dallage.

« Pile ou face ?... demanda M. Électro. — C'est pile, Monsieur, répondirent les enfants. — Alors, vous avez perdu, rendez la pièce, mes petits ... » M. Électro trempa un doigt dans le verre que lui tendait le garçon du bar, humecta la pièce, ...

... la replaça sur son crâne, puis dit : « Attention ! Je sens qu'une autre pièce se décolle et tombe. »

La scène que nous venons de décrire se reproduisit. La pièce, cette fois, s'arrêta sur le côté face. « C'est pour vous, belle jeunesse. — Merci, M'sieur ! » Les enfants portèrent leur gain au distributeur et se partagèrent les bonbons que l'appareil leur octroya.



Attirées par les cris des enfants, les grandes personnes s'étaient rapprochées. Tout en causant avec M. Marc Orrell, Mme de Grand-Air avait suivi le mouvement général.

« Mon cher Empereur, ayez, je vous prie, l'obligeance de me présenter à Madame », sollicita M. Électro, qui ajouta : « Madame m'excusera de ne pas la saluer : je ne le pourrais sans faire choir mes pièces …

« … et quelles douleurs en résulteraient pour moi ! » La présentation faite, M. Électro reprit : « Madame, vous êtes nouvelle venue, je ne voudrais pas que vous me prissiez pour un fou …

« … Cherchons donc un endroit où nous pourrons causer en paix, et permettez-moi de vous dire pourquoi je porte ce peu gracieux attirail. » Ils rentrèrent au salon, mais M. Électro remarqua …

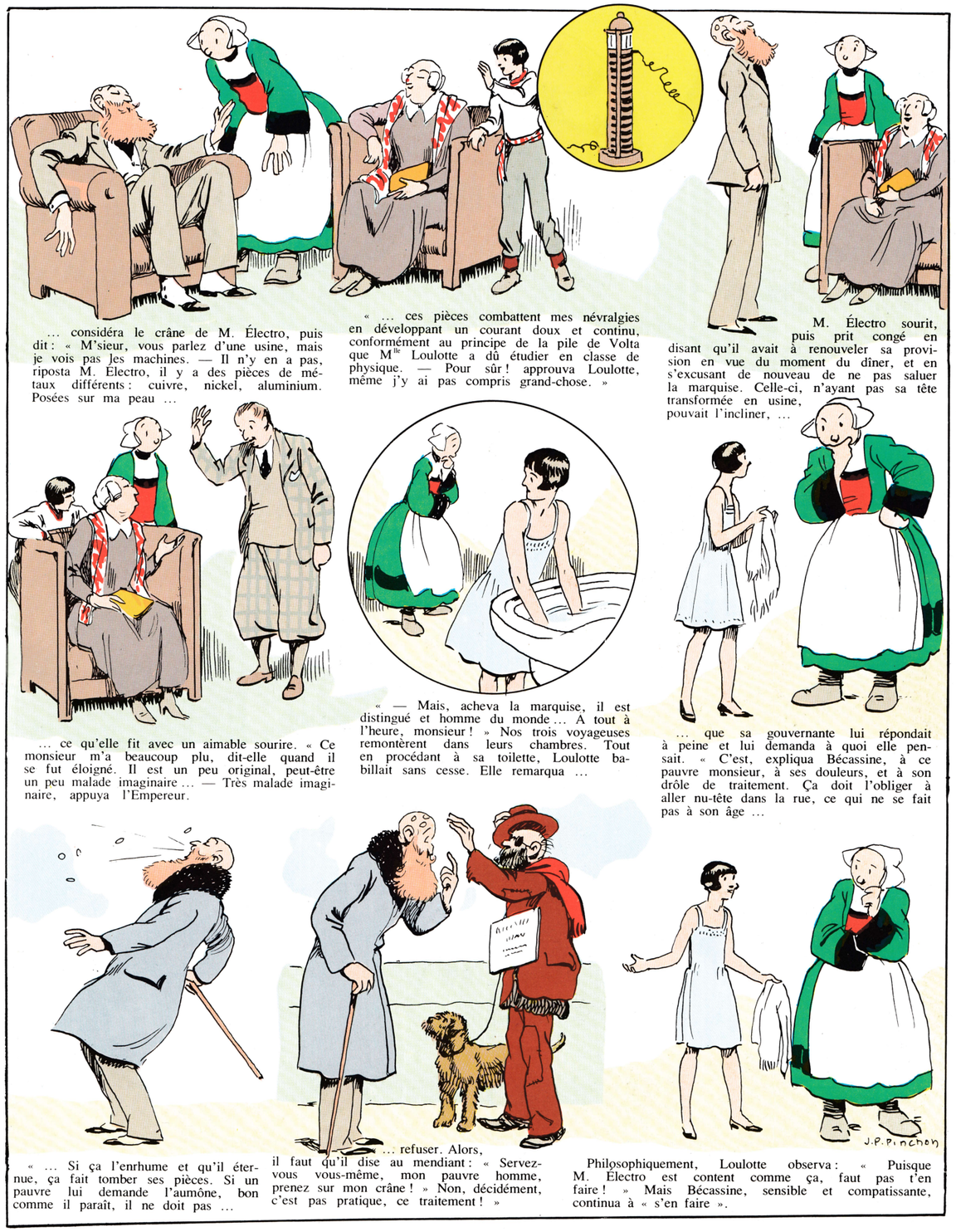
… que, discrètement, Bécassine se retirait, emmenant Loulotte. « Ces demoiselles ne sont pas de trop, dit-il ; au contraire, j'aimerais leur faire entendre mes explications … Madame, poursuivit-il, je suis un malade, je souffre de névralgies intolérables. J'ai consulté des spécialistes de la vue, des nerfs, des organes digestifs …

« … Ils m'ont examiné à l'aide d'instruments bizarres et m'ont prescrit d'innombrables drogues …

« … Certains m'ont soumis à des massages qui me torturaient. Sur le conseil de certains autres …

« … j'ai absorbé je ne sais combien de litres d'eau dans diverses stations thermales. Rien n'y a fait …

« … Enfin, j'ai découvert un traitement électrique qui me soulage. Madame, mon crâne est une usine d'électricité. » A ces mots, Bécassine se leva, …



… considéra le crâne de M. Électro, puis dit : « M'sieur, vous parlez d'une usine, mais je vois pas les machines. — Il n'y en a pas, riposta M. Électro, il y a des pièces de métaux différents : cuivre, nickel, aluminium. Posées sur ma peau …

« … ces pièces combattent mes névralgies en développant un courant doux et continu, conformément au principe de la pile de Volta que Mlle Loulotte a dû étudier en classe de physique. — Pour sûr ! approuva Loulotte, même j'y ai pas compris grand-chose. »

M. Électro sourit, puis prit congé en disant qu'il avait à renouveler sa provision en vue du moment du dîner, et en s'excusant de nouveau de ne pas saluer la marquise. Celle-ci, n'ayant pas sa tête transformée en usine, pouvait l'incliner, …

… ce qu'elle fit avec un aimable sourire. « Ce monsieur m'a beaucoup plu, dit-elle quand il se fut éloigné. Il est un peu original, peut-être un peu malade imaginaire … — Très malade imaginaire, appuya l'Empereur.

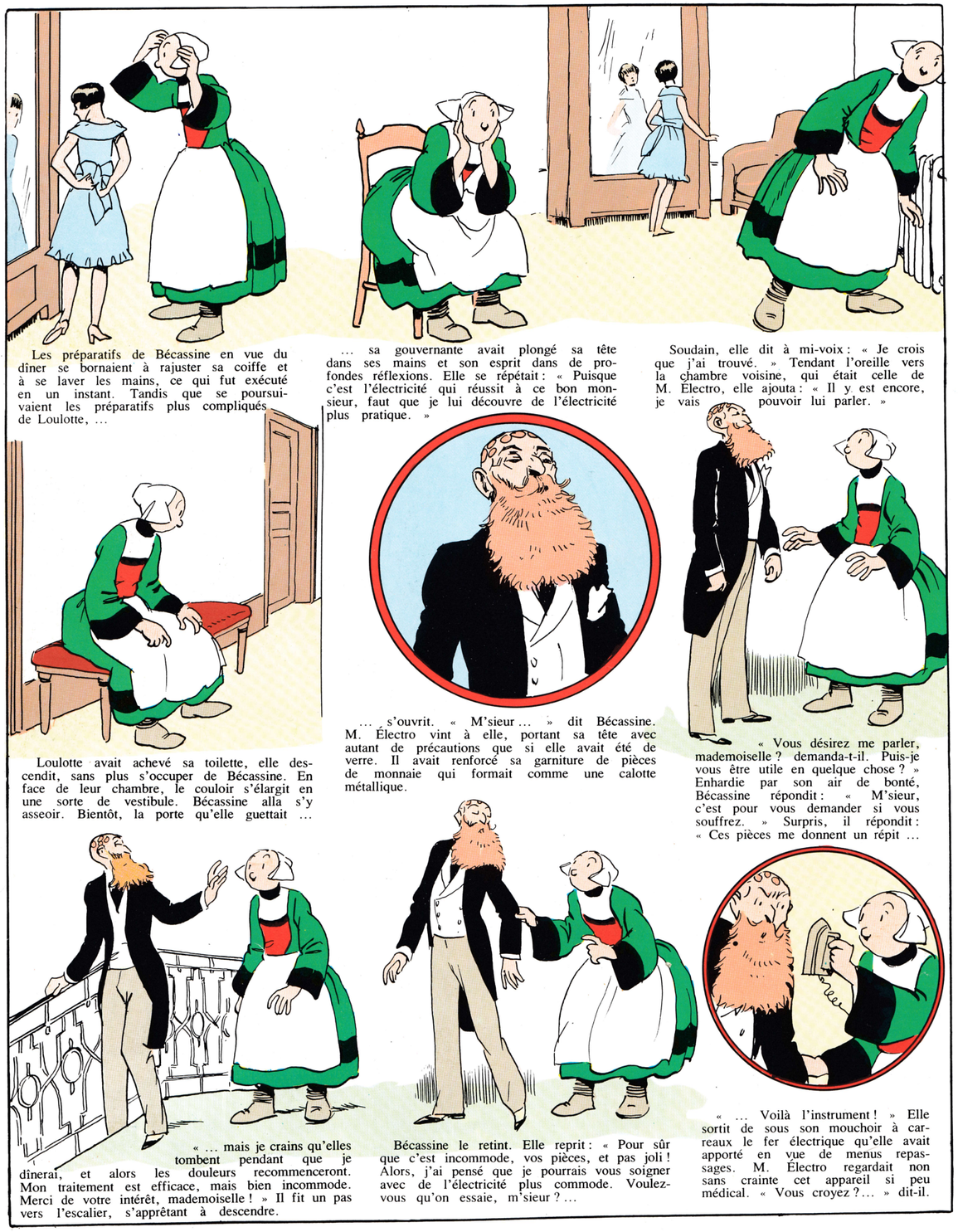
« — Mais, acheva la marquise, il est distingué et homme du monde … A tout à l'heure, monsieur ! » Nos trois voyageuses remontèrent dans leurs chambres. Tout en procédant à sa toilette, Loulotte babillait sans cesse. Elle remarqua …

… que sa gouvernante lui répondait à peine et lui demanda à quoi elle pensait. « C'est, expliqua Bécassine, à ce pauvre monsieur, à ses douleurs, et à son drôle de traitement. Ça doit l'obliger à aller nu-tête dans la rue, ce qui ne se fait pas à son âge …

« … Si ça l'enrhume et qu'il éternue, ça fait tomber ses pièces. Si un pauvre lui demande l'aumône, bon comme il paraît, il ne doit pas …

… refuser. Alors, il faut qu'il dise au mendiant : « Servez-vous vous-même, mon pauvre homme, prenez sur mon crâne ! » Non, décidément, c'est pas pratique, ce traitement ! »

Philosophiquement, Loulotte observa : « Puisque M. Électro est content comme ça, faut pas t'en faire ! » Mais Bécassine, sensible et compatissante, continua à « s'en faire ».



Les préparatifs de Bécassine en vue du dîner se bornaient à rajuster sa coiffe et à se laver les mains, ce qui fut exécuté en un instant. Tandis que se poursuivaient les préparatifs plus compliqués de Loulotte, ...

... sa gouvernante avait plongé sa tête dans ses mains et son esprit dans de profondes réflexions. Elle se répétait : « Puisque c'est l'électricité qui réussit à ce bon monsieur, faut que je lui découvre de l'électricité plus pratique. »

Soudain, elle dit à mi-voix : « Je crois que j'ai trouvé. » Tendant l'oreille vers la chambre voisine, qui était celle de M. Electro, elle ajouta : « Il y est encore, je vais pouvoir lui parler. »

Loulotte avait achevé sa toilette, elle descendit, sans plus s'occuper de Bécassine. En face de leur chambre, le couloir s'élargit en une sorte de vestibule. Bécassine alla s'y asseoir. Bientôt, la porte qu'elle guettait ...

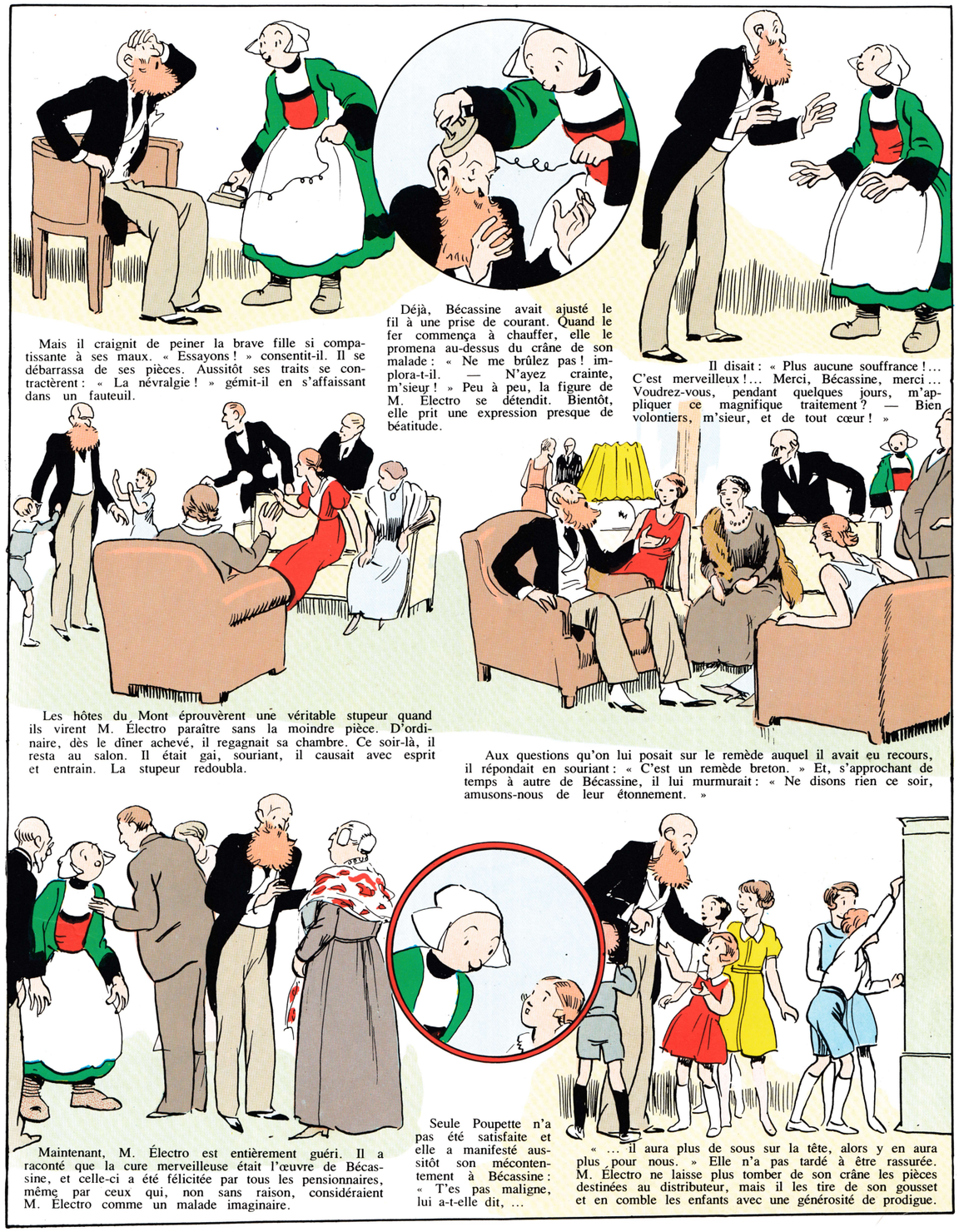
... s'ouvrit. « M'sieur ... » dit Bécassine. M. Électro vint à elle, portant sa tête avec autant de précautions que si elle avait été de verre. Il avait renforcé sa garniture de pièces de monnaie qui formait comme une calotte métallique.

« Vous désirez me parler, mademoiselle ? demanda-t-il. Puis-je vous être utile en quelque chose ? » Enhardie par son air de bonté, Bécassine répondit : « M'sieur, c'est pour vous demander si vous souffrez. » Surpris, il répondit : « Ces pièces me donnent un répit ...

« ... mais je crains qu'elles tombent pendant que je dînerai, et alors les douleurs recommenceront. Mon traitement est efficace, mais bien incommode. Merci de votre intérêt, mademoiselle ! » Il fit un pas vers l'escalier, s'apprêtant à descendre.

Bécassine le retint. Elle reprit : « Pour sûr que c'est incommode, vos pièces, et pas joli ! Alors, j'ai pensé que je pourrais vous soigner avec de l'électricité plus commode. Voulez-vous qu'on essaie, m'sieur ? ...

« ... Voilà l'instrument ! » Elle sortit de sous son mouchoir à carreaux le fer électrique qu'elle avait apporté en vue de menus repassages. M. Électro regardait non sans crainte cet appareil si peu médical. « Vous croyez ? ... » dit-il.



Mais il craignit de peiner la brave fille si compatissante à ses maux. « Essayons ! » consentit-il. Il se débarrassa de ses pièces. Aussitôt ses traits se contractèrent : « La névralgie ! » gémit-il en s'affaissant dans un fauteuil.

Déjà, Bécassine avait ajusté le fil à une prise de courant. Quand le fer commença à chauffer, elle le promena au-dessus du crâne de son malade : « Ne me brûlez pas ! implora-t-il. — N'ayez crainte, m'sieur ! » Peu à peu, la figure de M. Electro se détendit. Bientôt, elle prit une expression presque de béatitude.

Il disait : « Plus aucune souffrance ! ... C'est merveilleux ! ... Merci, Bécassine, merci ... Voudrez-vous, pendant quelques jours, m'appliquer ce magnifique traitement ? — Bien volontiers, m'sieur, et de tout cœur ! »

Les hôtes du Mont éprouvèrent une véritable stupeur quand ils virent M. Électro paraître sans la moindre pièce. D'ordinaire, dès le dîner achevé, il regagnait sa chambre. Ce soir-là, il resta au salon. Il était gai, souriant, il causait avec esprit et entrain. La stupeur redoubla.

Aux questions qu'on lui posait sur le remède auquel il avait eu recours, il répondait en souriant : « C'est un remède breton. » Et, s'approchant de temps à autre de Bécassine, il lui murmurait : « Ne disons rien ce soir, amusons-nous de leur étonnement. »

Maintenant, M. Électro est entièrement guéri. Il a raconté que la cure merveilleuse était l'œuvre de Bécassine, et celle-ci a été félicitée par tous les pensionnaires, même par ceux qui, non sans raison, considéraient M. Electro comme un malade imaginaire.

Seule Poupette n'a pas été satisfaite et elle a manifesté aussitôt son mécontentement à Bécassine : « T'es pas maligne, lui a-t-elle dit, ...

« ... il aura plus de sous sur la tête, alors y en aura plus pour nous. » Elle n'a pas tardé à être rassurée. M. Electro ne laisse plus tomber de son crâne les pièces destinées au distributeur, mais il les tire de son gousset et en comble les enfants avec une générosité de prodigue.

« Déjà onze heures ! dit Bécassine en rentrant dans sa chambre après la soirée passée avec M. Électro. C'est tard et, la nuit dernière, on n'a guère dormi. Faut rattraper ça ! Je mets le réveil sur neuf heures. — C'est moi qui réveillerai le réveil ! » murmura Loulotte.

Elle était très excitée par l'idée de faire ses débuts en luge et elle sentait que cette idée troublerait son sommeil. En effet, elle commença à se retourner dans son lit …

… contre son palais : *tte, tte, tte* … Le ronflement cessa un instant, puis reprit dans une autre tonalité. « Elle ronflait en *la* mineur, remarqua Loulotte ; maintenant, quoiqu'elle ne soit plus sur le dos, elle ronfle en *do* majeur. C'est plus gai ! »

A sept heures et demie, n'y tenant plus, la petite fille ouvrit les volets : « Veine ! cria-t-elle, encore le beau temps, et le thermomètre marque quinze au-dessous de zéro. Ça sera fameux pour la luge. »

… au moment où le petit jour perçait à peine à travers les rideaux. Bécassine dormait profondément ; elle dormait sur le dos, et de sa bouche un léger ronflement s'échappait. Il agaça Loulotte qui fit claquer sa langue …

Ni le bruit, ni le grand jour n'avaient tiré Bécassine de sa torpeur. Loulotte la secoua : « Réveille-toi, paresseuse ! » Elle se dressa et, d'une voix pâteuse, demanda l'heure. Quand elle la sut, elle donna libre cours à son indignation.

« T'es pas folle ? Moi qui comptais faire la grasse matinée ! Ça a-t-il du bon sens, ce remue-ménage, alors que le magasin des sports n'ouvre que passé neuf heures ? Dépêche-toi de te recoucher ou je te fais priver de sortie ! » Cette menace eut un plein succès.

D'un saut, Loulotte se replongea dans son lit où un volume de la *Bibliothèque de Suzette* l'aida à attendre l'heure du déjeuner.

Dès qu'elle eut dégusté un café au lait crémeux accompagné de rôties beurrées, elle dit : « Quand on a déjeuné, on se lève ; sans ça, c'est de la paresse …

« … Du reste, toi, tu es levée ! » En effet, Bécassine avait enfin vaincu son engourdissement et se savonnait la figure avec autant de vigueur que si elle avait voulu en arracher la peau.

Peu après, elle fut appelée dans la chambre de sa maîtresse. Mme de Grand-Air lui dit qu'elle ne voulait pas retarder ses deux sportives. Elle s'habillerait seule. Bécassine n'avait qu'à lui préparer une robe bien chaude et des souliers à forte semelle.

La fidèle servante étendit la robe sur un fauteuil devant lequel elle plaça les souliers. « Voilà qui est fait, dit-elle en rentrant chez Loulotte. Madame me donne campos ; je n'ai plus à m'occuper …

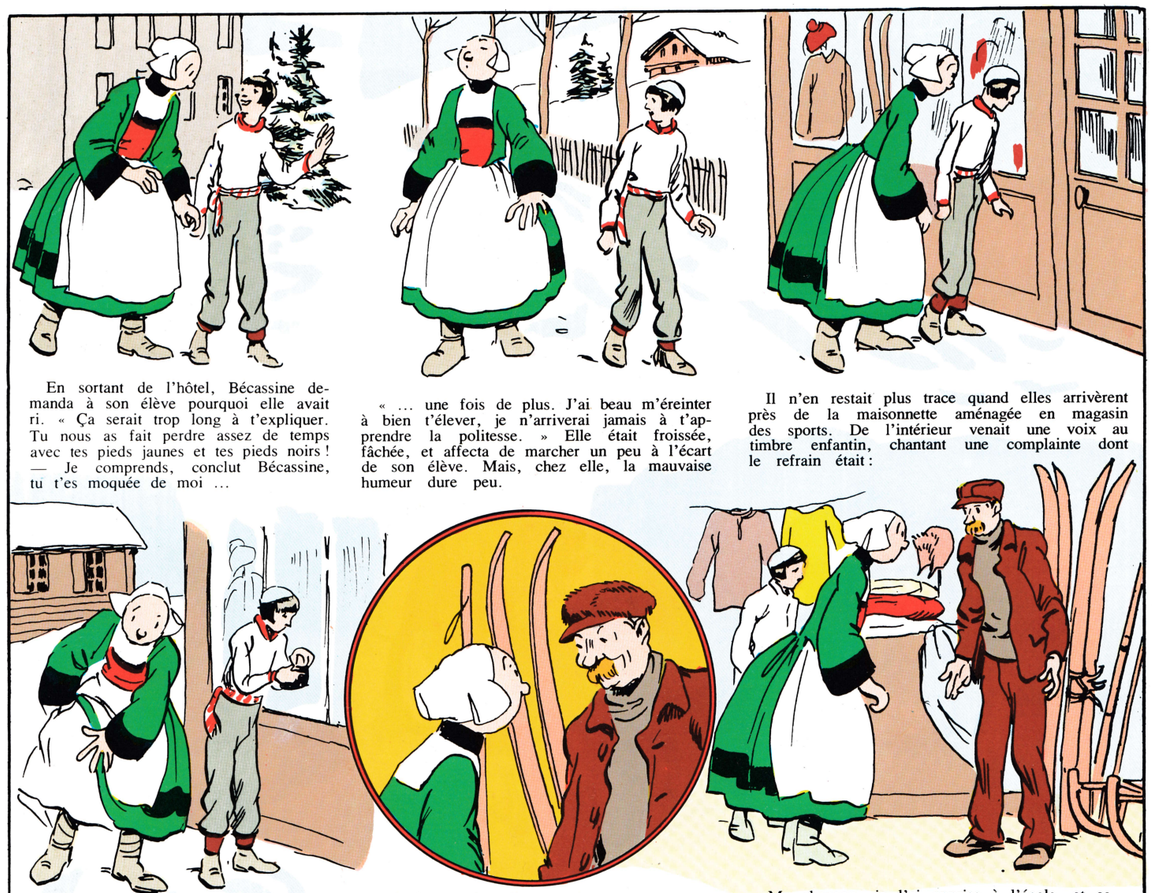
« … que de nous. Où en es-tu de ta toilette ? — C'est presque fini. Dans cinq minutes, j'irai dire bonjour à Mémé, et puis nous pourrons partir. » Mais, au moment du bonjour, Loulotte trouva Mme de Grand-Air en contemplation devant les souliers.

« Appelle Bécassine ! » dit la marquise. Et à celle-ci qui entrait d'un air craintif, pressentant une gronderie : « Où aviez-vous l'esprit, Bécassine ? Vous m'avez sorti un soulier jaune pour le pied droit et un noir pour le pied gauche !…

« — Faites excuse, Madame, je vais réparer ça ! » Elle alla à l'armoire, y fourgonna un instant, puis resta plantée devant, dans une posture de profonde stupéfaction.

« Eh bien, Bécassine ? — Eh bien, Madame, c'est à en devenir folle ! L'autre paire, elle est toute pareille, à part que c'est le pied gauche qui est jaune et le pied droit qui est noir !… Madame peut voir ! »

Un bruit inattendu fit retourner Bécassine : Loulotte pouffait de rire ! Quant à Mme de Grand-Air, elle remua la tête avec découragement et conclut : « C'est bon, Bécassine … Mettez la seconde paire à côté de la première, je me débrouillerai ! »



En sortant de l'hôtel, Bécassine demanda à son élève pourquoi elle avait ri. « Ça serait trop long à t'expliquer. Tu nous as fait perdre assez de temps avec tes pieds jaunes et tes pieds noirs ! — Je comprends, conclut Bécassine, tu t'es moquée de moi …

« … une fois de plus. J'ai beau m'éreinter à bien t'élever, je n'arriverai jamais à t'apprendre la politesse. » Elle était froissée, fâchée, et affecta de marcher un peu à l'écart de son élève. Mais, chez elle, la mauvaise humeur dure peu.

Il n'en restait plus trace quand elles arrivèrent près de la maisonnette aménagée en magasin des sports. De l'intérieur venait une voix au timbre enfantin, chantant une complainte dont le refrain était :

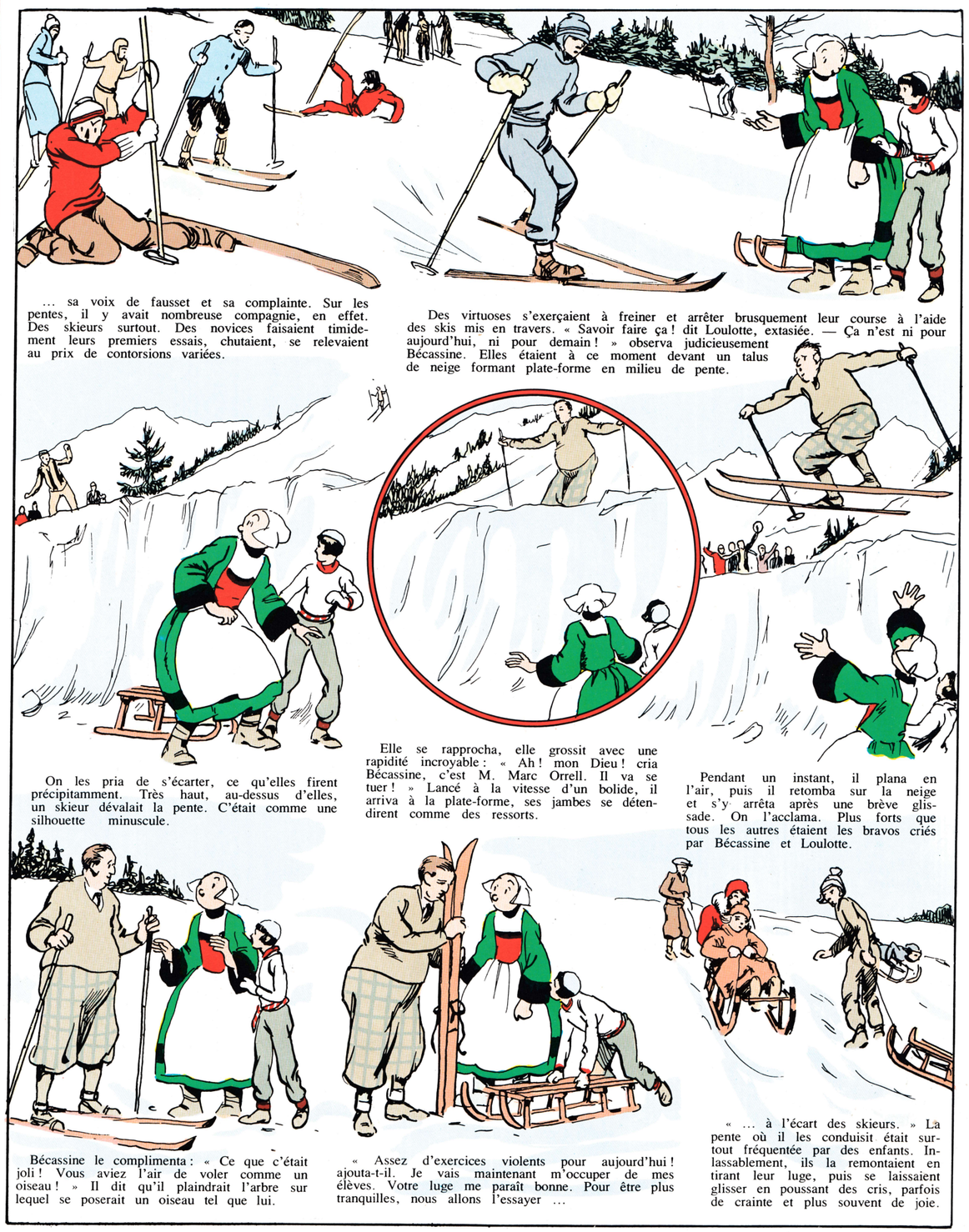
Ayez pitié de mon malheur ! Donnez au petit ramoneur… Bécassine et Loulotte sont charitables : elles tirèrent quelques piécettes de leur porte-monnaie.

Après quoi, elles entrèrent et ne virent qu'Amédée qui cumule les fonctions de magasinier avec celles de cocher. Bécassine demanda le petit ramoneur. « Il n'y en a pas, dit Amédée. C'est moi qui chantais. J'ai une grosse voix quand je parle et une toute petite quand je chante …

« … Ma chanson, je l'ai apprise à l'école, et ça me rajeunit de la chanter… Mais qu'est-ce que vous me prendrez, mes belles demoiselles ? Des patins ? Une luge ? Des skis ? » Il montrait avec fierté son assortiment très complet d'engins.

Bécassine répondit : « Faut commencer par le plus facile, et M. l'Empereur nous l'a conseillé : pour ce matin, ça sera une luge. — Une luge à deux places », précisa Loulotte. Amédée fouilla dans l'amoncellement des légers traîneaux.

« Voilà votre affaire, dit-il, une belle luge bien équilibrée, bien glissante, quasiment toute neuve. Je vous conseille de l'essayer sur les petites pentes qui sont là tout près. Vous y trouverez de la compagnie. » Il indiqua la direction à suivre, puis reprit …



… sa voix de fausset et sa complainte. Sur les pentes, il y avait nombreuse compagnie, en effet. Des skieurs surtout. Des novices faisaient timidement leurs premiers essais, chutaient, se relevaient au prix de contorsions variées.

Des virtuoses s'exerçaient à freiner et arrêter brusquement leur course à l'aide des skis mis en travers. « Savoir faire ça ! dit Loulotte, extasiée. — Ça n'est ni pour aujourd'hui, ni pour demain ! » observa judicieusement Bécassine. Elles étaient à ce moment devant un talus de neige formant plate-forme en milieu de pente.

On les pria de s'écarter, ce qu'elles firent précipitamment. Très haut, au-dessus d'elles, un skieur dévalait la pente. C'était comme une silhouette minuscule.

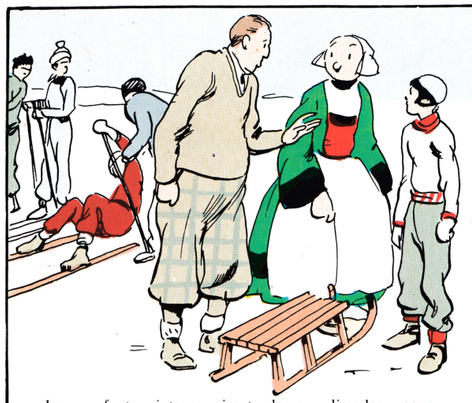
Elle se rapprocha, elle grossit avec une rapidité incroyable : « Ah ! mon Dieu ! cria Bécassine, c'est M. Marc Orrell. Il va se tuer ! » Lancé à la vitesse d'un bolide, il arriva à la plate-forme, ses jambes se détendirent comme des ressorts.

Pendant un instant, il plana en l'air, puis il retomba sur la neige et s'y arrêta après une brève glissade. On l'acclama. Plus forts que tous les autres étaient les bravos criés par Bécassine et Loulotte.

Bécassine le complimenta : « Ce que c'était joli ! Vous aviez l'air de voler comme un oiseau ! » Il dit qu'il plaindrait l'arbre sur lequel se poserait un oiseau tel que lui.

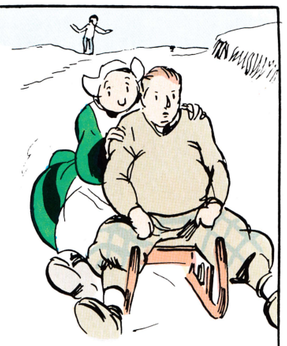
« Assez d'exercices violents pour aujourd'hui ! ajouta-t-il. Je vais maintenant m'occuper de mes élèves. Votre luge me paraît bonne. Pour être plus tranquilles, nous allons l'essayer …

« … à l'écart des skieurs. » La pente où il les conduisit était surtout fréquentée par des enfants. Inlassablement, ils la remontaient en tirant leur luge, puis se laissaient glisser en poussant des cris, parfois de crainte et plus souvent de joie.



Les enfants interrompirent leurs glissades pour regarder les nouveaux venus. Sans s'occuper d'eux, Marc Orrell expliqua que sur les luges à deux il était préférable de placer en avant la personne la plus forte et la plus lourde.

Et il conclut : « Ce sera donc là que vous vous mettrez, Bécassine. — Je veux bien, m'sieur, dit-elle, mais ça serait-il un effet de votre bonté de me montrer, vous assis devant et moi derrière ? — Si vous voulez ! » Ils prirent leurs places.



« Vous êtes prête ? demanda l'Empereur … Oui ?… Allons-y ? » Il partit à allure lente, freinant avec les talons qu'il laissait frotter sur la neige, puis il accéléra. « Ou you youye ! ce que ça va vite ! » cria Bécassine.

Peureusement, elle s'était contractée ; aussi faillit-elle être projetée à un moment où son guide, freinant d'un seul talon, fit brusquement virer la luge.

« T'as eu peur ? » lui dit Loulotte quand elle remonta. Elle avoua : « Ben oui, j'ai eu de la peur, mais, maintenant, c'est passé et ça ne reviendra plus ! » Et, en effet, elle montra une complète assurance …

… dans un second essai où, assise sur le banc de devant, elle avait Loulotte derrière elle. Celle-ci, souple, entraînée aux exercices corporels, ne marqua pas une hésitation, ne commit pas une erreur.

L'Empereur les félicita : « Bravo ! mes élèves, dit-il, vous voilà en passe de devenir championnes. Je vous donne votre permis de circuler. » Il regarda sa montre et reprit : « Il n'est pas tard, vous devriez descendre au Bourg par la route …

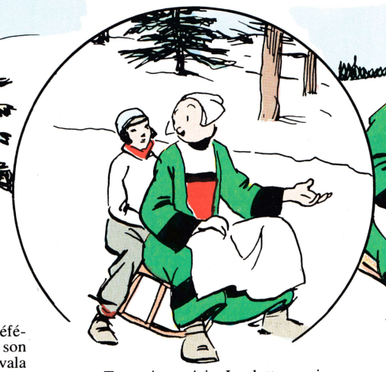
« … J'y vais avec quelques amis, nous nous y retrouverons. » Cette proposition enthousiasma Loulotte. « C'est ça, Empereur, cria-t-elle. A tout à l'heure, au Bourg ! » Et, sans laisser souffler Bécassine, elle l'entraîna. Elles marchaient d'un bon pas …

… sur la route du plateau, quand elles furent rejointes par un groupe de skieurs et skieuses que dirigeait M. Marc Orrell. « Dernière recommandation du professeur, cria-t-il : bien tenir votre droite ; le corps souple dans les tournants. C'est là qu'est le danger et qu'il faut être prudent.

« — Gare surtout au dernier tournant ! » ajouta une jeune femme. Ces simples mots provoquèrent un rire général. « Qu'est-ce qu'ils ont tous à se tordre dès qu'ils parlent du dernier tournant ? » demanda Bécassine.

« — Ne te creuse pas, conseilla Loulotte, nous serons bientôt fixées. » Peu après, elle reprit : « Si on allait par là ? Ça doit être un raccourci et ça descend. » Elle montrait un chemin plus étroit …

… qui serpentait à travers bois. Bécassine préférait la route, mais elle ne sait guère résister à son élève. Elles prirent leurs places sur la luge qui dévala à bonne allure. Terrain parfait pour des débutantes, sans brusques sinuosités et de pente modérée.



« Tu vois, criait Loulotte ravie, j'avais raison, c'est amusant ! » Mais, bientôt, le chemin devint plat. Taquine, Bécassine remarqua : « C'est pas si sûr que tu avais raison ; ça ne descend plus ; nous voilà en panne ! »

Loulotte est entêtée ; elle riposta : « Ça redescendra bientôt, j'en suis sûre. Même, c'est pas la peine que tu quittes ton siège. Tu es longue à t'installer : ça nous retarderait. Je vais te tirer. » Elle s'attela à la luge.

Mais, bientôt, elle soupira : « C'est rude ! Je ne te croyais pas si lourde ! » Elles arrivaient près d'une villa. Au-dessus de la haie qui clôturait le jardin, apparaissaient des têtes d'enfants.

Le plus grand, que les autres appelaient Michel, cria d'une voix sévère : « Arrêtez ! » La porte du jardin s'ouvrit et, l'instant d'après, nos lugeuses furent entourées par la bande enfantine qui, de toute la force de ses poumons, clamait : « Route interdite ! Route interdite ! »

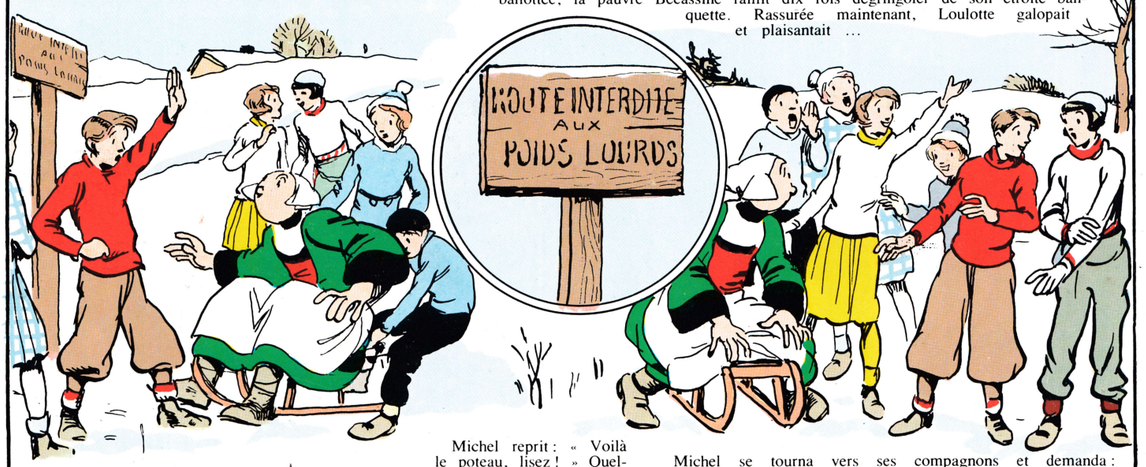
« La *Chanson de la Honte*, maintenant ! » commanda Michel. Il battit la mesure et la bande chanta : « *Honte, honte, honte, trois fois à cette personne de poids qui, sur notre route interdite, est tirée par une petite.* »

Bécassine et Loulotte restèrent d'abord stupéfiées, puis la première balbutia : « Faites excuse, mes petits messieurs et demoiselles, on ne savait pas qu'il y avait de l'interdiction. » De plus en plus sévère ...

... Michel demanda : « Vous n'avez donc pas vu l'écriteau ? — Quel écriteau, mon petit monsieur ? » Une blondine, moins endiablée que ses compagnons, murmura : « La pauvre ! nous lui faisons peur ! » Mais les autres crièrent :

« Elle n'a pas vu l'écriteau ! Il faut lui montrer l'écriteau ! » Michel décida : « On va l'y mener comme une princesse, dans sa voiture, et bon train ! » Alors, les uns tirant, les autres poussant, ...

... on reprit le chemin vers la route. Ce fut une course folle où, secouée, ballottée, la pauvre Bécassine faillit dix fois dégringoler de son étroite banquette. Rassurée maintenant, Loulotte galopait et plaisantait ...



... avec leurs persécuteurs devenus ses camarades. On arriva à la jonction. « Halte ! » commanda Michel. Arrêt brusque qui menaça de projeter Bécassine en avant.

Michel reprit : « Voilà le poteau, lisez ! » Quelques lettres étaient peu distinctes. Péniblement, Bécassine épela : *Route interdite aux poids lourds.*

Michel se tourna vers ses compagnons et demanda : « Est-elle poids lourd ? — Oui, oui, oui ! » fut la réponse criée en chœur. Et Loulotte eut la cruauté d'ajouter : « Sûr qu'elle est poids lourd ! J'ai les bras, les reins et les jambes éreintés de l'avoir traînée ! »

« Alors, conclut l'impitoyable Michel, la route vous était interdite. » De nouveau, confuse et repentante, Bécassine recommença à s'excuser. Mais la gentille blondine intervint. « Nous sommes méchants, nous l'affolons ! Calmez-vous, mademoiselle ...

« ... Bécassine, c'était pour rire et jouer ! » Elle proposa : « En dédommagement, conduisons-les jusqu'au commencement de la descente sur le Bourg ! » La course recommença à allure plus modérée et moins secouante.

Lorsqu'elle s'arrêta, des poignées de main furent échangées ; on se quittait en amis. « Des bons petits, quoique un peu fous et turbulents ! dit Bécassine. Mais, attention, maintenant, notre descente va devenir sérieuse ! »

La piste étant d'abord de neige molle, elles durent pousser des pieds pour démarrer. Bientôt, elles trouvèrent de la neige plus dure, glacée par endroits ; la luge fila rapidement. « Plus vite ! » criait Loulotte.

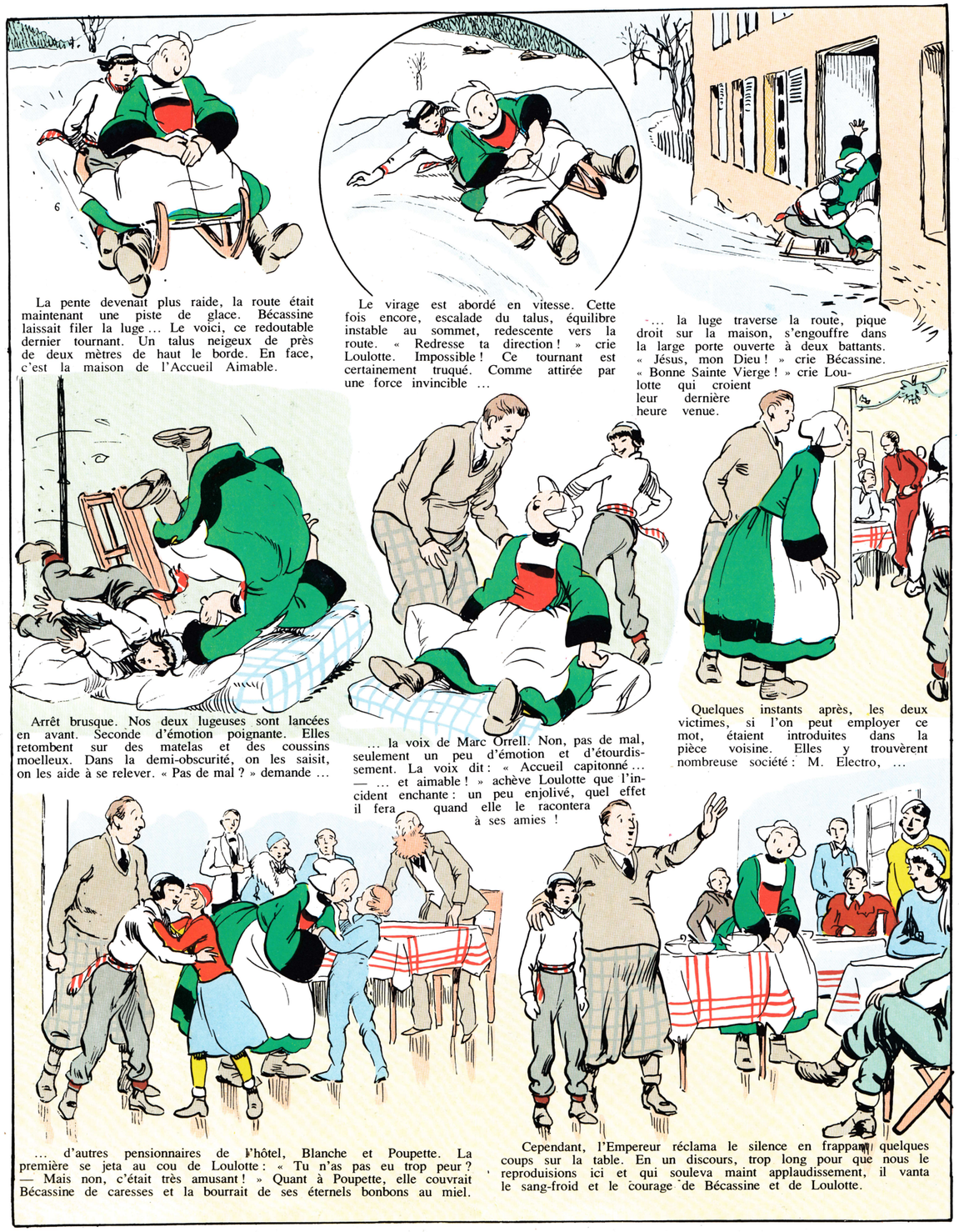
Mais Bécassine se montra prudente ; elle freina avec les talons. Sans doute le fit-elle trop rudement, car un double jet de fragments de neige gelée vint la frapper en pleine figure. Aveuglée, elle perdit le sens de la direction ...

... juste au moment où l'on arrivait au premier virage. La luge escalada le talus de neige et, parvenue au faîte, se retourna. Celles qui l'occupaient furent déposées plutôt rudement. « Ce que je suis maladroite ! » avoua Bécassine.

« Ça ne fait rien, y a pas de mal ! » dit Loulotte qui se relevait en riant et qui ajouta : « Encore deux tournants avant le terrible dernier. Tâche de les bien prendre ! — On va tâcher ! »

Les deux fois, la direction fut meilleure, mais non impeccable. La luge grimpa encore sur le talus de neige qui bordait le virage ; par chance, elle redescendit du bon côté.

« Encore deux de passés ! cria Loulotte. En route pour le dernier tournant, le tournant à l'accueil aimable ! — Et capitonné ! » acheva Bécassine.



La pente devenait plus raide, la route était maintenant une piste de glace. Bécassine laissait filer la luge… Le voici, ce redoutable dernier tournant. Un talus neigeux de près de deux mètres de haut le borde. En face, c'est la maison de l'Accueil Aimable.

Le virage est abordé en vitesse. Cette fois encore, escalade du talus, équilibre instable au sommet, redescente vers la route. « Redresse ta direction ! » crie Loulotte. Impossible ! Ce tournant est certainement truqué. Comme attirée par une force invincible …

… la luge traverse la route, pique droit sur la maison, s'engouffre dans la large porte ouverte à deux battants. « Jésus, mon Dieu ! » crie Bécassine. « Bonne Sainte Vierge ! » crie Loulotte qui croient leur dernière heure venue.

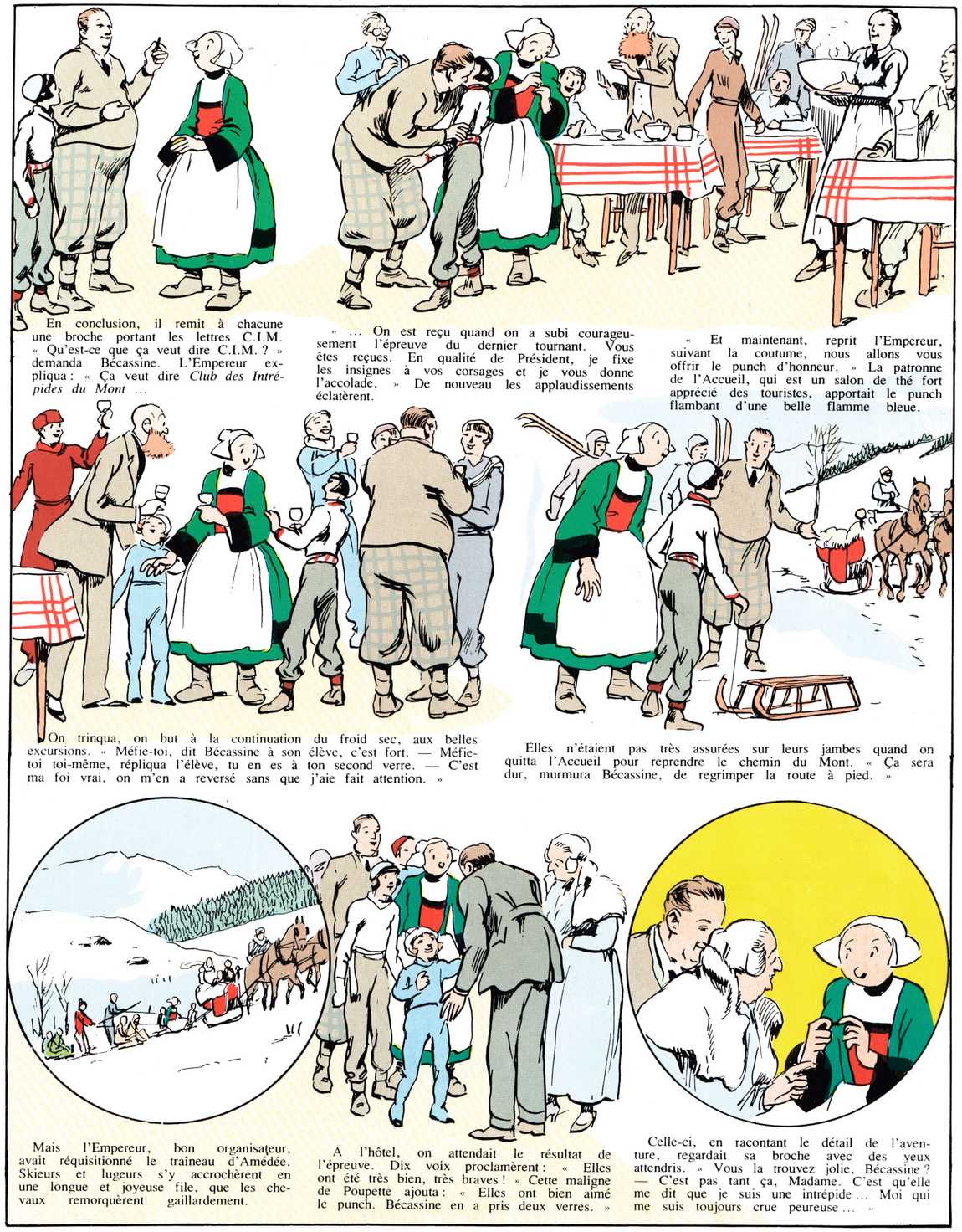
Arrêt brusque. Nos deux lugeuses sont lancées en avant. Seconde d'émotion poignante. Elles retombent sur des matelas et des coussins moelleux. Dans la demi-obscurité, on les saisit, on les aide à se relever. « Pas de mal ? » demande …

… la voix de Marc Orrell. Non, pas de mal, seulement un peu d'émotion et d'étourdissement. La voix dit : « Accueil capitonné … — … et aimable ! » achève Loulotte que l'incident enchante : un peu enjolivé, quel effet il fera quand elle le racontera à ses amies !

Quelques instants après, les deux victimes, si l'on peut employer ce mot, étaient introduites dans la pièce voisine. Elles y trouvèrent nombreuse société : M. Electro, …

… d'autres pensionnaires de l'hôtel, Blanche et Poupette. La première se jeta au cou de Loulotte : « Tu n'as pas eu trop peur ? — Mais non, c'était très amusant ! » Quant à Poupette, elle couvrait Bécassine de caresses et la bourrait de ses éternels bonbons au miel.

Cependant, l'Empereur réclama le silence en frappant quelques coups sur la table. En un discours, trop long pour que nous le reproduisions ici et qui souleva maint applaudissement, il vanta le sang-froid et le courage de Bécassine et de Loulotte.



En conclusion, il remit à chacune une broche portant les lettres C.I.M. « Qu'est-ce que ça veut dire C.I.M. ? » demanda Bécassine. L'Empereur expliqua : « Ça veut dire *Club des Intrépides du Mont* …

« … On est reçu quand on a subi courageusement l'épreuve du dernier tournant. Vous êtes reçues. En qualité de Président, je fixe les insignes à vos corsages et je vous donne l'accolade. » De nouveau les applaudissements éclatèrent.

« Et maintenant, reprit l'Empereur, suivant la coutume, nous allons vous offrir le punch d'honneur. » La patronne de l'Accueil, qui est un salon de thé fort apprécié des touristes, apportait le punch flambant d'une belle flamme bleue.

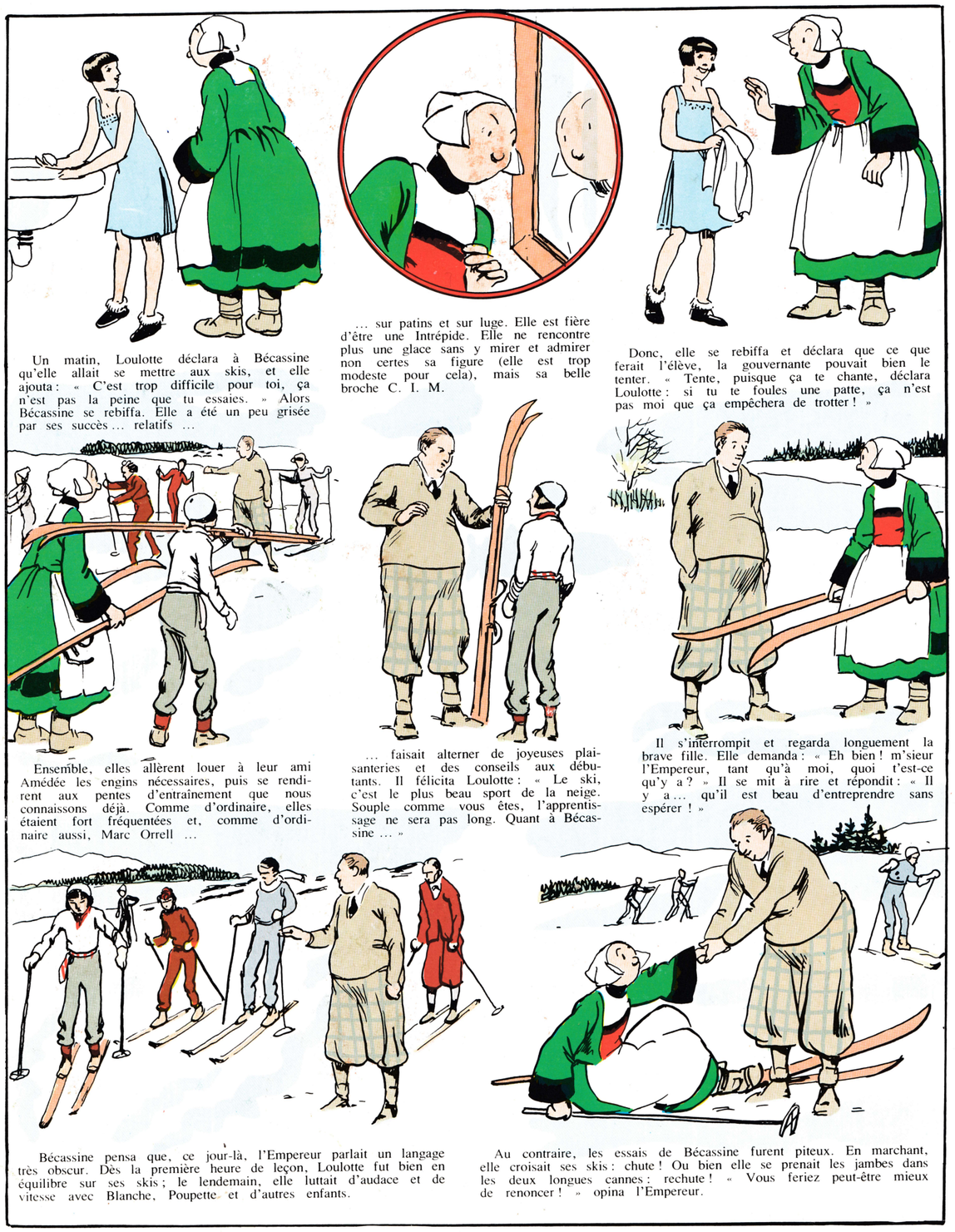
On trinqua, on but à la continuation du froid sec, aux belles excursions. « Méfie-toi, dit Bécassine à son élève, c'est fort. — Méfie-toi toi-même, répliqua l'élève, tu en es à ton second verre. — C'est ma foi vrai, on m'en a reversé sans que j'aie fait attention. »

Elles n'étaient pas très assurées sur leurs jambes quand on quitta l'Accueil pour reprendre le chemin du Mont. « Ça sera dur, murmura Bécassine, de regrimper la route à pied. »

Mais l'Empereur, bon organisateur, avait réquisitionné le traîneau d'Amédée. Skieurs et lugeurs s'y accrochèrent en une longue et joyeuse file, que les chevaux remorquèrent gaillardement.

A l'hôtel, on attendait le résultat de l'épreuve. Dix voix proclamèrent : « Elles ont été très bien, très braves ! » Cette maligne de Poupette ajouta : « Elles ont bien aimé le punch. Bécassine en a pris deux verres. »

Celle-ci, en racontant le détail de l'aventure, regardait sa broche avec des yeux attendris. « Vous la trouvez jolie, Bécassine ? — C'est pas tant ça, Madame. C'est qu'elle me dit que je suis une intrépide … Moi qui me suis toujours crue peureuse … »



Un matin, Loulotte déclara à Bécassine qu'elle allait se mettre aux skis, et elle ajouta : « C'est trop difficile pour toi, ça n'est pas la peine que tu essaies. » Alors Bécassine se rebiffa. Elle a été un peu grisée par ses succès … relatifs …

… sur patins et sur luge. Elle est fière d'être une Intrépide. Elle ne rencontre plus une glace sans y mirer et admirer non certes sa figure (elle est trop modeste pour cela), mais sa belle broche C. I. M.

Donc, elle se rebiffa et déclara que ce que ferait l'élève, la gouvernante pouvait bien le tenter. « Tente, puisque ça te chante, déclara Loulotte : si tu te foules une patte, ça n'est pas moi que ça empêchera de trotter ! »

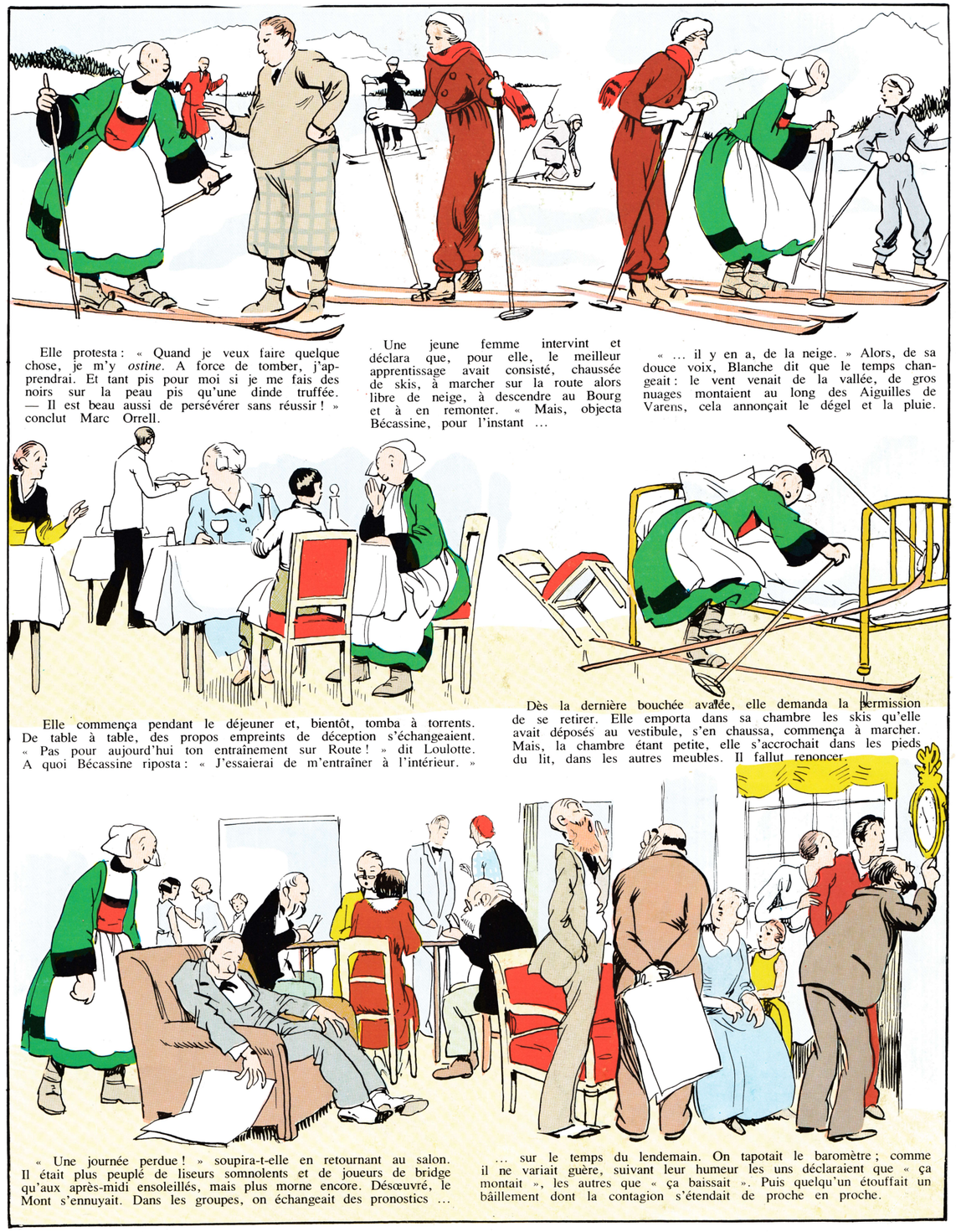
Ensemble, elles allèrent louer à leur ami Amédée les engins nécessaires, puis se rendirent aux pentes d'entraînement que nous connaissons déjà. Comme d'ordinaire, elles étaient fort fréquentées et, comme d'ordinaire aussi, Marc Orrell …

… faisait alterner de joyeuses plaisanteries et des conseils aux débutants. Il félicita Loulotte : « Le ski, c'est le plus beau sport de la neige. Souple comme vous êtes, l'apprentissage ne sera pas long. Quant à Bécassine … »

Il s'interrompit et regarda longuement la brave fille. Elle demanda : « Eh bien ! m'sieur l'Empereur, tant qu'à moi, quoi t'est-ce qu'y a ? » Il se mit à rire et répondit : « Il y a … qu'il est beau d'entreprendre sans espérer ! »

Bécassine pensa que, ce jour-là, l'Empereur parlait un langage très obscur. Dès la première heure de leçon, Loulotte fut bien en équilibre sur ses skis ; le lendemain, elle luttait d'audace et de vitesse avec Blanche, Poupette et d'autres enfants.

Au contraire, les essais de Bécassine furent piteux. En marchant, elle croisait ses skis : chute ! Ou bien elle se prenait les jambes dans les deux longues cannes ; rechute ! « Vous feriez peut-être mieux de renoncer ! » opina l'Empereur.



Elle protesta : « Quand je veux faire quelque chose, je m'y *ostine*. A force de tomber, j'apprendrai. Et tant pis pour moi si je me fais des noirs sur la peau pis qu'une dinde truffée. — Il est beau aussi de persévérer sans réussir ! » conclut Marc Orrell.

Une jeune femme intervint et déclara que, pour elle, le meilleur apprentissage avait consisté, chaussée de skis, à marcher sur la route alors libre de neige, à descendre au Bourg et à en remonter. « Mais, objecta Bécassine, pour l'instant …

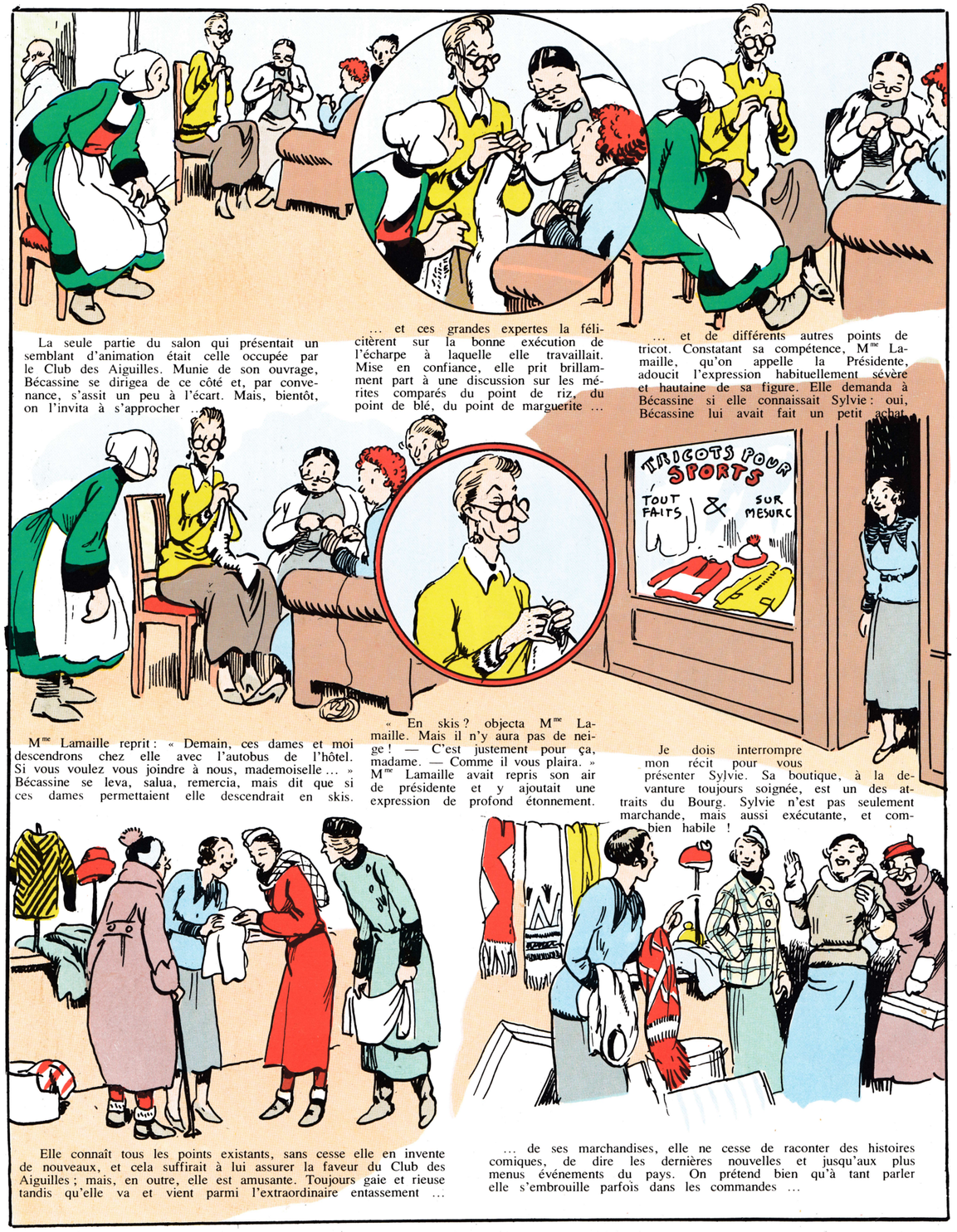
« … il y en a, de la neige. » Alors, de sa douce voix, Blanche dit que le temps changeait : le vent venait de la vallée, de gros nuages montaient au long des Aiguilles de Varens, cela annonçait le dégel et la pluie.

Elle commença pendant le déjeuner et, bientôt, tomba à torrents. De table à table, des propos empreints de déception s'échangeaient. « Pas pour aujourd'hui ton entraînement sur Route ! » dit Loulotte. A quoi Bécassine riposta : « J'essaierai de m'entraîner à l'intérieur. »

Dès la dernière bouchée avalée, elle demanda la permission de se retirer. Elle emporta dans sa chambre les skis qu'elle avait déposés au vestibule, s'en chaussa, commença à marcher. Mais, la chambre étant petite, elle s'accrochait dans les pieds du lit, dans les autres meubles. Il fallut renoncer.

« Une journée perdue ! » soupira-t-elle en retournant au salon. Il était plus peuplé de liseurs somnolents et de joueurs de bridge qu'aux après-midi ensoleillés, mais plus morne encore. Désœuvré, le Mont s'ennuyait. Dans les groupes, on échangeait des pronostics …

… sur le temps du lendemain. On tapotait le baromètre ; comme il ne variait guère, suivant leur humeur les uns déclaraient que « ça montait », les autres que « ça baissait ». Puis quelqu'un étouffait un bâillement dont la contagion s'étendait de proche en proche.



La seule partie du salon qui présentait un semblant d'animation était celle occupée par le Club des Aiguilles. Munie de son ouvrage, Bécassine se dirigea de ce côté et, par convenance, s'assit un peu à l'écart. Mais, bientôt, on l'invita à s'approcher ...

... et ces grandes expertes la félicitèrent sur la bonne exécution de l'écharpe à laquelle elle travaillait. Mise en confiance, elle prit brillamment part à une discussion sur les mérites comparés du point de riz, du point de blé, du point de marguerite ...

... et de différents autres points de tricot. Constatant sa compétence, Mme Lamaille, qu'on appelle la Présidente, adoucit l'expression habituellement sévère et hautaine de sa figure. Elle demanda à Bécassine si elle connaissait Sylvie : oui, Bécassine lui avait fait un petit achat.

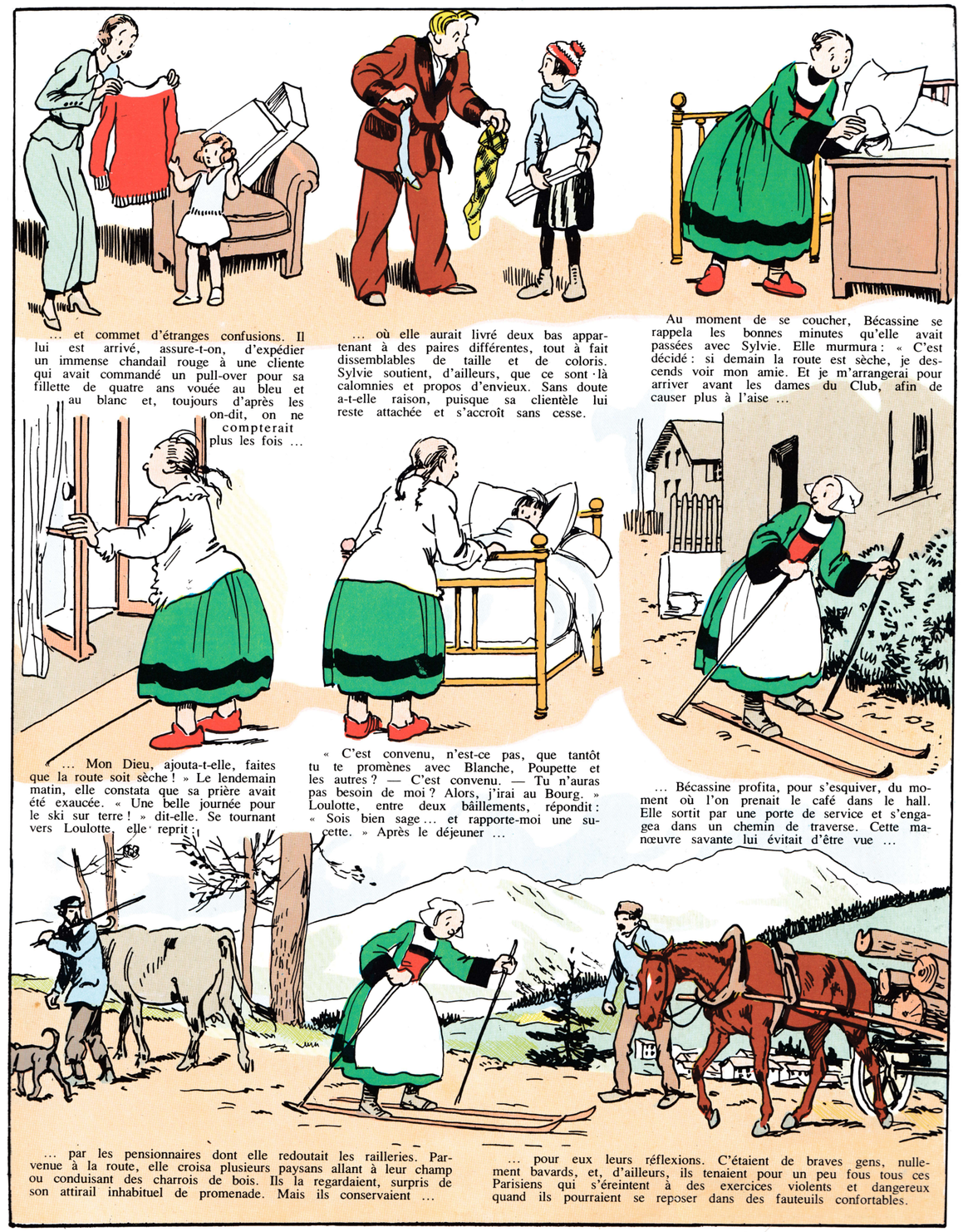
Mme Lamaille reprit : « Demain, ces dames et moi descendrons chez elle avec l'autobus de l'hôtel. Si vous voulez vous joindre à nous, mademoiselle ... » Bécassine se leva, salua, remercia, mais dit que si ces dames permettaient elle descendrait en skis.

« En skis ? objecta Mme Lamaille. Mais il n'y aura pas de neige ! — C'est justement pour ça, madame. — Comme il vous plaira. » Mme Lamaille avait repris son air de présidente et y ajoutait une expression de profond étonnement.

Je dois interrompre mon récit pour vous présenter Sylvie. Sa boutique, à la devanture toujours soignée, est un des attraits du Bourg. Sylvie n'est pas seulement marchande, mais aussi exécutante, et combien habile !

Elle connaît tous les points existants, sans cesse elle en invente de nouveaux, et cela suffirait à lui assurer la faveur du Club des Aiguilles ; mais, en outre, elle est amusante. Toujours gaie et rieuse tandis qu'elle va et vient parmi l'extraordinaire entassement ...

... de ses marchandises, elle ne cesse de raconter des histoires comiques, de dire les dernières nouvelles et jusqu'aux plus menus événements du pays. On prétend bien qu'à tant parler elle s'embrouille parfois dans les commandes ...



... et commet d'étranges confusions. Il lui est arrivé, assure-t-on, d'expédier un immense chandail rouge à une cliente qui avait commandé un pull-over pour sa fillette de quatre ans vouée au bleu et au blanc et, toujours d'après les on-dit, on ne compterait plus les fois ...

... où elle aurait livré deux bas appartenant à des paires différentes, tout à fait dissemblables de taille et de coloris. Sylvie soutient, d'ailleurs, que ce sont là calomnies et propos d'envieux. Sans doute a-t-elle raison, puisque sa clientèle lui reste attachée et s'accroît sans cesse.

Au moment de se coucher, Bécassine se rappela les bonnes minutes qu'elle avait passées avec Sylvie. Elle murmura : « C'est décidé : si demain la route est sèche, je descends voir mon amie. Et je m'arrangerai pour arriver avant les dames du Club, afin de causer plus à l'aise ...

... Mon Dieu, ajouta-t-elle, faites que la route soit sèche ! » Le lendemain matin, elle constata que sa prière avait été exaucée. « Une belle journée pour le ski sur terre ! » dit-elle. Se tournant vers Loulotte, elle reprit :

« C'est convenu, n'est-ce pas, que tantôt tu te promènes avec Blanche, Poupette et les autres ? — C'est convenu. — Tu n'auras pas besoin de moi ? Alors, j'irai au Bourg. » Loulotte, entre deux bâillements, répondit : « Sois bien sage ... et rapporte-moi une sucette. » Après le déjeuner ...

... Bécassine profita, pour s'esquiver, du moment où l'on prenait le café dans le hall. Elle sortit par une porte de service et s'engagea dans un chemin de traverse. Cette manœuvre savante lui évitait d'être vue ...

... par les pensionnaires dont elle redoutait les railleries. Parvenue à la route, elle croisa plusieurs paysans allant à leur champ ou conduisant des charrois de bois. Ils la regardaient, surpris de son attirail inhabituel de promenade. Mais ils conservaient ...

... pour eux leurs réflexions. C'étaient de braves gens, nullement bavards, et, d'ailleurs, ils tenaient pour un peu fous tous ces Parisiens qui s'éreintent à des exercices violents et dangereux quand ils pourraient se reposer dans des fauteuils confortables.

Bécassine marchait rapidement et, d'abord, elle se déclara que c'était chose facile. Un peu après, elle monologua : « Tout de même, je préférerais des souliers avec des semelles moins grandes. On se cogne …

« … à tous les obstacles et ça peut avoir des conséquences. » La conséquence faillit se produire à ce moment, son ski droit s'étant trouvé arrêté par une pierre, tandis que le gauche glissait sur une petite plaque de glace. Péniblement, cette fois-là, et dans d'autres circonstances analogues, elle sauva la chute …

… mais au prix d'efforts qui raidissaient ses jambes et ses reins. Au milieu de la descente, éreintée et suant à grosses gouttes, elle faillit renoncer. Devant l'*Accueil*, la patronne l'invita à entrer.

Elle fut tentée d'accepter, mais elle se gourmanda : « Voyons, ma fille, t'as dit que tu veux apprendre, et que t'es *ostinée*, c'est le moment de le montrer. »

Et elle se traîna jusqu'à la boutique de Sylvie. Celle-ci l'accueillit par un flot de paroles aimables. Puis, la regardant mieux : « Vous avez mauvaise mine, dit-elle, vous êtes pâle, vous avez les traits tirés. — Je suis rendue ! » …

… avoua Bécassine, qui dit la cause de sa fatigue. Alors, Sylvie redoubla de sollicitude : « Il faut vous reposer tout de suite, avant que les dames du Club arrivent. Vous retirerez vos skis plus tard. Mettez-vous là ! » En face de la porte …

… dans la partie la moins encombrée de la boutique, elle disposait des paquets d'égale hauteur. Contenant laine ou lainages, ils étaient aussi moelleux que d'excellents coussins. « Voilà, reprit Sylvie, vous serez là-dessus comme une princesse sur son sofa …

« … et ce paquet-ci vous servira d'oreiller. Étendez-vous ! » Bécassine fit quelques difficultés : elle allait gêner, une chaise lui suffirait bien. Mais on ne résiste pas à Sylvie, elle dut obéir. Donc, elle s'assit sur le sofa improvisé …

… puis, sur une nouvelle injonction, s'étendit, en se tournant sur le côté. Dans cette position, les skis s'appuyèrent, l'un au-dessus de l'autre, contre le chambranle de la porte laissée ouverte en raison du temps doux et du beau soleil.

« Comme une princesse ! » reprit Sylvie. Elles causèrent quelques instants, puis les réponses ne vinrent plus : Bécassine s'était endormie.
« Qu'elle se repose, la brave fille ! » murmura Sylvie. Elle mettait à part les laines et modèles qu'elle voulait présenter aux clientes attendues. Cette tâche l'absorba si bien que, d'abord, elle ne remarqua pas la fuite du temps.

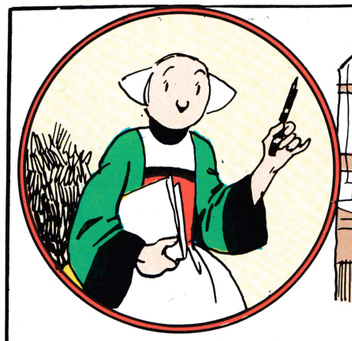
Puis elle eut l'impression que ces dames du Club tardaient beaucoup. « Bientôt trois heures ! murmura-t-elle. Qu'est-ce qui a pu leur arriver ? » Un bruit de voix venait de la rue.

Elle se pencha par-dessus la barrière que formaient les skis. Elles étaient là, ces dames, la Présidente en tête, qui, d'une vois pincée, prononça : « Voici pas mal de minutes que nous attendons, sans oser entrer ni appeler. Qu'est-ce que cette barricade dont vous avez fermé votre boutique ? Veuillez l'enlever ! » Elle s'enleva d'elle-même, la barricade, car Bécassine, …

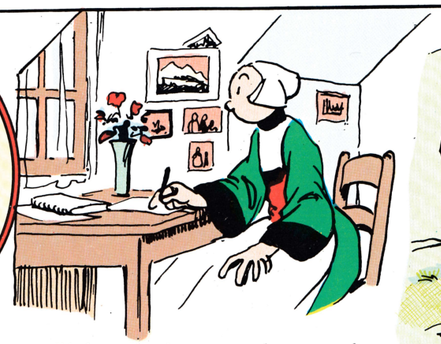
… réveillée en sursaut, s'était dressée. La sévère Mme Lamaille la foudroya du regard, puis dit : « Ah ! c'est vous qui, après avoir refusé notre invitation, nous consignez à la porte au risque de nous enrhumer ! …

« … Tous nos remerciements, mademoiselle ! » Muette de confusion, la pauvre Bécassine s'enfuit et reprit la route du Mont, mais, cette fois, avec les skis sur son épaule. Depuis ce jour …

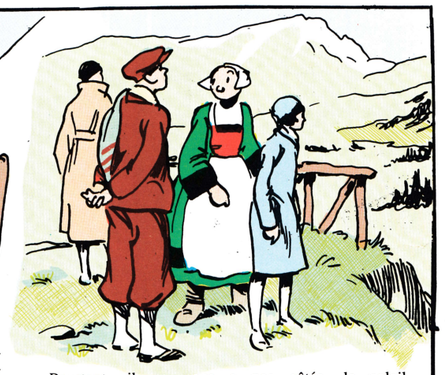
… elle a perdu à tout jamais la sympathie du Club des Aiguilles. Présidente et membres reçoivent avec une hauteur glaciale les profonds et respectueux saluts qu'elle leur adresse quand elle traverse le salon.



C'est moi, Bécassine, qui vais vous raconter la fin de nos aventures dans la neige. M. Caumery sera bien content de n'avoir plus qu'à corriger mes fautes, quoique, vu leur nombre probable, ça doive lui donner encore beaucoup de peine et souci.

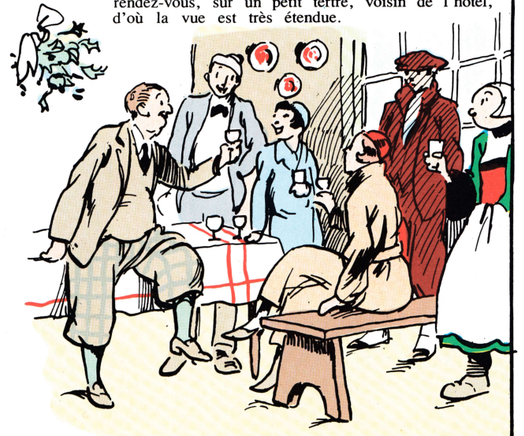


J'écris après le retour, dans ma chambrette. Elle est bien plaisante ; les murs disparaissent sous les photos rapportées de mes voyages. Ça fait gai, et pourtant Paris me semble bien gris et triste, en revenant de voir du beau soleil sur les montagnes blanches !



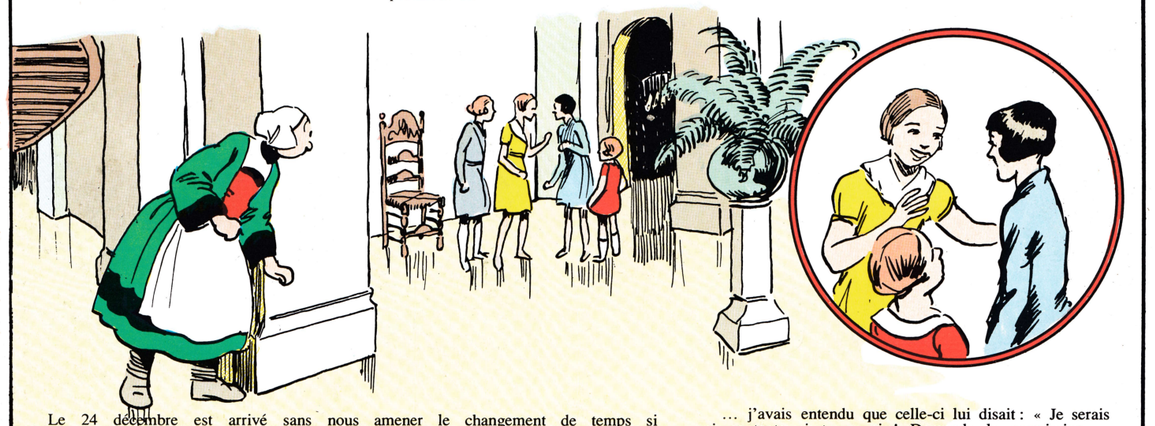
Pourtant, il ne nous a pas gâtés, le soleil, pendant les journées qui ont suivi ma visite à Sylvie ! Le matin, en sortant de l'hôtel, on se trouvait réunis cinq ou six, sans s'être donné rendez-vous, sur un petit tertre, voisin de l'hôtel, d'où la vue est très étendue.

Alors commençaient les pronostics sur le temps : « Encore ce vent du sud-ouest … C'est de la pluie pour tantôt ! » Et les grincheries allaient leur train. Puis l'Empereur survenait …



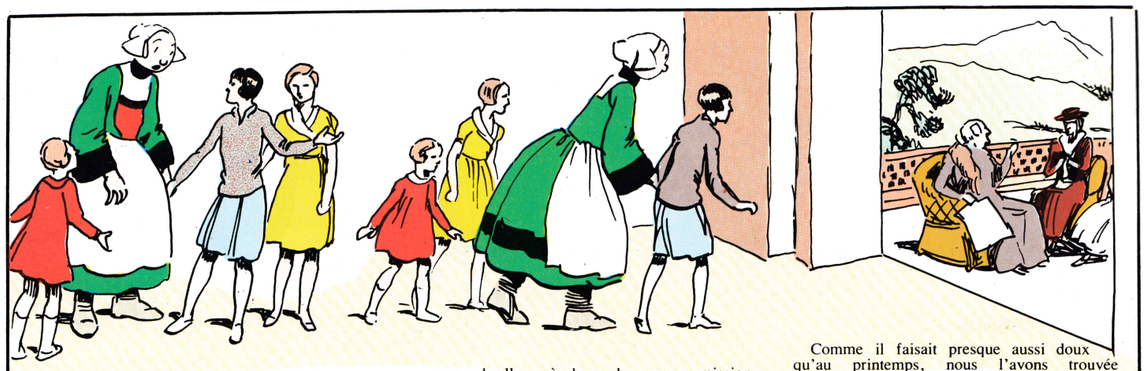
… Il disait : « Votre monticule, c'est le Tertre des Lamentations. Quittez donc ces têtes lugubres et venez vous promener …

« … J'offre, au choix, un verre de porto ou un jus d'orange, à l'Accueil. » On descendait au Bourg avec lui, on y passait une bonne et amusante demi-heure, mais, dès la remontée de la route, les grincheries et les têtes lugubres reparaissaient.



Le 24 décembre est arrivé sans nous amener le changement de temps si désiré. Depuis le matin, j'avais remarqué des conversations très animées entre Loulotte et les autres enfants. M'étant approchée à un moment où ma fille causait dans un coin du hall avec Poupette et Blanche …

… j'avais entendu que celle-ci lui disait : « Je serais si contente si tu venais ! Demande la permission. » Et Loulotte répondait : « Mémé ne voudra pas. Elle dit que je suis ici pour me reposer, …



« … qu'il faut me coucher de bonne heure. » M'apercevant, elle ajouta : « Viens avec moi, ça me donnera du courage. » Elle craint un peu Madame et elle aime que je sois près d'elle …

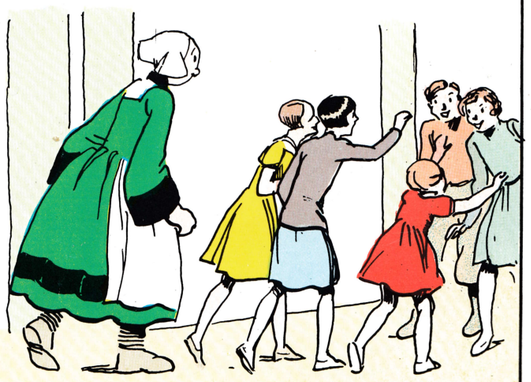
… quand elle a à demander une permission difficile. J'ai fait ce qu'elle désirait, sans savoir de quoi il s'agissait. Blanche et Poupette nous ont emboîté le pas, et nous nous sommes mises à la recherche de Madame.

Comme il faisait presque aussi doux qu'au printemps, nous l'avons trouvée dehors, travaillant et causant avec d'autres dames. A notre arrivée, c'était elle qui parlait, et Loulotte sait qu'elle n'aime pas qu'on l'interrompe. Elle a donc attendu bien sagement …

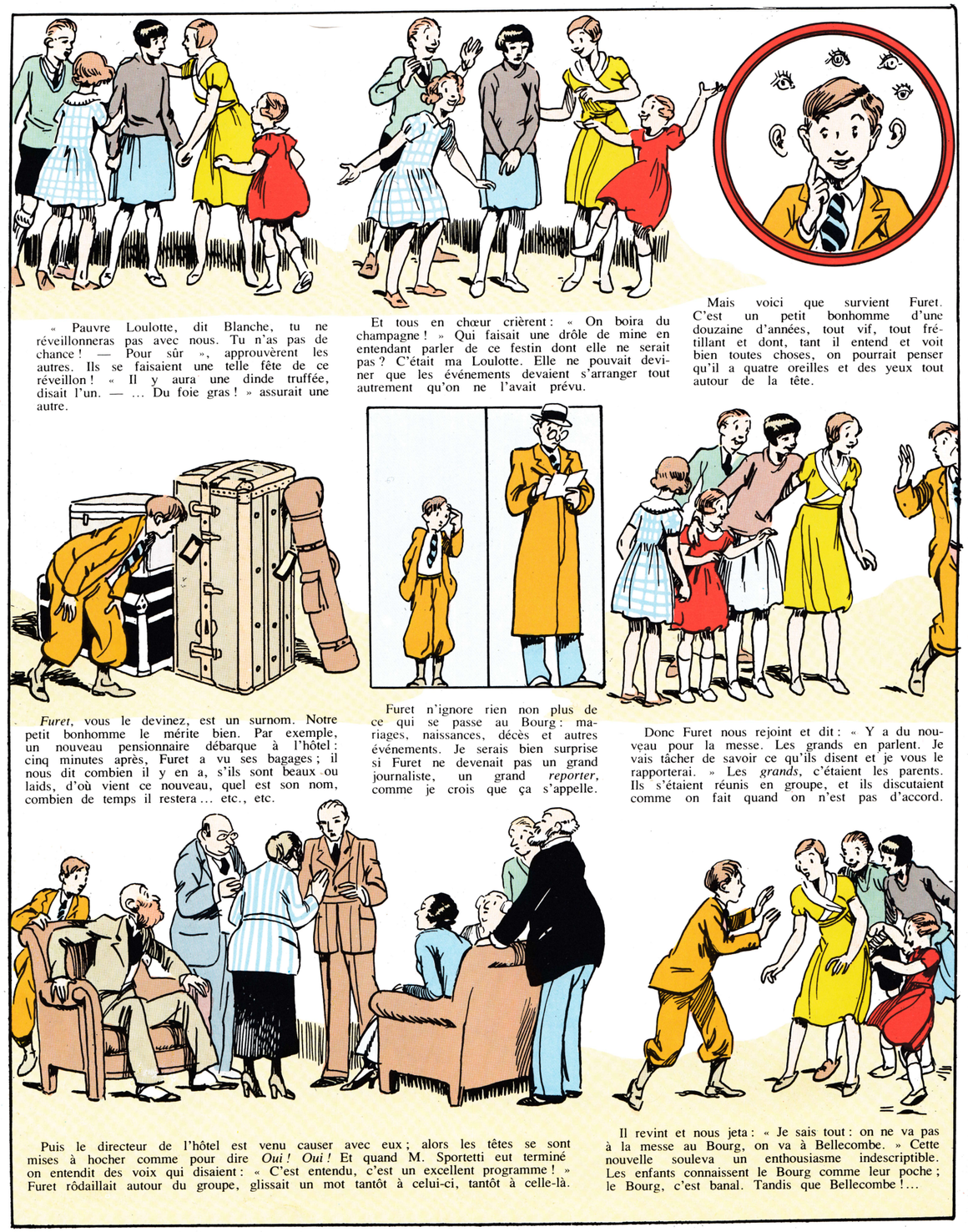
… puis, quand sa Mémé a eu terminé, elle a lâché d'un coup sa demande : « Mémé, veux-tu me permettre d'aller à la messe de minuit ? » D'abord, Madame a répondu ce que la petite craignait : santé, repos, …

… beaucoup d'heures au lit … etc … etc … Mais les autres dames ont appuyé la demande. Et puis, Blanche a supplié : « Madame, donnez-la-moi ! Je prierai mieux à la messe si elle y est. » Et enfin, Poupette, toute rouge, très en colère, a crié : « Si tu dis pas oui, t'es une méchante ! » Madame n'a pas pu s'empêcher de rire.

Un proverbe assure que quand on rit on est désarmé. Elle l'a été. « Puisque tout le monde est contre moi, a-t-elle dit, il faut bien que je cède. Loulotte ira donc à la messe de minuit. (Ici, la petite fille a embrassé Madame.) Mais, a achevé celle-ci, Loulotte se couchera …



« … tout de suite en rentrant. Elle ne réveillonnera pas. » Ce n'était pas tout à fait ce que ma fille désirait, mais elle était déjà bien contente de ce qu'elle obtenait. Elle l'a dit aux enfants qui attendaient le résultat de l'entretien.



« Pauvre Loulotte, dit Blanche, tu ne réveillonneras pas avec nous. Tu n'as pas de chance ! — Pour sûr », approuvèrent les autres. Ils se faisaient une telle fête de ce réveillon ! « Il y aura une dinde truffée, disait l'un. — … Du foie gras ! » assurait une autre.

Et tous en chœur crièrent : « On boira du champagne ! » Qui faisait une drôle de mine en entendant parler de ce festin dont elle ne serait pas ? C'était ma Loulotte. Elle ne pouvait deviner que les événements devaient s'arranger tout autrement qu'on ne l'avait prévu.

Mais voici que survient Furet. C'est un petit bonhomme d'une douzaine d'années, tout vif, tout frétillant et dont, tant il entend et voit bien toutes choses, on pourrait penser qu'il a quatre oreilles et des yeux tout autour de la tête.

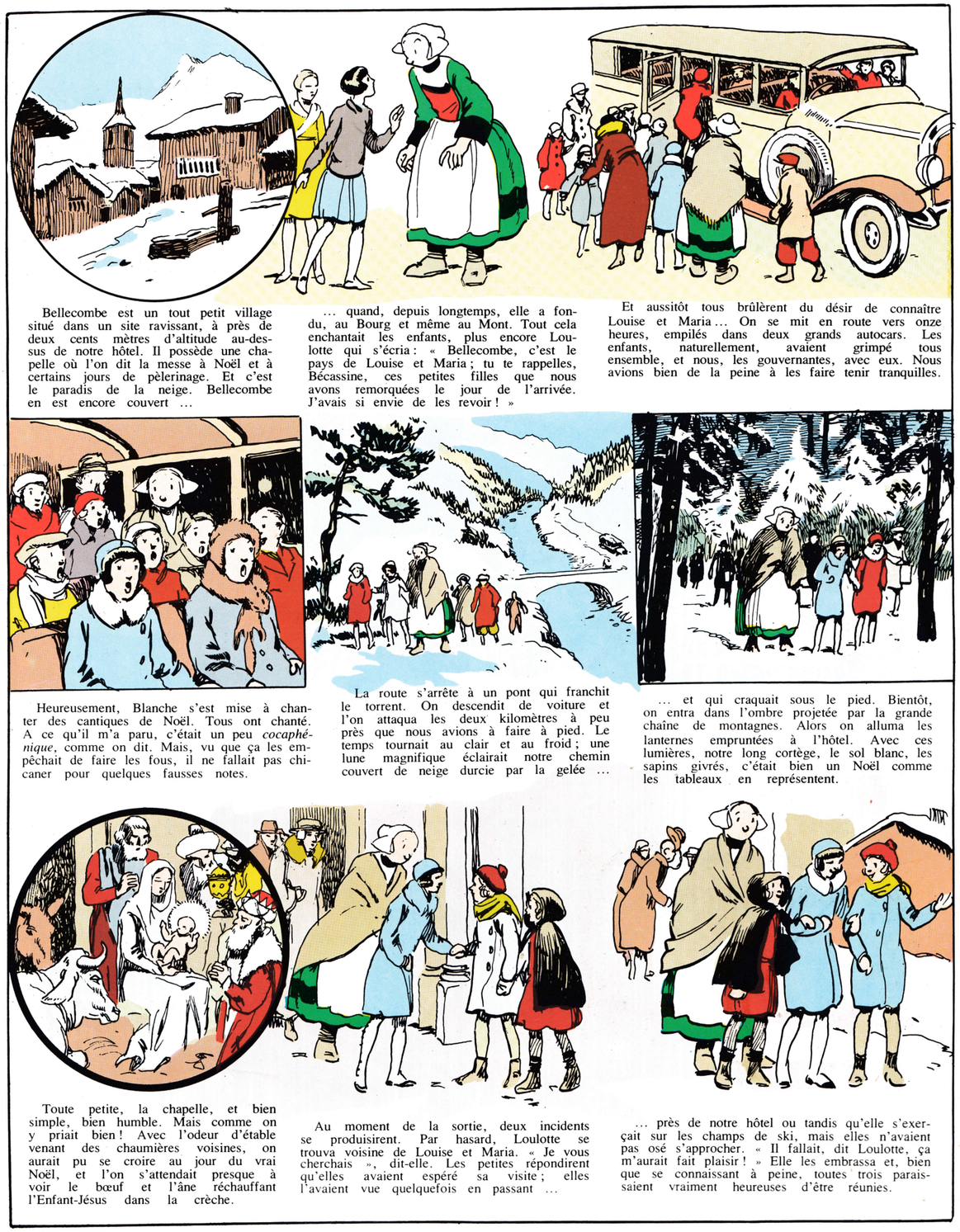
Furet, vous le devinez, est un surnom. Notre petit bonhomme le mérite bien. Par exemple, un nouveau pensionnaire débarque à l'hôtel : cinq minutes après, Furet a vu ses bagages ; il nous dit combien il y en a, s'ils sont beaux ou laids, d'où vient ce nouveau, quel est son nom, combien de temps il restera … etc., etc.

Furet n'ignore rien non plus de ce qui se passe au Bourg : mariages, naissances, décès et autres événements. Je serais bien surprise si Furet ne devenait pas un grand journaliste, un grand *reporter*, comme je crois que ça s'appelle.

Donc Furet nous rejoint et dit : « Y a du nouveau pour la messe. Les grands en parlent. Je vais tâcher de savoir ce qu'ils disent et je vous le rapporterai. » Les *grands*, c'étaient les parents. Ils s'étaient réunis en groupe, et ils discutaient comme on fait quand on n'est pas d'accord.

Puis le directeur de l'hôtel est venu causer avec eux ; alors les têtes se sont mises à hocher comme pour dire *Oui ! Oui !* Et quand M. Sportetti eut terminé on entendit des voix qui disaient : « C'est entendu, c'est un excellent programme ! » Furet rôdaillait autour du groupe, glissait un mot tantôt à celui-ci, tantôt à celle-là.

Il revint et nous jeta : « Je sais tout : on ne va pas à la messe au Bourg, on va à Bellecombe. » Cette nouvelle souleva un enthousiasme indescriptible. Les enfants connaissent le Bourg comme leur poche ; le Bourg, c'est banal. Tandis que Bellecombe !…



Bellecombe est un tout petit village situé dans un site ravissant, à près de deux cents mètres d'altitude au-dessus de notre hôtel. Il possède une chapelle où l'on dit la messe à Noël et à certains jours de pèlerinage. Et c'est le paradis de la neige. Bellecombe en est encore couvert …

… quand, depuis longtemps, elle a fondu, au Bourg et même au Mont. Tout cela enchantait les enfants, plus encore Loulotte qui s'écria : « Bellecombe, c'est le pays de Louise et Maria ; tu te rappelles, Bécassine, ces petites filles que nous avons remorquées le jour de l'arrivée. J'avais si envie de les revoir ! »

Et aussitôt tous brûlèrent du désir de connaître Louise et Maria … On se mit en route vers onze heures, empilés dans deux grands autocars. Les enfants, naturellement, avaient grimpé tous ensemble, et nous, les gouvernantes, avec eux. Nous avions bien de la peine à les faire tenir tranquilles.

Heureusement, Blanche s'est mise à chanter des cantiques de Noël. Tous ont chanté. A ce qu'il m'a paru, c'était un peu *cocaphénique*, comme on dit. Mais, vu que ça les empêchait de faire les fous, il ne fallait pas chicaner pour quelques fausses notes.

La route s'arrête à un pont qui franchit le torrent. On descendit de voiture et l'on attaqua les deux kilomètres à peu près que nous avions à faire à pied. Le temps tournait au clair et au froid ; une lune magnifique éclairait notre chemin couvert de neige durcie par la gelée …

… et qui craquait sous le pied. Bientôt, on entra dans l'ombre projetée par la grande chaîne de montagnes. Alors on alluma les lanternes empruntées à l'hôtel. Avec ces lumières, notre long cortège, le sol blanc, les sapins givrés, c'était bien un Noël comme les tableaux en représentent.

Toute petite, la chapelle, et bien simple, bien humble. Mais comme on y priait bien ! Avec l'odeur d'étable venant des chaumières voisines, on aurait pu se croire au jour du vrai Noël, et l'on s'attendait presque à voir le bœuf et l'âne réchauffant l'Enfant-Jésus dans la crèche.

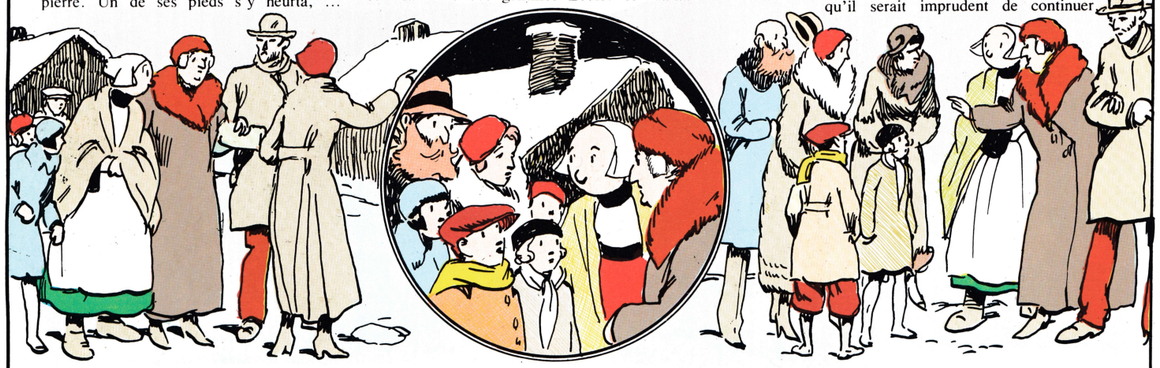
Au moment de la sortie, deux incidents se produisirent. Par hasard, Loulotte se trouva voisine de Louise et Maria. « Je vous cherchais », dit-elle. Les petites répondirent qu'elles avaient espéré sa visite ; elles l'avaient vue quelquefois en passant …

… près de notre hôtel ou tandis qu'elle s'exerçait sur les champs de ski, mais elles n'avaient pas osé s'approcher. « Il fallait, dit Loulotte, ça m'aurait fait plaisir ! » Elle les embrassa et, bien que se connaissant à peine, toutes trois paraissaient vraiment heureuses d'être réunies.

Le second incident faillit tourner au dramatique. Pendant l'embrassade des petites filles, Madame avait pris les devants. Elle se retourna pour voir ce que Loulotte devenait, et cela l'empêcha de remarquer une grosse pierre. Un de ses pieds s'y heurta, ...

... l'autre pied glissa sur la glace. Je me précipitai au secours de ma maîtresse, mais je n'aurais pu la sauver de la chute si une jeune femme ne m'avait porté aide. Encore un bon hasard : cette jeune femme, nommée Joséphine Dalmaz, se trouva être la mère des gentilles Louise et Maria.

Madame n'avait pu retenir un cri ; elle nous dit qu'elle souffrait beaucoup de son pied gauche, qu'elle allait cependant tâcher de marcher jusqu'à la route en s'appuyant sur nous deux. Mais la douleur lui arrachait des petits gémissements. Alors, Joséphine représenta qu'il serait imprudent de continuer ...



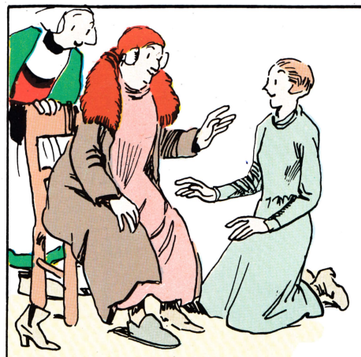
La dame devait se reposer, dit-elle, dans sa maison, qui était proche. L'avis était bon ; donc, on alla à cette maison, nous trois, plus Loulotte, les petites Dalmaz et leur père, Louis Dalmaz, qui nous avait rejointes. Furet n'avait cessé de fureter autour de nous, puis je ne l'avais plus vu.

Le résultat de son furetage fut que nos amis de l'hôtel, revenant sur leurs pas, nous entourèrent avec des exclamations désolées : « Pauvre marquise !... Une jambe cassée !... Une fracture du bassin, peut-être ! » Je vous dis que ce Furet a tout ce qu'il faut ...

... pour devenir journaliste : il s'entend si bien à répandre les nouvelles et même à les inventer !... Madame remercia, rectifia : « Allez réveillonner, conclut-elle ; ayez l'obligeance de me renvoyer un des autocars. Il m'attendra à la route. Avec l'aide de cette obligeante famille Dalmaz, je l'y rejoindrai. »

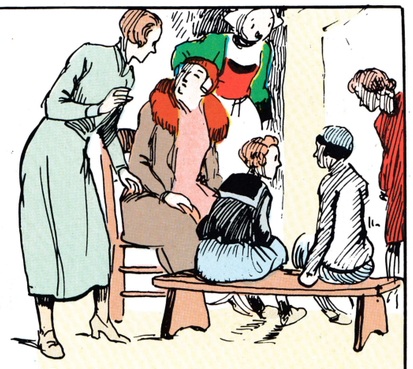
Ma maîtresse put enfin s'asseoir devant la cheminée des Dalmaz, où brûlait un bon feu. « Je me sens mieux, dit-elle, j'espère que ce ne sera pas trop grave. — Nous allons voir cela, dit Joséphine. Nous autres, montagnards, nous y connaissons en accidents de ce genre. » S'agenouillant ...

... elle déchaussa Madame et, doucement, palpa la cheville gonflée. « Rien de cassé, prononça-t-elle, foulure simple. Je vais vous mettre une compresse, madame, mais il faudra vous chausser d'une pantoufle de mon mari. Va la chercher, Louis ! » Quand elle prit la pantoufle ...

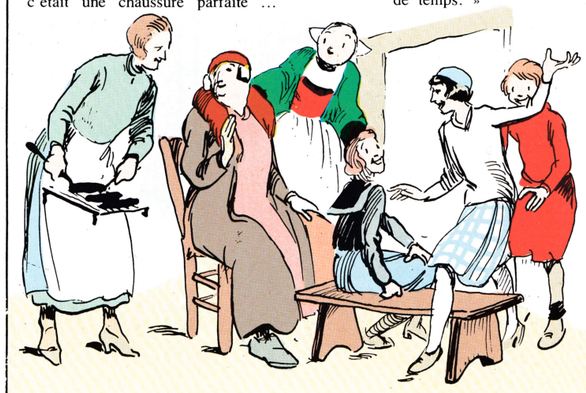


... elle reprit : « Il n'a pas précisément un petit pied, mon homme, ça n'est pas une chaussure pour aller au bal que je vous offre, madame ! » Souriant à son tour, ma maîtresse répondit qu'elle n'avait aucune envie d'aller au bal, que c'était une chaussure parfaite ...

... et qu'elle ne savait comment remercier. Alors, Joséphine prit ses dispositions pour assurer le retour : « Il faut, dit-elle à son mari, conduire Madame à la route. Tu vas fixer bien solidement un siège sur le traîneau auquel tu attelleras la Grise. — Entendu, acquiesça Louis, mais ça prendra un bon bout de temps. »

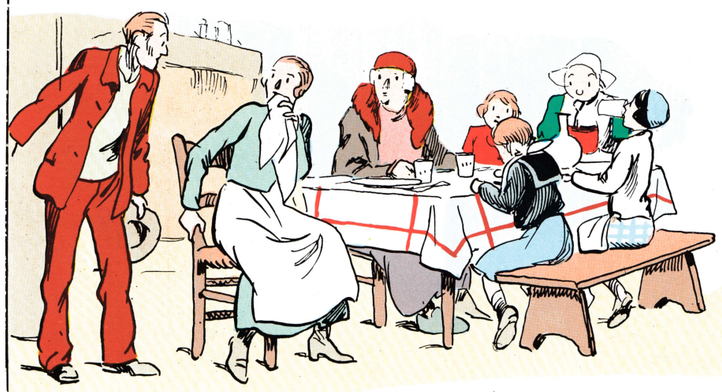


En prévision du « bon bout de temps », on s'est groupé devant la cheminée et on a bavardé gaiement. Mais Joséphine n'est pas femme à dépenser son temps en paroles : « J'ai, dit-elle, à faire griller du boudin pour notre souper. » Elle hésita un instant, puis reprit : « Il est tard, vous devez avoir faim ...

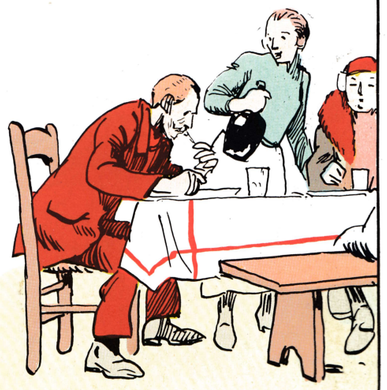


« ... Puis-je, madame, vous offrir de partager notre petit réveillon ? C'est bien simple, mais c'est offert de bon cœur. — Et j'accepte, dit Madame, comme c'est offert : de tout cœur. — Chic ! cria Loulotte, je vais réveillonner ! » Le temps de faire la grillade et une omelette ...

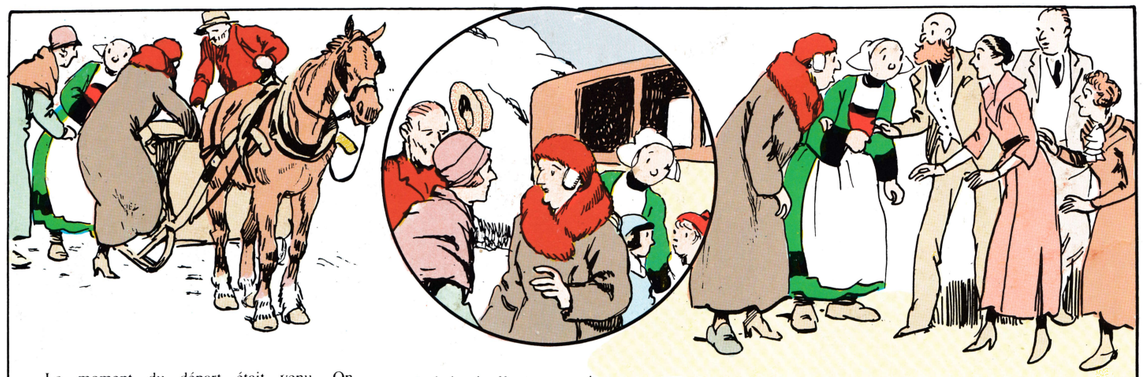
... et nous étions à table. Oui, il était bien simple, ce souper, mais l'omelette était baveuse, le boudin était grillé à point, les myrtilles en confitures avaient gardé le parfum de la montagne, le vin du pays pétillait dans les verres. Et nous avions une telle faim !



Je crois que jamais je n'ai dévoré d'un aussi bel appétit. Comme nous finissions, Louis Dalmaz rentra et annonça : « C'est prêt, on peut partir. — Pas avant, répondit Joséphine, que tu aies mangé un morceau, mon pauvre homme. Je t'ai mis ta part au chaud, assieds-toi et mange ! »



« C'est pas de refus ! » déclara Louis qui, sans plus de paroles, attaqua omelette et boudin. Il n'est pas bavard, et l'on voit bien qu'il laisse à son active petite femme le soin de diriger le ménage.

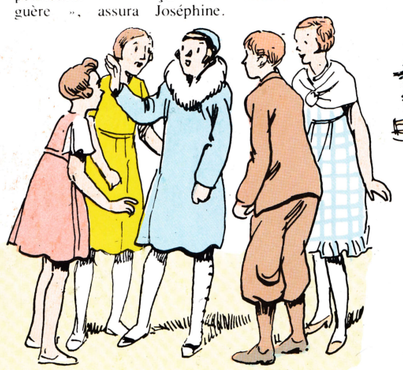


Le moment du départ était venu. On installa Madame sur le traîneau. Louis conduisait, Loulotte et moi éclairions le chemin, avec Joséphine et ses filles qui avaient tenu à nous accompagner.

Arrivés à l'autocar qui nous attendait à la route, on se dit non pas adieu, mais au revoir. « Au revoir ... bientôt, précisa ma maîtresse. Nous viendrons vous mieux remercier dès que mon pied me le permettra. — Ça ne tardera guère », assura Joséphine.

Au moment de notre arrivée à l'hôtel, le souper s'y achevait. Tout le monde, en entendant le bruit de notre auto, vint aux nouvelles. Tandis que les grandes personnes causaient avec Mme de Grand-Air, les enfants entouraient Loulotte.

Ils ne tarissaient pas de détails sur leur beau souper ; on avait mangé ceci, et cela, et c'était délicieux ; et, joie suprême, on leur avait permis de boire un peu de champagne. Furet, le plus excité de tous, conclut en ces termes : « T'es à plaindre, ...

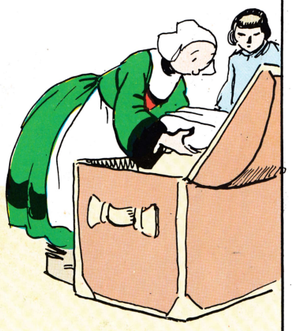


« ... ma pauvre Loulotte, de n'avoir pas réveillonné ! » Mais, fièrement, ma petite riposta : « Pas réveillonné !... J'ai mangé du boudin, moi, et il était fameux ! Un réveillon sans boudin, ça n'est pas un vrai réveillon ! »

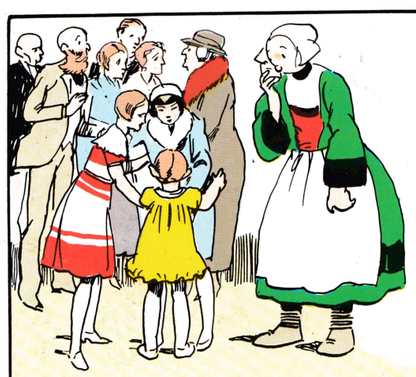
Comme l'avait prévu Joséphine, le pied de Madame s'est vite guéri. Quelques jours après Noël, nous avons pu faire la visite promise. Il est à peine utile de vous dire que nous étions chargées de paquets ...

... contenant objets utiles et jouets qui furent offerts à Louise et Maria. Quand on se sépara, Madame prit à part Joséphine et lui glissa dans la main une enveloppe où j'ai idée qu'il y avait plus d'un billet bleu.

Joséphine se défendait : « C'est trop pour le peu que nous avons fait ! » Mais Madame lui parla avec tant de gentillesse et d'amitié qu'elle la força à accepter. Les Dalmaz se rappelleront longtemps ce bon Noël-là. Et nous aussi !



Peu de jours après, il fallut s'occuper du retour, Madame désirant être à Paris pour les réunions de famille du 1er janvier. Je me mis donc à emplir les malles, et je le fis sans entrain, comme chaque fois que nous quittons un pays ...



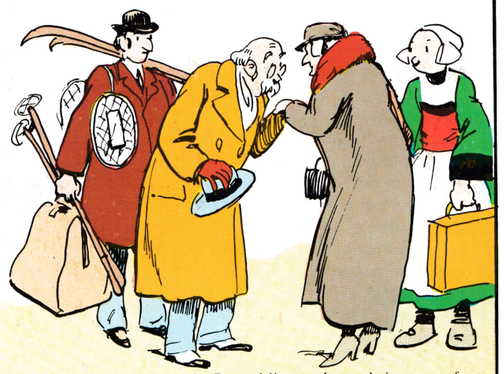
... où nous laissons de bons amis. Ces amis, c'étaient bien à peu près tous les pensionnaires de l'hôtel. Les adieux avec eux furent si émouvants que j'en avais la larme à l'œil. Et Loulotte, bien que moins sensible, l'eut aussi en embrassant Blanche et Poupette.

Ma maîtresse allait monter dans le traîneau quand le chasseur de l'hôtel se précipita et lui remit une lettre qui venait d'arriver. La regardant sans l'ouvrir, Madame dit : « C'est de M. Proey-Minans. Il a bien tardé ...

« ... à me donner de ses nouvelles ! » Un peu plus tard elle reprit : « Que de cachets sur cette enveloppe ! » Regardant mieux, elle acheva : « Ce bon ami, toujours distrait, m'a écrit à l'Hôtel du Mont, Haute-Savoie, sans indication de pays ...

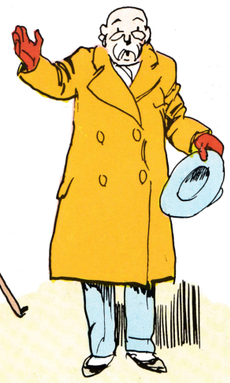
« ... Aussi, sa lettre a mis près d'une semaine à me trouver. — Qu'est-ce qu'elle dit, sa lettre ? » demanda Loulotte. Madame se décida à décacheter l'enveloppe, puis répondit : « Ton tonton Nans m'annonce son arrivée pour mercredi 4 heures ... Mercredi, c'est aujourd'hui, et notre train part à 4 h 15 ...

« ... Ce cher Tonton vient nous rejoindre au moment où nous rentrons. C'est bien de lui ! » Vous devinez certainement qu'à la gare Loulotte dansait d'impatience en attendant le train venant de Paris ... Un coup de sifflet, un nuage de vapeur, le train paraît ...

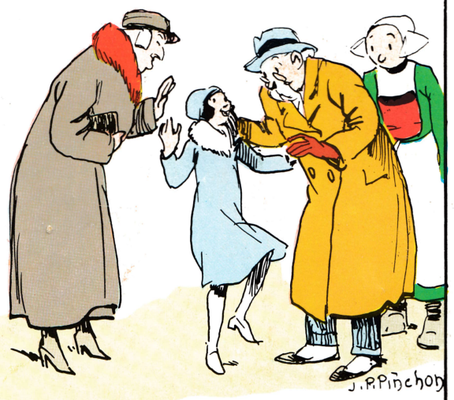


... Il s'arrête. M. Proey-Minans descend juste en face de l'endroit où se tient Madame ; il est suivi par son fidèle Auguste, chargé des valises et d'un encombrant attirail sportif. Rapidement, Madame le met au courant. Mais Loulotte qui s'était avancée jusqu'au bout du quai ...

... revient en courant : « Bonjour, tonton Nans ! » Elle lui saute au cou. Le choc est rude, la neige qui couvre le quai est glissante. M. Proey-Minans perd l'équilibre. Auguste lâche son fourniment, relève son maître. « T'es-tu fait mal ? » demande Loulotte, navrée. « Aucun mal », assure ...



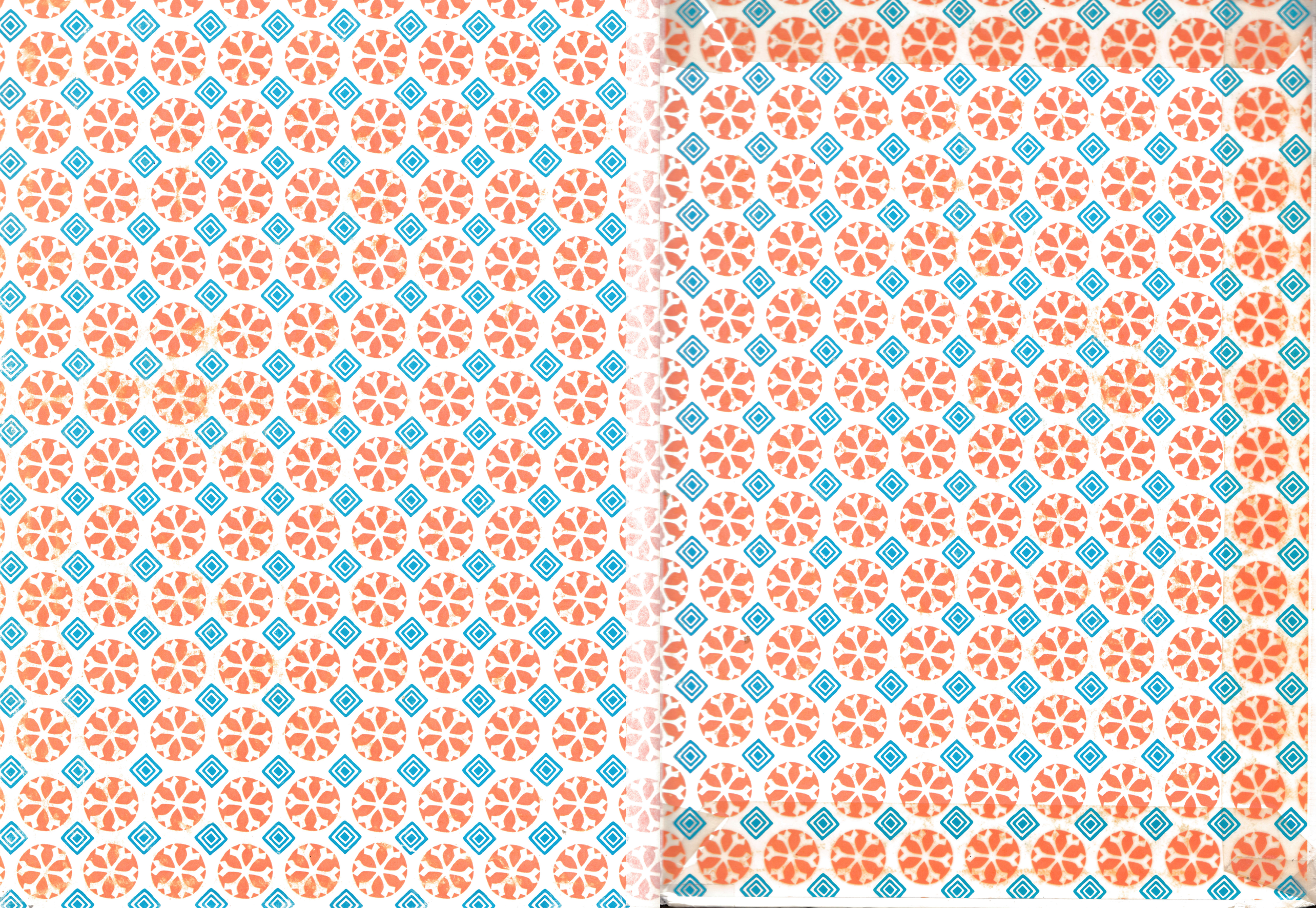
... M. Proey-Minans. Puis il reprend : « Je t'avais dit que les glissades ne me réussissaient pas. Cet essai me suffit, ma saison de sport de neige est terminée.



« Je rentre à Paris. » Alors, dansant de nouveau, de joie cette fois, Loulotte applaudit. Et elle crie : « Quelle bonne idée, oncle Nans ! Nous avons fait un beau voyage. Et nous aurons un bon retour, puisque tu seras avec nous ! »

TABLE DES MATIÈRES

La diseuse de bonne aventure 4
Loulotte au salon 5
La sportive Mme Record 6
Erreur sur la température 7
Le scrupule de Bécassine 8
Les mystérieux renseignements 9
Mademoiselle Paravent 10
Loulotte abuse 11
Jour de départ 12
Les heures longues 13
Le train de neige 14
L'adieu de M. Proey-Minans 15
Dans le train 16
Une histoire d'assassin 17
Le pistolet de Mme de Grand-Air 18
« On tue ma maîtresse ! » 19
Voici la neige ! 20
Monsieur l'Empereur 21
Le Mont-Blanc 22
En traîneau 23
Louise et Maria 24
La route sportive 25
Les bonbons de Poupette 26
Question de costume 27
Bécassine patine 28
Le professeur complaisant 29
Bécassine en danger 30
Poupette intervient 31
La chronique de Sainte-Nevade 32
Comme des romans d'aventures 33
Le distributeur 34
Monsieur Électro 35
Le salut impossible 36
Une usine sur un crâne 37
L'invention de Bécassine 38
La cure merveilleuse 39
Le réveil de Bécassine 40
Les souliers de Mme de Grand-Air 41
Le petit ramoneur 42
Le saut de l'Empereur 43
Les débuts en luge 44
Route interdite 45
Le poids lourd 46
Ça devient sérieux 47
Le dernier tournant 48
Le C. I. M. 49
Un essai malheureux 50
Le vent tourne 51
Le Club des Aiguilles 52
Les erreurs de Sylvie 53
Descente pénible 54
Boutique fermée 55
Encore le mauvais vent ! 56
La demande de Loulotte 57
Un futur « reporter » 58
Noël à Bellecombe 59
L'accident de Mme de Grand-Air 60
Le réveillon improvisé 61
« J'ai mangé du boudin » 62
Aller et retour 63



DANS LA COLLECTION :

L'enfance de Bécassine
Bécassine en apprentissage
Bécassine pendant la Grande Guerre
Bécassine chez les Alliés
L'automobile de Bécassine
Bécassine au Pays basque
Bécassine chez les Turcs
Bécassine alpiniste
Bécassine mobilisée
Bécassine, son oncle et leurs amis
Bécassine au pensionnat
Bécassine en aéroplane
Bécassine dans la neige
Bécassine voyage
Bécassine à Clocher-les-Bécasses
Les bonnes idées de Bécassine
Bécassine nourrice
Les cent métiers de Bécassine
Bécassine aux bains de mer
Bécassine prend des pensionnaires
Bécassine en croisière
Bécassine maîtresse d'école
Bécassine fait du scoutisme
Bécassine en roulotte
Bécassine cherche un emploi
Les mésaventures de Bécassine

39.0079.2 94.V

9 782217 100131